7e ANNÉE. N° 78 NOUVELLE SÉRIE 1er MARS 1920

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 2 FR. 50. — ÉTRANGER : 2 FR. 80

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 36 FR. — SIX MOIS : 19 FR.

ÉTRANGER : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 22 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 75 FR. — ÉTRANGER : 90 FR.

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

TOUTES DEMANDES DE CHANGEMENTS D'ADRESSES DOIVENT ÊTR ACCOMPAGNÉES DE 1 FR. EN TIMBRES-POSTE OU MANDA

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉ IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIR

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEI TATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREA DE LA REVUE OU ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN A

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME — PARIS-VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

A nos Lecteurs

Les plus-values qu'ont subies depuis plusieurs mois, à diverses reprises, le prix du papier et les frais d'impression nous mettent dans l'obligation, pour conserver à LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE son caractère et ses qualités essentielles, d'augmenter les prix des abonnements et le prix de vente au numéro. Les nouvelles conditions d'abonnement sont établies ainsi qu'il suit :

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN... 36 fr. - SIX MOIS.. 19 fr.
ÉTRANGER : UN AN. 42 fr. - SIX MOIS.. 22 fr.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE.. 75 fr. - ÉTRANGER. 90 fr.

Toutefois, tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire à une date antérieure au 1er Juin prochain *ont la faculté de se réabonner pour six mois aux* anciennes conditions (14 fr.) *ou pour un an au prix de* 32 fr

Les nouveaux abonnements *ne seront plus acceptés qu'aux* nouvelles conditions *et partiront du* 1er Avril, *les numéros antérieurs étant fournis en supplément sur demande au prix de* 2 fr. 50 *(ancien prix).*

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

(à partir du 1er avril 1920)

FRANCE..... 3 fr. 50 - ÉTRANGER..... 4 fr.

D'UNE ORGANISATION DU TRAVAIL INTELLECTUEL

Une grande question a été posée par la guerre. Il semble que ce soit la première fois qu'elle préoccupe les esprits. Elle est même encore si neuve et si complexe qu'à peine commencent-ils à pouvoir se la formuler.

Dès la reprise de notre publication, elle a pour ainsi dire éclaté dans nos pages ; mais c'était sous la pression immédiate de l'actualité, d'une façon par suite plus dramatique que profonde, en tous cas avec une ampleur encore limitée. La guerre finie, il s'agissait de savoir si l'on devait continuer de penser en fonction de l'utile et dans l'unique souci de favoriser l'intérêt national. Nous venions de subir cinq années d'inflexible discipline intellectuelle et tout naturellement nous nous demandions si le moment n'était pas venu de nous émanciper et de reprendre chacun le libre usage de notre réflexion.

Laissant de côté les différentes attitudes qui ont été esquissées tour à tour ici en réponse à ce problème, il est intéressant de reconnaître aujourd'hui quel doute, quelle

inquiétude plus graves y étaient contenus, que le temps, loin d'apaiser, n'a fait qu'approfondir. Il semble que nous voici parvenus à une époque où la question va se poser de l'appartenance de l'intelligence. L'intelligence est-elle bien particulier ou propriété sociale? Est-elle la chose de l'individu en qui elle habite, peut-il en « user et abuser » à sa guise, ou au contraire la société garde-t-elle sur elle certains droits, peut-elle la réquisitionner à son profit, exiger tout au moins qu'elle s'infléchisse dans le sens de l'intérêt général?

La question n'est pas de droit seulement, mais de fait aussi. On peut se demander si, de par les conditions que crée la vie moderne à l'intelligence, celle-ci ne va pas fatalement se trouver conduite, rien que pour pouvoir continuer de s'exercer normalement, à adopter une sorte de démarche collective. Le vaste mouvement qui tend à la socialisation progressive des activités humaines va-t-il s'arrêter au bord de l'activité intellectuelle, ou au contraire, verrons-nous celle-ci gagnée peu à peu par les principes et par les habitudes qui régissent déjà la grande industrie? L'avenir de la pensée est-il désormais au prix de sa désindividualisation?

Comme on voit, il ne s'agit plus de décider si les exigences de la vérité doivent ou non passer avant celles du bien public; on veut savoir si pour l'obtention même de la vérité, qui reste la fin dernière de l'intelligence, une certaine discipline sociale ne doit pas être acceptée, une certaine alliance entre les esprits n'a pas besoin d'être conclue. Peut-être, en se compliquant chaque jour, l'objet de la connaissance va-t-il finir par échapper à la prise individuelle? Peut-être va-t-il falloir renoncer à le voir saisi

et cerné autrement que par une marche concentrique de tous les esprits ?

Je ne crois pas qu'il soit dans la pensée de l'auteur des pages qu'on va lire, de nier tout avenir au génie, ni même d'insinuer qu'il peut être suppléé par une simple coopération des intelligences moyennes. Il n'ignore pas qu'on ne pourra jamais faire qu'une idée apparaisse ailleurs qu'où il lui plaît : elle choisira toujours un cerveau particulier pour s'y déclarer ; et partout où manquera ce cerveau, si nombreuses soient les forces mobilisées, elle manquera irrémédiablement elle aussi.

Mais la question se retrouve de savoir si pour permettre cet éclair individuel du génie, il n'est pas désormais nécessaire que la masse des intellectuels s'arrache au désordre et à la dispersion où elle continue de vivre, et s'organise, suivant un plan d'ensemble, en une véritable société. *La vérité restera sans doute à jamais une proie privilégiée, dont ne pourra s'emparer que le chasseur d'élite. Mais sa capture ne peut-elle, ne doit-elle pas être préparée par une battue générale ?*

En d'autres termes, le moment n'est-il pas venu où le travailleur intellectuel de l'espèce commune va être obligé de renoncer à tout dessein privé et où son activité n'aura plus de sens que si, s'agrégeant à celle de ses pareils, elle s'emploie à réduire la part de l'inconnu et du hasard et à consommer l'œuvre critique sur laquelle les tentatives du génie, pour avoir quelque chance d'aboutir, devront inévitablement s'appuyer ?

C'est la question que pose l'article qu'on va lire. L'essence de la thèse qu'il soutient, lui interdit de prétendre la trancher à lui seul. Mais il met en mouvement des idées

qui sans aucun doute appelleront d'elles-mêmes des corrections ou des renforcements, et qui continueront, peut-être ici-même, de faire du chemin.

J. R.

*
* *

M. Jouhaux a publié dans l'*Information Ouvrière et Sociale* du 20 Juillet 1919, une importante étude sur le Conseil National Économique. Beaucoup de Français auraient profit à la lire. Cela les aiderait peut-être à se défaire de certain préjugé encore vivace et durement enraciné. Ils ne pourraient méconnaître le caractère élevé des soucis que le secrétaire général de la C. G. T. porte en son esprit. Il n'est question dans son travail que de l'intérêt général, des moyens d'assurer le relèvement de notre pays et de lui ouvrir les perspectives du plus bel avenir. Bien que cela ne soit pas expressément dit, nous sentons régner ici une préoccupation toute nationale. Habitués à se taire sur leurs sentiments, les hommes d'action trouvent plus de loisir pour servir la cause qu'ils honorent. Le Français avantageux d'autrefois, à qui nous devons nos habitudes de rhéteurs et nos mœurs de basse politique, est-il, après les épreuves de cette guerre, toujours de notre goût ? Sachons discerner la vraie pensée de ceux qui s'efforcent de tirer du vieux sol de France des moissons nouvelles, quand même ils se dispensent d'avouer leurs attachements. Il est impossible de parler d'un ton modéré, quand certains crient à tue-tête. Reconnaissons le mérite de ces hommes, à qui la défense des droits du travail, nécessaire dans tous les pays, est léga-

lement confiée. Nous aurons fait un grand pas vers la concorde sociale, quand nous leur aurons rendu justice.

M. Jouhaux se demande comment il serait possible de restituer l'ordre dans ce monde que la guerre a bouleversé, et surtout en notre pays qui fut le plus atteint par elle. Il nous explique, sans aucun souci de polémique, les causes du malaise qui nous étreint. Il ne prétend pas les découvrir. Mais en les décrivant à nouveau, il les rend plus claires. Nous ne doutons plus qu'il faille aider cette société troublée à dégager la loi d'un nouvel équilibre, d'une organisation plus forte et plus savante.

Une question se pose à la lecture de cette étude. Comment nous est-il si malaisé, à nous Français, de trouver la solution des problèmes qui se présentent devant nous, et quand même celle-ci se découvre, pourquoi éprouvons-nous tant de peine à l'appliquer? M. Jouhaux nous en indique la raison. C'est, dit-il, que l'adhésion à une idée demeure trop souvent théorique, que la reconnaissance commune d'une vérité n'entraîne pas à l'action. Il voit là un grave défaut du caractère national.

S'il en est ainsi, quelle institution, tout excellente qu'elle soit, nous guérira de notre impuissance? Le Conseil National Économique même, quelque liberté que les activités collectives aient de s'y déployer, ne sera-t-il pas un nouvel organisme stérile, faute pour ceux qui le composeront d'être capables de passer de la pensée aux actes?

Je ne nie pas la réalité des caractères nationaux, mais je puis difficilement admettre qu'ils soient inaltérables. L'opinion, cet arbitre incertain, n'a pas à toutes les époques attribué aux nations diverses un même et constant génie. La France a représenté longtemps l'ordre clas-

sique, qui signifiait la faculté d'organiser les hommes ainsi que les idées. Qui donc avant l'époque contemporaine, aurait prêté à l'Allemand un génie organisateur ?

Si l'incapacité d'agir en commun n'est pas un défaut français, il faut que celle dont nous souffrons actuellement ait d'autres causes. Je préfère cela, car je répugne à croire qu'une telle infériorité soit naturelle au peuple de France. La pensée elle aussi est action, et je craindrais que ce peuple ne perdît bientôt la faculté de concevoir, s'il était vraiment impuissant à créer. Mais la pensée est individuelle, l'action presque toujours collective. La cause de la stérilité qui nous frappe tient peut-être à cela.

L'action est dirigée par l'esprit, l'action collective par la volonté collective : nous demeurerons incapables d'agir d'accord, tant que les principes de la collaboration morale et intellectuelle n'auront pas été définis et mis en pratique. Car nous n'acceptons pas la simple contrainte. Le problème qui se pose est un problème d'organisation, c'est-à-dire de libre discipline. En un temps où la question de l'organisation du travail est à l'ordre du jour, il faut que celle du travail intellectuel soit, non moins diligemment, mise à l'étude.

I

Nul phénomène social n'a été dénoncé avec plus d'âpreté que l'anarchie morale dont nous nous sentons atteints. A croire les philosophes conservateurs, nous subirions par là la peine attachée à l'abandon d'une tradition éprouvée. Cette doctrine ne nous instruit guère. La question est de savoir pourquoi, les conditions de l'ordre

social se trouvant changées, les perspectives de la pensée élargies et ses besoins renouvelés, nous n'avons pas réussi encore à fonder un ordre intellectuel qui correspondît à la réalité. Il semble que nous ayons opposé une résistance passive aux sollicitations dont la vie présente nous entoure, que nous ne sachions pas renoncer à d'anciennes habitudes d'esprit.

Nous sommes restés des particularistes. Nous prétendons garder la liberté de penser ce qu'il nous plaît et de nous mettre en contradiction, si bon nous semble, avec les leçons de l'expérience. C'est que nous avons de l'expérience une notion fort confuse.

Cette prétendue liberté de l'esprit est une source de grande faiblesse. Elle nous inspire un sentiment de répulsion instinctive pour toute œuvre accomplie en collaboration, et pèse ainsi lourdement sur notre existence commune. Nous sommes faibles de la faiblesse de notre pays dont nous sommes cause. Ce goût d'indépendance, loin d'être la preuve d'une grande énergie personnelle, est bien plutôt marque d'indolence. Il est plus facile de rester attaché à la tradition d'un temps où la cohésion sociale était peu sentie, où l'idée d'une organisation nationale s'éveillait à peine, où chacun n'avait qu'une vague notion de la place qu'il occupait dans l'ensemble du groupe, — certes cela est plus facile que de mettre ses forces au service d'un ordre vivant, et de subordonner sa pensée à la discipline qu'imposent les besoins d'une nation plus fortement organisée. Pour se dégager des lisières du passé, il faut réfléchir sur le présent, et la paresse est si douce à l'esprit.

Nous manquons d'une conception sociale assez puissante pour entraîner les volontés et faire disparaître ce

fâcheux amour pour une liberté fausse et inutile. Nous n'avons jamais bien éclairci l'idée de patrie.

Est-elle ce qui fut, ce qui est, ou ce qu'on veut qu'elle soit ? Si nous sentions en nous la force de l'élever plus haut, considérant l'avenir, nous aspirerions à l'union. Pour que la volonté se détermine, il faut que le désir de créer l'inspire. Mais nous avons peine à concevoir de puissants désirs, parce que nous subissons passivement la domination des idées traditionnelles.

Nous nommons patrie, non pas cet ensemble que nous sommes, nous qui vivons ensemble sur le même fonds, mais une idée particulière qui nous fut transmise, presque toujours héréditairement, marquée de la forte empreinte de notre classe. Du groupe dont nous suivons la destinée, nous n'avons qu'un sentiment obscur, le plus souvent hostile. Nous sommes moins satisfaits de partager son sort, impuissants à l'embellir, qu'irrités de supporter sur nous son poids. Nous nous berçons de l'illusion d'un passé qui eût mieux assuré notre bonheur particulier. La patrie, il est rare qu'elle ne soit pas faite de nos préjugés de caste et de secte.

Nous tirons des souvenirs qu'on nous lègue nos traditions, dont nous faisons des doctrines, et sur celles-ci nous fondons nos partis. Seules nous lient ces traditions qui en même temps nous divisent, étant le principe d'unions particulières. Ainsi la tradition devient dans une nation l'élément dissociant par excellence. Elle soumet l'esprit à l'empire d'idées qui ne se meuvent plus au cours de la vie. Elle le cantonne dans l'idéologie, l'attache à l'idole. Le désir de vivre et la volonté de croître nous lieraient au contraire en un faisceau.

C'eût été le devoir des intellectuels d'éclaircir pour nous l'idée de patrie. Ils ont préféré filer indéfiniment la soie trompeuse du rêve. Si la valeur de l'intérêt général avait été sentie, l'idée prenait corps. Elle n'était plus sujette à l'interprétation, cessait d'être le monopole des uns contre les autres. Si entre le patriotisme traditionnel pareil à un buisson d'épines et l'antipatriotisme qui en est la contre-épreuve, il se trouve si peu de place pour une idée raisonnable et agissante de la patrie, la faute en est à nos penseurs.

Est-il exagéré de dire qu'ils ont souvent de leur rôle social une notion plus faible encore que le vulgaire? Ils ne se reconnaissent pas pour des ouvriers de la chose commune et repoussent toute organisation. C'est qu'ils ignorent les principes élémentaires de leur métier qui est de connaître et d'ordonner la connaissance.

Nourris de conceptions sociales fort incertaines, nous ne recevons par surcroît nul enseignement des conditions d'un bon travail intellectuel. On nous force de travailler, mais on ne nous apprend pas à réussir dans le travail et à nous plaire en lui. C'est le secret de quelques-uns qu'ils ne croient pas devoir communiquer.

Aussi conservons-nous là-dessus des idées tout à fait primitives. Nous persévérons dans notre croyance absolue au génie. Nous admirons des succès dont nous ne comprenons pas le moyen. Nous nous en remettons à l'intuition, à la pure spontanéité de la pensée. Une pensée qui naît parce qu'il plaît au ciel n'a pas besoin d'être réglée. Elle ne connaît pas de lois. Elle ne tient qu'à l'âme, unique en son essence et irréductible. Elle n'est solidaire d'aucune autre pensée.

*
* *

La confusion dans laquelle ces problèmes demeurent a des conséquences regrettables. La violence de nos luttes de partis est le signe et non pas la cause de notre anarchie intellectuelle. Son pire effet est de stériliser notre travail.

Manquant d'une ferme notion de nos liens sociaux, nous n'avons qu'un sentiment vague et faux du rôle éminent qui devrait appartenir à l'intelligence. Nous n'accordons, à vrai dire, aucun rôle aux ouvriers de l'esprit. Nous les laissons à leurs caprices, plus soumis que personne au mouvement des passions politiques. Aussi les voyons-nous partagés en deux camps, persuadés que leur devoir est de se battre, non de travailler à la prospérité publique. Ils enrôlent à leur suite ce qu'ils peuvent d'énergies laborieuses. Le temps des guerres privées semble pour eux durer toujours.

Nous les abandonnons absolument au souci de leurs intérêts. L'homme qui chez nous ne travaille qu'à penser est un personnage de luxe. Il a pour principale fonction le divertissement. Ne parlons pas ici des savants ; la science française à trop peu d'écho dans la vie.

Quoi d'étonnant si le génie, vrai ou prétendu, livré de la sorte à lui-même, refuse de se subordonner ? Ignorant les bénéfices de la solidarité, nous cultivons en nous un naïf et redoutable orgueil. On dirait que la dignité propre de l'intelligence lui défende d'accepter aucun lien. Les habitudes sont si fortes que la tentation d'introduire entre plusieurs un principe d'action commune ne manque

jamais de paraître tyrannique. Chacun se contente de soi et dédaigne d'imposer une règle à d'autres. S'imposer soi-même à l'attention publique, cela suffit.

Ce désordre engendre les pires conditions morales de travail. Si instruits que les gens soient, ils font souvent paraître une puérilité singulière. A les observer un peu on découvre bientôt que leur œuvre les intéresse infiniment moins qu'un succès flatteur à leur vanité. Ils cultivent ce maigre sentiment en servant celle du voisin qui, à son tour, les peut servir. Ils se sentent justifiés par le consentement général des mœurs, oubliant que les mœurs sont l'exacte peinture du vulgaire.

Cependant personne n'ignore la valeur des récompenses. La convenance y donne plus de titre que le mérite. L'intrigue en est la condition. Qui veut parvenir, doit perdre plus de temps en vains hommages qu'il n'en réserve à sa tâche. Pourtant celle-ci seule est utile à la société et à lui-même.

Tout l'effort est tendu vers le succès individuel. C'est une loi à laquelle nul n'échappe. Après avoir fait quelques tentatives manquées pour instituer l'ordre autour de soi, on se résigne à tolérer le pêle-mêle des gens et des choses. On limite la précision, l'exactitude et la discipline à son propre domaine spirituel. On se soumet à la terrible domination des usages qui contraignent chacun à ne prendre souci que de soi.

L'intelligence se sent privée d'écho. Elle est partout repoussée par l'ambition commune, l'oisiveté et la sottise. Elle est chassée des lieux publics d'étude par le bavardage. Nos bibliothèques lui sont inaccessibles. On n'y peut accomplir que des tâches subalternes. Elles appar-

tiennent pour la plupart à un petit monde misérable qui profite largement de l'indiscipline qu'on y laisse régner. L'érudit candidat à l'Institut y brille parfois par le geste et par la parole. Le chercheur laborieux les fuit autant qu'il le peut. Pour accomplir dans notre pays les grands travaux de l'esprit qui sont difficiles, il faut avoir la fortune qui permet d'acheter des livres et de rester chez soi, se résoudre à étudier seul.

Ce que ces habitudes révèlent, c'est le mépris inavoué mais général du travail. L'œuvre utile qui est l'œuvre sérieuse est condamnée. Cela rend la tâche plus dure à celui qui s'y consacre. C'est qu'il faut une forte imagination et une rude vertu pour travailler dans la solitude. Et les fruits de ce travail sont amers. Ce que l'on construit seul, et qui n'est pas un lien entre plusieurs, donne bientôt le sentiment de l'inutile. Car la pensée retranchée du champ de l'action est comme un corps stérile. Nous aspirons à agir et l'action veut un concours de pensées.

Nous tournons dans un cercle. L'homme de valeur répugne à imposer sa volonté ; au milieu de tant de volontés déréglées qui s'agitent dans l'incohérence, il ne peut, lui seul, faire prévaloir la loi de l'ordre. Cette incohérence à son tour est cause que l'activité de l'esprit est confinée dans le silence.

L'intelligence elle-même se consume trop souvent en pure perte. L'ignorance où l'on nous laisse des saines méthodes de travail est des plus nuisibles. L'excès intellectuel n'est pas moins à craindre que l'incurie. Nous abusons parfois de nous-mêmes. Il suffit d'avoir traversé des écoles françaises pour savoir ce qu'on y rencontre de ferveur à l'étude ; ferveur parfois fiévreuse et qui laisse

un épuisement précoce. Ces cultures trop poussées avortent. La plante ne trouve pas assez de limon pour ses racines.

Il en est de même dans la vie. Les hommes d'une volonté trop tendue y vont jusqu'au bout de leurs forces. Les conditions de la connaissance sont si mauvaises qu'elles imposent à chacun un effort surhumain. On reste surpris que le résultat d'une telle dépense d'énergie soit si médiocre.

Trouverons-nous un jour le principe d'une alliance en faveur de l'esprit ?

*
* *

Décontenancé, l'esprit déserte sa place, sa fonction n'est pas remplie, il manque à la direction du pays.

Nous sommes si loin de nous comprendre ! Comment réussirions-nous à joindre nos efforts ? Il n'est pas de direction possible sans une entente mutuelle. Ne rencontrant guère de consentement spontané, le commandement hésite, l'obéissance mal sollicitée se dérobe.

Nous ne sommes jamais sûrs de rien. Faute d'un mécanisme social cohérent, nous doutons constamment de voir se réaliser aucune œuvre que nous n'accomplissons pas seuls. Le Français individualiste ne peut compter que sur lui-même.

Les esprits étant instables, il nous est impossible de prévoir. Nous sentons que toute responsabilité est dangereuse à assumer. Nous fuyons devant elle. Nous nous efforçons de ne jamais vouloir au nom de plusieurs. L'idée qu'il faut trancher dans le vif, arrêter son choix

bon ou mauvais, résoudre enfin, en toute chose, n'existe pas chez nous. Un Français ne s'engage qu'en qualité de propriétaire, non pas en celle de citoyen.

Nous ne sommes pas dirigés. Ni la France ne l'est comme nation, ni les Français comme membres de groupes sociaux plus restreints.

L'homme qui mène ses affaires agit pour lui seul. Sa carrière est petite. Du moins peut-il s'y mouvoir. Le succès qu'il poursuit est surtout individuel. Comme il commande dans son intérêt exclusif, il sait se faire obéir. Car ses subalternes sont ses inférieurs.

Mais les affaires aussi se socialisent. Elles seraient paralysées si l'intérêt personnel ne restait pas ici prédominant. Car, dès que nous nous sentons égaux, nous nous cantonnons. Nous avons un avis et n'en voulons démordre. En politique, nous partageons l'avis de notre parti, et nous y tenons d'autant plus que nous le croyons personnel. Au lieu que les forces s'ajoutent, elles se neutralisent. Nous demeurons indécis.

Cette indécision nous cause à tous un sourd malaise. Elle nous condamne à une sorte d'oisiveté forcée, qui est la chose du monde la plus gênante et la plus irritante. Nous nous sentons incapables de réussir ; nous répugnons à un effort que nous sentons infructueux.

En vain les idées utiles se font jour. En vain sont-elles sanctionnées par le consentement général. Nous nous perdons en discussions. La discussion est pour nous une fonction si naturelle que nous la renouvelons sur le détail, quand nous sommes d'accord sur le fonds. Au moment de la clore, nous nous dérobons. Lorsque deux Français se trouvent ensemble, la politesse com-

mande à chacun de s'effacer. Nous consumons une part de notre vie à savoir qui franchira le premier la porte.

Notre impuissance n'est pas dûe, quoi qu'on dise, à l'incertitude des masses, ni aux abus de pouvoir dont on les accuse. Les aspirations collectives ne manquent pas de se manifester quand il faut. Le peuple accepte les ordres qui lui sont donnés par une autorité ferme et juste. Ce n'est pas à lui que l'anarchie est imputable.

Notre inertie vient bien plutôt de la confusion au milieu de laquelle s'agitent les chefs prétendus de la société française contemporaine. Quand une société souffre d'anarchie, c'est à la tête qu'il faut aller voir. Parmi les hommes qui croient appartenir à la caste pensante, la plupart conçoivent en désordre, décident au hasard, ignorent l'art de faire exécuter, craignent de faire obéir. A qui appartient-il de transmettre leurs vagues résolutions ? Quand une parole a été dite, nul ne veille aux suites. Nous croyons à la toute-puissance du verbe.

En vérité, nous manquons d'un principe qui concilierait l'égalité et l'obéissance, et rendrait l'organisation possible entre nous.

*
* *

C'est que malgré le culte que la mode nous contraint de rendre à l'idole Organisation, il en est d'elle comme des dieux ; nous en ignorons tout, en dehors du nom. Il nous semble que tout sera dit quand nous aurons arrêté quelques dispositions nouvelles. Tout ne sera pas dit et rien ne sera fait. Car l'organisation est l'œuvre

des hommes qui la font régner, ou elle n'est qu'un mot sans vertu.

L'estime que nous professons aujourd'hui pour l'œuvre d'organisation est plus théorique qu'effective. Cela est assez visible. Nous n'avons pas encore goûté les fruits de l'arbre et ne sommes pas pressés de le cultiver. Nous ignorons l'art d'ordonner les hommes et le méprisons en notre cœur. Il est tellement plus facile d'inventer.

Aussi les organisateurs nous font-ils principalement défaut, car leur activité est la plus intimement inhérente à l'organisme social, et l'état d'incohérence où il se trouve n'est pas fait pour susciter les volontés et déterminer les aptitudes.

L'organisation veut avant tout une division exacte des tâches. Elle comporte un plan de travail qui ne va pas sans la spécialisation du métier. Mais nous avons horreur de la spécialisation ; elle nous imposerait un surcroît d'effort alors qu'il est bien entendu que l'éducation se clôt avec l'adolescence. Aussi trouvons-nous toutes sortes de bonnes raisons pour nous refuser à l'apprentissage des connaissances utiles. Nous restons dans la théorie.

Si, d'ailleurs, la spécialisation nous répugne à ce point, c'est que l'occasion d'éprouver ses avantages ne s'offre pas à nous. Nous vivons trop dissociés pour qu'elle nous soit d'emblée possible. Dans l'ordre intellectuel, nous en sommes encore au régime du petit atelier et, si j'ose dire, du travail à domicile. Chacun se charge de tout ; les besognes les plus diverses sont mêlées.

Le directeur d'une maison française est porté d'instinct à se suffire à lui-même. Il est peu habitué à utiliser des hommes. Il attache plus d'attention aux choses. Rien d'étonnant si nul progrès ne lui est possible. Il reste l'éternel esclave du détail. Pour peu que ses occupations augmentent, il n'en est plus maître. Dès lors, le désordre se met dans ses affaires et s'accroît à la mesure de leur développement. Aucune idée nouvelle n'est plus réalisable. Pour s'y attacher, il faudrait du loisir ; l'homme incapable d'organiser n'a jamais de loisir. Il est toujours accablé.

Les directeurs des grandes administrations ne s'y prennent pas mieux. Les affaires se traitent sur rapports, et les rapports ne sont souvent qu'un prétexte à corrections grammaticales. Il arrive que les questions domestiques s'entremêlent curieusement aux questions d'État. On sacrifie tout à la façade. qui demeure parfois imposante. Mais n'entrez pas dans les secrets de la maison : vous cesseriez d'admirer. Vous verriez qu'il n'est aucun employé, si infime soit son rang, qui ne se gausse des ridicules du patron, ne s'en réjouisse en son envie et n'en profite en sa paresse. En vérité, nul n'ordonne et personne n'obéit.

Si des organismes d'action présentent un tel spectacle, comment s'étonner si rien d'utile ne se fait dans l'État ? Car l'État est beaucoup moins disposé en vue de l'action que du compromis. Le roi s'amuse.

Quant au peuple, il attend confusément qu'une impulsion lui soit donnée. Il fait appel à une volonté qui défaille. Le peuple, ici, c'est nous tous, qui sommes attachés au char embourbé. Nous avons tous besoin

d'être conduits, ce qui est la plus sûre façon d'être soutenus. Bien plus, nous y aspirons. Si cette aspiration est vague, c'est qu'elle fut trop souvent déçue.

Tant qu'elle ne sera pas satisfaite, nous continuerons de piétiner. Que valent, en effet, la majorité des hommes ? Ils sont moins actifs que passifs. La pensée les guide moins puissamment que l'instinct. A vrai dire, leur pensée n'est que l'expression humaine de leur instinct. Si le besoin et le plaisir ne les éperonnaient pas, ils ne bougeraient guère. Ils sont pourtant pleins d'admirations indécises, avides d'idéal. La tradition qui se dépose en eux, résidu d'un long passé, ne suffit pas à combler leurs désirs. Elle prête aux foules leur cohésion, mais ne suscite pas chez elles de mouvement spontané. La foule qui veut vivre obéit aux impulsions qu'elle reçoit.

Celles-ci lui manquent. La France est lente à agir. Parfois seulement, quand un choc nous secoue tous à la fois, nous avons l'illusion d'un vouloir commun. Si nos sentiments se fondent par hasard sous le coup d'un danger, nos pensées néanmoins ne se rencontrent pas, car les esprits n'ont d'autre terrain d'entente que l'irréfutable expérience. La littérature, bonne ou mauvaise, dont nous sommes férus, les discours dont nous sommes nourris, ne nous offrent aucune région neutre.

Si nous voulons nous entendre, nous devons résolument mettre de côté les habitudes littéraires et les traditions doctrinales. Il nous faut faire rentrer la croyance dans la conscience et nous placer ensemble sur le plan de l'action. Le petit champ individuel de la foi, propriété intangible, se restreint aux limites où l'expérience s'éteint, l'action est commune à tous.

Elle doit être voulue dans l'intérêt supérieur de la nation, réalité concrète.

II

Les nécessités actuelles sont inéluctables. Elles se résument dans un mot : produire. Elles déterminent l'obligation de chacun. L'activité de la pensée doit enfin devenir utile. La pensée doit servir.

Il faut qu'elle contribue à développer la fécondité nationale. Elle le peut par une infinité d'efforts différents. Il n'y aurait qu'à se réjouir si elle parvenait à rendre plus productive la tâche de l'ouvrier et l'aidait à accroître la somme des biens matériels, à défaut desquels une partie d'entre nous subira la misère et la mort. A coup sûr, ce n'est pas en multipliant les conférences politiques et les affiches qu'elle y réussira.

Le but est nettement indiqué. Le moyen, c'est d'organiser les efforts suivant un plan concordant, de faire en sorte que chacune des fonctions essentielles de la société s'accomplisse le plus utilement et avec la moindre dépense possible. L'organisation nouvelle exige le concours de tous.

Pour cela, nous devons tenter de régler toutes les forces en travail dans leur ensemble le plus général comme dans leur détail le plus extrême. Cette tentative n'a jamais été faite. Il n'a jamais été question d'introduire la moindre logique dans les opérations intellectuelles qui président à la direction d'un pays. Elles sont abandonnées au hasard. Il semble que la discipline n'ait de valeur qu'aux degrés les plus bas.

Cet empirisme n'est plus supportable. Il est clair que l'irresponsabilité n'engendre pas la sagesse.

La nécessité nous oblige à économiser toutes nos ressources. Nous n'avons cessé jusqu'à présent de les gaspiller. Nous ne connaissons d'autre épargne que celle de l'argent.

On sait combien la France, s'entêtant à faire usage de vieilles machines coûteuses, a dépensé sans profit de richesses. L'énergie perdue par une fausse application de notre valeur intellectuelle est plus considérable encore. C'est le pire dommage qu'un peuple puisse subir. Nulle valeur n'est plus précieuse.

La plus belle économie que nous puissions faire, c'est celle d'une direction coûteuse et improductive. La direction, en effet, ne va pas sans l'intelligence et le travail ordonné. Le labeur de l'esprit doit être réglé de manière à servir aussi parfaitement que possible à l'utilité sociale. Son rendement doit être augmenté comme celui du labeur physique. L'organisation des usines est une question à l'ordre du jour. Inspirons-nous du même souci qui l'a fait se poser.

* * *

Faisons le compte de ce qui nous manque.

Nous font défaut :

Une discipline formelle de la pensée individuelle tirée de l'étude psychologique du travail ;

Une ferme conception du groupe national, impliquant le développement de la psychologie sociale ;

La connaissance des moyens qui permettraient d'assurer la direction collective.

C'est-à-dire :

Un principe conciliateur de l'égalité et de l'obéissance, qui justifierait l'autorité ;

Une notion exacte de l'organisation positive fondée sur la connaissance individuelle des hommes, et permettant leur meilleure utilisation sociale.

Une saine méthode de collaboration intellectuelle ;

Enfin,

Une éducation inspirée de ces diverses connaissances qui préparerait les hommes pour l'action en commun.

Nous sommes, par contre, embarrassés de préjugés qui, dans notre poursuite ardente du mieux, nous jettent en des voies sans issue. Mais les préjugés ne sont pas des adversaires à attaquer de front. Il est préférable que l'esprit s'éclaire. Quand la plante est épanouie au soleil, elle se purge sans peine de ce qui lui nuit.

*
* *

Nous ne sortirons d'embarras que si nous nous pénétrons tout d'abord d'idées plus raisonnables sur la discipline interne nécessaire à l'esprit et sur la discipline générale indispensable à la société. Nous avons besoin d'un précepte qui nous garde du désordre intérieur. Nous avons besoin également de trouver l'appui de toutes les forces spirituelles convergentes vers le même but. Si certains principes président à l'éducation technique comme à l'éducation sociale du travailleur intellectuel, nous avons à les divulguer.

I. — PSYCHOLOGIE DU TRAVAIL INDIVIDUEL

Nous ne parviendrons pas à joindre nos pensées et à rassembler nos efforts, tant que le besoin de l'ordre dans la conscience n'aura pas été profondément inculqué à chacun de nous.

Nous nous fions à l'intuition, convaincus qu'elle suffit à tout. La réalité est un peu différente. Sans doute l'invention est une faculté rare. Encore ne se manifeste-t-elle pas miraculeusement. Les idées neuves ne surgissent jamais par hasard, mais seulement sur les terres préparées par de fortes cultures. La semence dont elles sortent, c'est tout l'enseignement tiré de la vie et des livres. Les idées sont filles les unes des autres. L'œuvre féconde est tirée des choses. Elle fructifie par l'étude patiente du détail.

Notre pensée veut être initiée à la pensée universelle. Mais l'étude ne suffit pas à ordonner la conscience. Longtemps poursuivie elle devient machinale, cesse d'enrichir l'intelligence, la comble seulement. Le labeur même est souvent indolence. Entraînés par le mouvement familier de la tâche, nous continuons sans doute à penser, mais la pensée ne nous anime plus. Elle devient inerte et passive. Pour que l'esprit se ressaisisse et nous remette en possession de nous-mêmes, il faut que nous l'arrachions à l'entraînement d'un rythme qui détruit la volonté. La vivacité de la conscience, affaiblie par la monotonie de la course, renaît à la cadence d'un effort différent qui est celui de la réflexion. Celui qui apprend toujours cesse de s'instruire.

Il est nécessaire de rompre l'élan du travail. Revenir sur la besogne accomplie, tirer la leçon de l'expérience dont les données se sont accumulées telles que la vie les présenta, synthétiser ce qui s'offrit à nos sens, c'est là véritablement penser. C'est dans le moment que l'on met de l'ordre en soi que l'on pense.

Ce mouvement de l'esprit est le moins spontané qui soit. Il exige une sorte de courage. On voit des hommes qui durant leur vie entière accomplissent une tâche de forçats, sans jamais faire le moindre progrès. Ils semblent d'une énergie à toute épreuve. En réalité, ils sont paresseux contre eux-mêmes. Ils se contentent de se dépenser mécaniquement et se font un mérite de leur obstination inféconde.

La volonté de réfléchir nous impose l'obligation de nous contenir, de nous resserrer sur nous-mêmes, de refaire sans cesse un faisceau des idées diffuses qui élargissent et dissipent la conscience. L'homme est forcé de faire périodiquement la moisson de ses pensées, de dresser les épis mûrs en gerbes, afin de les sauver des coups de vent qui éparpillent tout le grain. Laisser ses connaissances éparses, c'est les perdre, de même qu'un champ non moissonné pourrit. Les ordonner, c'est les réduire à la simplicité et en assurer la conservation.

Il faudrait que nous fussions instruits dans l'art de récolter les fruits de la vie intérieure. Nous devrions être encouragés, dès le temps de l'école, à sentir, à désirer et à penser. Nul enrichissement de l'esprit ne serait nuisible si l'on enseignait à l'homme qu'il est bon de s'arrêter parfois d'aspirer en soi la vie, pour contempler le domaine de la conscience. La nature n'a pas prescrit

de saisons à l'être comme à la terre. La nature est ici résumée tout entière dans la raison humaine. Pour devenir le maître de son activité, l'homme doit être avant tout maître de lui-même. Une intelligence confuse est nécessairement passive.

L'ordre profond de l'esprit conduit à admettre une étroite coordination sociale. Accoutumant à rechercher comment les idées s'enchaînent, il prépare à accepter un ordre entre les personnes. Nous élevant à la conception du tout, il réduit le sentiment du moi à sa juste mesure.

II. — PSYCHOLOGIE DU TRAVAIL SOCIAL

Nous aurons fait un progrès décisif sur la voie de l'ordre le jour où il sera communément admis que la pensée doit être soumise à l'empire de la raison claire. Nous réaliserons l'ordre même, quand nous aurons convaincu la majorité des hommes de la nécessité qui les contraint, et de l'intérêt qui les engage à se soumettre à la raison collective. Le premier point, c'est de faire comprendre à chacun l'ordre intérieur, le second de l'amener à concevoir l'ordre social.

Rechercher le moyen de disposer les individus à agir en commun, revient à déterminer les conditions auxquelles l'esprit consent à se subordonner. Ces conditions sont les mêmes pour tous, pour les travailleurs de la pensée comme pour les travailleurs manuels. Nul ne renonce de plein gré à une partie de sa liberté pour se vouer à l'accomplissement d'une œuvre collective, s'il n'est assuré d'être payé de son sacrifice. Nous trouvons notre

joie dans une liberté plus grande dont nous jouissons en commun, ayant reculé, grâce à l'effort simultané de tous, les limites de la domination que nous exerçons sur la matière et souvent aussi sur autrui. Cette liberté suprême est pour nous l'idéal véritable et nous sommes prêts à lui sacrifier une part d'autant plus grande de nous-mêmes, que nous avons mieux compris ce qu'il contient pour nous d'infiniment précieux. Entendu de la sorte, l'idéal représente notre part d'intérêt personnel dans la fortune sociale.

Qu'il nous faille, au contraire, nous dépenser pour une œuvre qui nous restera à la fin étrangère, peiner pour des hommes auxquels nul intérêt ne nous associe, nous n'éprouverons que contrainte. De fait nous sommes si mal instruits de nos vraies affinités que souvent nous nous sentons esclaves sur le champ même qui nous appartient.

Rien de plus important que de donner à chacun l'idée la plus forte et la plus précise de l'ensemble auquel les conditions particulières de sa vie l'obligent de collaborer. La vie, au moment où nous en prenons conscience, s'offre à nous avec certaines nécessités dont nous ne sommes pas maîtres. Nous ne pouvons choisir la communauté dont nous faisons partie. Il nous faut donc l'accepter et connaître les conditions de sa prospérité. Apprenons à quel point nous sommes intéressés au succès de l'œuvre commune et à la fois que ce succès dépend de nous. La force d'un groupe est la somme des forces individuelles qui le composent. La croyance en je ne sais quelle âme sociale douée d'une énergie propre est purement mystique. Cette croyance a son prix pour

autant qu'elle nous lie les uns aux autres. Elle devient souvent néfaste en ce qu'elle substitue à la réalité une sorte de rêve, et nous distrait de l'effort. Quand la croyance n'est pas un levain pour l'esprit, elle lui sert de narcotique.

Une idée juste et rationnelle du tout dont nous sommes partie, telle est la substance même de l'activité collective. D'elle dépend l'ordre social, ordre nécessaire qui ne se maintient que dans la mesure où nous le voulons. Faisons en sorte que la conscience du groupe, jusqu'à présent sentiment obscur et semi-religieux, s'éclaire de la lumière limpide que répand la pensée individuelle.

III. — LE CADRE NATIONAL

Il ne suffit pas que des hommes soient disposés à collaborer, il faut encore qu'ils soient organisés pour agir. La préparation morale veut être appuyée sur une organisation positive. Deux problèmes se lient ici : l'un d'éducation, l'autre en quelque sorte constitutionnel. L'ordre n'est pas moins nécessaire dans les rapports sociaux que dans les pensées individuelles. Le désir de réaliser une même œuvre n'est qu'impuissance si les fonctions de ceux qui doivent y collaborer ne sont pas distinctes, définies et ordonnées dans un ensemble. La conception du groupe social ne sera forte que lorsqu'elle reposera sur une notion complète des éléments dont son organisme est fait. C'est alors seulement que l'on en reconnaîtra le cadre naturel.

Ce cadre est la nation. Le groupement qu'elle déter-

mine est le seul qui soit assez vaste pour que les multiples activités intellectuelles et manuelles, entre lesquelles les hommes se partagent, puissent se solidariser. L'étude des fonctions sociales se fait comme dans le vide, aussitôt qu'elle s'abstrait de cette réalité prépondérante de l'unité collective fondamentale. Toute théorie qui passe outre à cette réalité, ou bien considère l'humanité en soi, ou bien suppose que la vie de chacun est indépendante de toute autre vie ; ou bien elle sépare l'humanité d'avec les hommes, ou bien l'homme d'avec l'humanité. Dans l'histoire naturelle des sociétés, les nations sont les organismes vivants. Aussi bien l'unique objet de nos préoccupations communes est le relèvement de notre pays.

C'est aux bons ouvriers de la pensée qu'il appartient de porter dans toutes les consciences cette forte lumière. L'idée de l'intérêt collectif attire la volonté comme un aimant et l'oriente.

IV. — L'ÉGALITÉ MORALE DES TRAVAILLEURS

Mais il n'est d'intérêts véritablement communs qu'entre égaux. Dans la morale et dans le droit, la liberté et l'égalité ne font qu'un. Une nation naît au moment où elles s'imposent. C'en est le principe essentiel.

Avant tout, nous devons accepter le principe démocratique de la liberté et de l'égalité. Là-dessus, nous pouvons construire. Tant que nous le discuterons, nous ne pourrons nous accorder sur le point suivant : c'est que l'organisation sociale doit être établie en considération du groupe et non pas des personnes. Point

fondamental ! Dès lors que les personnes sont égales en droit, elles ont des devoirs égaux. Tous doivent servir.

Le mérite même ne justifie aucun privilège. Les qualités personnelles de chacun sont au profit du groupe. Elles ne légitiment aucune dignité particulière.

Aussi les travailleurs intellectuels ne peuvent-ils prétendre à plus de considération que les ouvriers. Ils sont enfermés dans le même cadre. Ils n'y occupent pas des degrés différents. La hiérarchie, mot où se conserve le vieil esprit de l'ordre sacré, ne peut caractériser l'ordre rationnel.

Dans cette conception, l'organisation du travail intellectuel est une partie de l'organisation générale du travail. Il n'en saurait être autrement. Les mouvements d'une société ne peuvent avoir qu'un seul rythme. La pensée qui les gouverne doit être aussi consciente d'elle-même qu'il est possible. C'est pour que cette pensée atteigne à la plus grande clarté et se puisse réaliser en action, que nous voulons donner à l'ensemble qu'elle doit régir la plus parfaite unité. Unité surtout morale ! Quelle que soit la partie de la tâche que chacun accomplit, le sentiment dominant qui le meut ne peut être un sentiment particulier. L'orgueil intellectuel doit fléchir. Il est une marque d'infériorité. L'homme qui croit penser doit savoir que l'ouvrier manuel et lui poursuivent le même but, et que les conditions de leurs travaux ne sont pas si différentes. Leurs occupations sont par bien des côtés également modestes. L'expérience scientifique exige le labeur des mains. Les recherches d'érudition demandent l'application du scribe. Le résidu qui demeure au creuset de la science est toujours faible.

Le temps n'est plus d'ailleurs où le penseur, sans sortir de chez lui, élaborait les formules où la raison puisait un universel sommeil. La science n'est plus que l'image réduite de la vie. Il est temps qu'elle serve à l'homme.

V. — PRINCIPE DE L'AUTORITÉ

Egalité rigoureuse des travailleurs : tel est le principe qui seul justifie l'autorité, dispose l'esprit à se soumettre, rend l'organisation possible et permet l'exacte division de la tâche sociale. Renonçons à nous diriger, si nous persévérons à nier l'égalité.

La soumission de l'homme à l'homme est esclavage. La soumission de l'esprit au fait est la condition première de la liberté. L'autorité, dès que nous la sentons utile, cesse de nous paraître tyrannique. Son utilité est liée à sa compétence.

A l'égalité absolue en droit s'oppose en fait l'inégalité du savoir. Notre liberté a pour vraie mesure notre connaissance. Nous ne sommes indépendants que par l'esprit. Celui qui acquiert la plus vaste science et de l'organisation naturelle des choses et de l'organisation rationnelle des sociétés atteint le degré supérieur de la liberté. Car les hommes tendent toujours à s'organiser suivant les conceptions les plus parfaites engendrées par l'esprit. Nous envisageons constamment une certaine forme d'organisation, plus savante que celles d'aujourd'hui, dont l'expérience et la réflexion ont suscité l'idée.

Les hommes les plus intelligents et les plus expérimentés ont le plus de titres à commander. A vrai dire, leur domination n'a pas un caractère absolu, car la

science vaut peu. Nous ne différons dans l'ignorance que par des degrés. Tout le prix d'une moindre ignorance, c'est de limiter l'incertitude de notre conduite.

Cela doit contribuer à faire sentir aux hommes leur étroite communauté et en brisant l'orgueil de ce qui se croit supérieur, à faire accepter l'ordre nécessaire par ce qui est réputé inférieur. L'individu ne peut continuer à vivre dans l'illusion qu'il se suffit. L'énergie personnelle a de moins en moins d'espace pour se déployer hors du cadre social. La plus forte énergie est celle qui emporte à sa suite le plus de forces collectives qu'elle-même sait ordonner. La liberté de chacun est au prix de l'effort qu'il fait au service de tous. La hiérarchie sociale d'aujourd'hui n'admet d'autres échelons que ceux de la connaissance exacte et disciplinée dont le nom propre est la raison.

VI. — COMPÉTENCE ET SPÉCIALISATION

En pratique, elle s'appelle compétence.

Tout métier exige une éducation particulière. Le plus difficile n'est pas de préparer les masses à l'organisation, mais c'est d'élever des chefs.

Nul ne réussit du premier coup à penser juste, ni à bien commander. L'instinct n'y suffit pas. Il faut une règle. Quand celle-ci fait défaut, tous les mouvements se confondent. Cette règle aurait besoin d'être définie, si j'ose dire, scientifiquement. Chacun en son particulier n'est pas de taille ni à la concevoir pour lui-même, ni à la faire accepter aux autres.

Quand les hommes de pensée seront enfin organisés,

qu'ils auront cessé d'être les agents de l'anarchie, il ne sera pas très malaisé d'augmenter dans le reste de l'humanité la tendance naturelle qui la porte à accepter les formes qu'on lui donne ; les sentiments qui l'animent importent infiniment plus que les dispositions extérieures.

Le pouvoir de l'intelligence sera partout accepté sans résistance quand elle aura renoncé à être une force indépendante. Son rôle dans la vie sociale apparaîtra. C'est une question que de savoir quelle part lui revient dans le gouvernement des faits. Que cette part soit étendue ou restreinte, les modes de ce gouvernement veulent être déterminés. Dès lors qu'on admet la nécessité d'une direction, celle-ci doit être organisée. A moins de prétendre qu'il appartient aux sots de nous conduire, il est nécessaire de faire place à l'esprit.

Ne tenir aucun compte de la nature de l'intelligence serait folie. Aucun homme n'a la tête assez forte pour se prêter aux activités diverses qui le sollicitent. L'œuvre intellectuelle est toujours le fruit d'une coopération plus ou moins consciente. Cette œuvre capitale, devant laquelle l'individu reste impuissant, l'œuvre d'assurer la vie d'un pays, il faut qu'elle s'accomplisse en définitive.

Nous n'avons pour cela qu'un seul moyen, c'est de spécialiser les fonctions dirigeantes. Le préjugé qui s'y oppose est malheureusement tenace.

C'est une erreur de croire que l'esprit, en se spécialisant, se stérilise. Entendons-nous bien. Il est à souhaiter que la culture intellectuelle soit générale, la fonction spéciale. L'homme doit s'élever, lorsqu'il pense, à l'intelligence du tout ; il doit rester, lorsqu'il agit, dans le champ restreint où son travail s'élabore. L'effort de l'es-

prit qui le guide dans l'action est une part de cette action ; il est nécessaire qu'il y soit limité.

Son rendement s'accroît par là indéfiniment, beaucoup plus sans doute que ne peut croître la productivité manuelle. Une part de l'activité cérébrale tombe peu à peu dans l'inconscient, est abandonnée au pur machinisme. C'est le moyen du progrès intellectuel. Un mouvement familier n'arrête plus. Les accroissements de l'intelligence sont pour l'humanité l'essentielle richesse. S'il est vrai qu'elle ne se soit jamais enrichie que par le loisir, faisons en sorte que notre besogne sociale nous coûte peu de peine. Ne nous livrons qu'à une tâche unique, puisque nous n'en pouvons entreprendre plusieurs à la fois.

La faculté d'attention est plus limitée que la faculté de compréhension. L'économie qui résulte pour chacun du travail bien fait par tous, lui offre l'inappréciable chance d'en tirer lui-même profit. Les hommes ne veulent plus être attelés sans cesse à la même besogne. La limitation des heures de travail n'aboutit à rien de moins qu'à nous faire jouir du fruit de ce travail accompli.

Dans l'ordre intellectuel, une bonne division des tâches permettrait d'élaborer, de résumer, de synthétiser les connaissances, de telle sorte que quelqu'un d'entre nous ayant acquis grâce à son propre labeur, ce que j'appellerais volontiers l'expérience de la science, habile à comprendre, s'initiât sans peine à la pensée en train de naître, de laquelle dépend le mouvement qui tous à la fois nous entraîne.

Ceux qui commandent sauraient ainsi ce qu'ils doivent savoir. Ils auraient le temps d'organiser. Ils approfondiraient la notion même du commandement.

VII. — DIVISION DES FONCTIONS

La direction d'une communauté petite ou grande, nation ou société commerciale, n'est pas un fait simple. Elle nécessite à la fois l'exercice de la pensée fondée sur la connaissance des choses et celui de la volonté qui s'applique à l'organisation des hommes. Concevoir, ordonner et exécuter sont trois actes différents de l'esprit, que d'ordinaire nous confondons. Si nous sommes à ce point incapables d'agir, c'est que cette distinction n'a jamais été faite. Les cadres intellectuels nous manquent; elle nous eût servi de plan pour les établir. Nous avons des penseurs qui ne nous servent de rien, nous avons peu d'organisateurs et ne les employons pas, enfin nous sommes encombrés d'une masse d'irréguliers qui bien commandés rendraient des services, qui ne l'étant pas nous chargent du fardeau de leurs incapacités. Pour que le travail d'esprit nécessaire au fonctionnement de l'organisme social fût assuré, il faudrait que chacun fût placé de telle manière qu'il pût servir, que les médiocres fussent commis à transmettre les ordres et à les exécuter, les volontés supérieures à ordonner, les esprits les plus distingués à ouvrir la voie.

Penser, c'est tirer de l'observation de la vie tout son enseignement. Cet enseignement est devenu d'un secours indispensable à celui qui gouverne ou qui négocie. L'homme d'affaires n'est pas plus excusable, s'il ignore l'état économique du monde et la place qui appartient à son pays, que l'homme d'Etat s'il méconnaît jusqu'aux plus profondes causes des mouvements sociaux et poli-

tiques. Les étudier est le seul moyen de les prévoir, autrement dit de gouverner. Ce n'est pas gouverner que de donner successivement satisfaction aux plus criants appétits.

Nous avons besoin de philosophes qui ne soient pas des théoriciens, mais qui parfaitement instruits des réalités de la vie, respirant le même air que nous, sachent formuler ces aspirations vagues dont la foule ne devient consciente qu'à de rares moments. La philosophie dort dans les livres ; elle veille dans la tête de quelques hommes d'esprit qui cherchent leur plaisir dans l'acte de penser plus encore que dans le fait de sentir. N'étant pas arrêtés par la vue du monde que le gros de l'humanité a acquise au temps où ils vivent, ils reculent sans cesse l'horizon des terres où elle se meut, et tirent d'elle les idées qui croissent dans l'épaisseur de sa conscience et l'agitent sourdement.

Nous avons besoin surtout d'organisateurs. Savoir penser et savoir commander ne sont pas une seule et même chose. Ou plutôt la pensée de celui qui commande étant dirigée sur un objet déterminé qui est l'homme, doit prendre un pli spécial. Le rôle du penseur qui dégage par la spéculation la leçon d'ensemble des choses, ne peut se confondre avec celui du chef qui agit et fait agir. Tous deux sans doute organisent, ils obéissent à la même logique, mais le premier construit dans son esprit suivant un concept en partie théorique, le second taille dans le vif de la société, la constitue pratiquement.

Celui-ci a pour mission d'ordonner les hommes entre eux en vue de la tâche d'ensemble à remplir. Il est indispensable d'abord qu'il connaisse à fond la matière sur

laquelle il travaille. Il faut qu'il ait les sens éveillés et attentifs aux caprices de la volonté humaine et qu'il sache utiliser les énergies. Rien de plus étrange que l'incapacité psychologique de beaucoup de prétendus chefs.

L'intelligence créatrice n'est pas moins nécessaire à ceux qui dirigent qu'à ceux qui parlent. Organiser, c'est découvrir et créer. Les relations justes entre les personnes ne sont pas plus apparentes que les rapports exacts ou supposés entre les choses. Elles sont à coup sûr plus mobiles. Elles doivent être constamment maintenues. Les hommes abandonnés à eux-mêmes retombent naturellement au degré d'organisation le plus bas. Il faut aux chefs une réflexion toujours active, le don de synthèse et l'autorité.

Un tel rôle exige une énergie peu commune. Susciter l'activité parmi la moyenne des travailleurs, c'est-à-dire accroître cette activité lente et quasi élémentaire qui suffit à leur assurer l'existence, n'est point une tâche aisée. Cette énergie est pourtant indispensable. A l'heure présente nous reconnaissons tous la nécessité où nous nous trouvons de rendre la plus grande somme de travail utile.

Nous disposer à la fournir ne servira de rien sans l'intervention, à tous les degrés du labeur humain, de cette espèce d'hommes qui savent ordonner. C'est à eux que revient la fonction propre du gouvernement, non plus comprise comme l'exploitation de l'Etat par une oligarchie, mais comme le secours constamment donné à la main qui agit par la pensée qui dirige l'effort. L'emploi du chef, c'est de donner à l'individu le sentiment de l'énergie possédée par le groupe, de lui communiquer

sa force et de maintenir ainsi la communauté entière en état d'activité cohérente et féconde. L'ordre public est cela ou il n'est rien. A-t-il jamais été cela ? L'ordre privé suit la même loi. Observation et conception, organisation et commandement, exécution, tels sont les trois éléments de la pensée collective, qui a pour fonction d'assurer la direction sociale. Nous désignons ici par l'expression : travail intellectuel, l'œuvre entière de cette pensée, depuis l'explication du savant jusqu'à l'acte qui sert à transmettre au dernier degré de l'échelle l'ordre du chef. C'est en lui donnant ce sens très étendu que nous le distinguons du travail manuel.

VIII. — L'ASSOCIATION INTELLECTUELLE.

Nous avons essayé de marquer la place de l'intelligence dans l'ordre social. Nous avons considéré le groupe humain comme un tout, dont les parties sont solidaires, également servantes de l'ensemble, également utiles à son mouvement harmonique. Nous avons montré que l'organisation du travail intellectuel n'était qu'une partie de l'organisation générale du travail. Nous lui avons assigné pour principe la collaboration. Il reste à étudier les modes de la collaboration elle-même.

A supposer que les différentes fonctions sociales soient assez nettement distinguées, comment les individus réussiront-ils à s'agréger de telle sorte que chacune d'elles s'accomplisse et qu'elles s'accordent ensemble ? Quand nous employons la formule : organisation du travail intellectuel, strictement c'est de cette question qu'il s'agit.

Jusqu'à présent la collaboration n'a été cherchée que dans le domaine des sciences. Il existe une méthode du travail scientifique dont les véritables savants font usage, et qui s'étudie à part sous le nom de méthodologie. Mais la pratique de cette méthode ne nécessitant pas absolument le concours des intelligences, celui-ci se réalise rarement.

L'homme d'étude peut travailler seul, souvent il est contraint de rester isolé. Si le savant français montre peu de goût pour les ouvrages d'ensemble, il le doit moins à une tendance naturelle qu'à une dure nécessité. N'est-ce pas la difficulté de trouver des aides qui le fait s'accoutumer à s'aider lui-même ?

Il se peut que des Français réussissent parfois à accomplir d'accord une seule tâche après l'avoir divisée entre eux. Mais les règles de l'association intellectuelle ne sont pas encore connues.

Ce n'est pas à de telles règles qu'ont recours les membres des sociétés savantes. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit pour eux d'une entreprise véritablement collective. Il n'y a pas là coopération proprement dite, mais juxtaposition de travaux accomplis individuellement sur des sujets de même ordre. Il n'est nullement assuré que pour les exécuter leurs auteurs se soient soumis à une même discipline, aient fait usage d'une méthode commune. Pour qu'il puisse être question d'une véritable unité dans le travail, il faudrait qu'une sorte d'harmonie s'établisse entre les esprits et rythme leurs mouvements divers.

Nous proposons donc que les règles de l'association intellectuelle soient étudiées. Les principes sur lesquels

elle se peut fonder sont d'une nature purement psychologique. Seule l'observation permettra de les découvrir.

Aussi ne saurait-il être ici question de les établir, ni même de les esquisser. La tentative qui en serait faite n'aurait aucune valeur. Une semblable étude appelle le secours des donnees que fournit la science sociologique dont aussitôt ébauchée, elle constituera elle-même une branche.

L'analyse de la collaboration implique en effet collaboration. L'important est de déterminer un certain nombre d'hommes à lier leur travail de telle sorte que l'expérimentation devienne possible. Il faut qu'ils réussissent à démontrer comment l'œuvre naît de leurs communes pensées. Le phénomène est de tous les jours. Pour en connaître la loi, il est nécessaire qu'on l'isole.

A défaut de quoi, on continuera de le confondre au milieu des circonstances accessoires. On persévérera à n'étudier les rapports sociaux que dans leur forme extérieure, sans observer qu'elle est une simple conséquence. La science juridique ne peut faire mieux que de décrire cette forme ; elle ne l'explique pas.

Notre but est de connaître les causes, afin d'agir sur les faits. Nous cherchons à atteindre la vie sociale dans son essence profonde, pour en améliorer autant que possible les dispositions intimes. Quand nous prévoyons qu'une saine organisation du travail des esprits multipliera leur fécondité, nous exprimons une idée qui n'est plus tout à fait une hypothèse.

Une analogie s'offre pour nous guider dans nos premiers pas. Il semble que la réglementation du travail

manuel et celle du travail intellectuel rentrent à la fois dans le cadre que nous avons tracé. La première n'est elle-même que depuis peu d'années l'objet d'investigations méthodiques. Il fallait de vastes entreprises industrielles pour qu'on songeât à tirer de l'expérience de l'effort des règles précises et à donner à des groupes de travailleurs une constitution définie. Les ouvriers de la pensée eux aussi tendent à s'associer aujourd'hui. La question est de savoir si leurs groupements serviront à diminuer la capacité individuelle de l'intelligence ou à l'augmenter, s'ils seront des parlements ou des ateliers.

Efforçons-nous d'en faire des ateliers. Quand on aura commencé d'y produire en commun, les conditions nécessaires du travail coopératif seront réalisées. L'étude attentive en assurera le progrès.



Nous ne pousserons pas la question plus loin. Si quelqu'un s'étonnait de ne rencontrer dans ces pages qu'un enchaînement de principes généraux et pas une recette à employer tout à l'heure, nous croyons pouvoir lui répondre que la mieux étudiée de ces recettes ne vaut rien dans la pratique. Il nous suffit d'avoir posé la question dans ses propres termes, qui sont relatifs aux hommes. L'important est de déterminer les dispositions d'esprit qui les amènent à s'entendre. Le reste est affaire d'observation. Il faut modeler les institutions sur ce qui vit, organiser ce qui est. C'est un problème qui se renouvelle à chaque instant.

ADOLPHE DELEMER

MANNEQUIN D'ACAJOU

Dragons et municipaux, et leurs bêtes au col penché, à la porte de l'Académie de peinture.

Ce n'est pas encore la guerre civile. Mais — depuis combien de mois? — l'œil du cheval de troupe est sur nous.

L'œil humide et dur, et tendre, qui a l'éclat d'une pierre noire sacrée, instrument d'un culte perdu. L'œil stupide, si doux, presque au sommet de la tête brun-roux, longue, en forme de violon. Le soir, à l'écurie, tam-tam des sabots sur les bat-flancs ; les membres lourds broyant la paille ; une chaîne qui claque sur la pierre et, au-dessus, à la chambrée, le violon désaccordé de l'engagé volontaire sentimental.

Par une brusque ondulation des flancs, le cheval bat les mouches avec le fourreau du bancal qui pend à gauche.

Ce cavalier, démonté, doré, les mains aux poches, relevant les basques à retroussis cramoisi de son habit presque de garde française, admire les belles attitudes du mannequin d'acajou à la vitrine du marchand de

couleurs. C'est le cheval que voudrait interroger l'enfant de la Troisième République, le bon écolier en sarrau noir épinglé de la croix de fer blanc, culotté du velours retaillé dans un vêtement plus ample et qui distille la forte odeur des peines et plaisirs du père, le cocher-livreur qui transpire en ahannant sous les colis du chemin de fer et qui répand le trop-plein du canon de rouge quand il trinque, sa corvée terminée.

L'écolier connaît par cœur les mille et une nuits occidentales, inscrites en son Précis d'histoire de France, l'un des sommets du merveilleux vulgaire, après la poésie secrète et si exacte du Système Métrique, abstraite symphonie des poids, des volumes et des espaces.

Il sait que les guerres civiles déchirent et que les guerres de religion désolent. Aucun professeur d'histoire ne s'exprime autrement, parce que ces maîtres sont les prêtres bons gardiens des mots gros de magie. Or, la religion s'en va, tout le monde le dit. Alors, en deçà des frontières, plus de guerre ? C'est le progrès ! Reste la guerre civile. Pourtant, les journaux socialistes impriment que ce ne sera pas encore pour cette fois-ci. Pourtant, la Garde Républicaine et les dragons joufflus, au triste écusson noir et blanc, campent toujours dans les rues mal pavées, en étoile autour du carrefour orgueilleux de son candélabre d'un luxe inouï. Tout ce qu'on ne dit pas, tout ce qu'on sait mal est inscrit dans l'œil du cheval, rond, convexe et noir, tout à fait pareil au miroir noir des paysagistes de 1830.

Le coq noir du charbonnier, à la crête inclinée comme une casquette, faisant le tour d'un stère de bûches, se promène dans l'œil du cheval.

Ce matin, tous les articles des journaux sont des décrets, ordonnances, mandements, ukazes et prikazes.

Défense est faite aux médecins de donner aux maladies leur nom vulgaire. A quoi bon ? C'est plus pathétique ainsi et puis il faut « tout de même » une religion pour le peuple. Au surplus, ces messieurs des bureaux ne sont pas en peine de vulgarité et si l'on a besoin, impérieusement, d'un nom pour apaiser le malade dont occuper l'impatience, selon l'art national de contenter les autres citoyens avec une carte d'électeur ou un fascicule de mobilisation, — s'il faut un nom, on en fournira un vulgaire à souhait.

Grippe espagnole. Feria de la Malaria !

Les caricaturistes n'ont pas attendu ce siècle pour affubler dame Peste d'un jupon court à grelots agressifs.

Quand la tireuse de cartes du 32 est morte, en trois jours, de la grippe espagnole, l'absoute fut donnée par un prêtre tondu qui avait passé son surplis par dessus son uniforme bleu horizon. Une de ses jambières se déroulait en serpentin sur les marches de l'autel. Au front, dans la tranchée de Calonne, c'est un bidon truqué (on tire dedans une cartouche) qui lui servait de burette.

Le cheval de troupe, mal nourri depuis quelques mois, boit l'eau empoisonnée du faubourg et le soleil allonge l'ombre du sabre sur les pavés.

Dans la vitrine du relieur, une collection de guerre du *Miroir*. Dix volumes de plus que l'Histoire de la Guerre de 1870-1871 ! C'est beaucoup. Cependant ça n'emplit pas toute la vitrine.

— Loin de là ! dit la commère.

Il reste assez de place pour les romans mondains, les féeries policières, les traités de jiu-jitsu, l'histoire naturelle, l'abrégé du *Capital* et le *Bulletin de la Compagnie*. Il est vrai que nous réduisons tout aux images.

Pas une ligne de texte !

On n'a pas encore entendu un de ces économistes, qu'au Café blanc on nomme le Colonel, soupirer :

— Ce qu'il faudrait, c'est une bonne guerre de religion.

Un comité s'est formé pour le rétablissement des appareils à sous. Le Trésorier a été reçu par le Président du Conseil.

Sa vareuse sonnante de médailles, truquée en veston de bains de mer, cravate écossaise, une rose fanée au képi, un poilu de la coloniale cherche à vendre un petit fox. L'adjudant de la Garde Républicaine le désire. Joséphine en serait contente et le plaisir la rend amoureuse, et ce serait à qui saurait le mieux le gâter aux Célestins où l'on adore les bêtes. Seulement, suivra-t-il le trot de l'escadron ?

Un gréviste a connu au Tonkin certain cuistot de la Marine qui savait préparer le chien. Du chevreau, ni plus ni moins.

— Et qu'est-ce qu'il dit comme ça, votre *Populaire ?*

— Non ! Sans blague ? Les cipaux aussi ? Sacré juteux !..

Une vieille femme aux cheveux semblables à de la cendre, un tablier propre sur son jupon sale, affamée, ou soûle, ou morte, étendue au frais sur les marches de granit, garde l'entrée du Métro, close depuis la grève.

— Des œillets ! des roses ! du mimosa !

Ah ! pensez-vous ! On la claquerait à s'en fatiguer que ça ne la déciderait pas à crier sa marchandise.

C'est la flemme qu'elle a.

Toutes les flemmes.

Et d'abord, la flemme de relever ses bas troués retombés en rouleaux sur ses souliers de garçon.

Lavée, brossée, toute nue ou enveloppée dans la chemise neuve à carreaux bleus et blancs que l'amant de sa sœur, le beau mutilé, a rapportée — en douce — du régiment, qu'elle dormirait bien au creux du panier de roses dont elle doit charger ses bras étroits !

Quelle flemme !

Fourrer ses roses brillantes des diamants du ruisseau sous le nez des dîneurs de la terrasse, ça économise les paroles et c'est tellement plus éloquent.

Elle en connaît une qui, fille de gueux, crânait dans un joli costume marin ; elle portait aussi du linge fin et des chaussettes de soie. On a emmené en prison la dame qui l'habillait si bien. Elle a dû rendre le costume marin, le linge doux à la peau et les chaussettes de soie. L'Assistance l'habille de laine grise et on lui apprend à laver la vaisselle.

... Oui, c'est elle qui a chipé le porte-monnaie...

... Ah ! tu retrouves ta langue !.. Te lâcher ?.. Tu n'y penses pas... Pleure, ça ne t'empêchera pas d'être une voleuse... Tu as peur ?.. Tu n'avais pourtant pas peur pour chiper le porte-monnaie...

... Non, je ne te ferai pas conduire au poste... je ne te mènerai pas chez le commissaire... tu ne vaux même pas ça...

... Madame est trop bonne... et puis il fait trop chaud... on est si bien!..

... Un simple bistro mais une cave parfaite et la plus jolie terrasse de Paris...

... Qu'est-ce qu'on va te faire?..

... Demande pardon... hein, qu'est-ce qu'on va te faire?

Elle ne pleure plus. On la tient à peine aux poignets et elle ne se sauve pas. Dans son panier, une dame choisit une rose ; la plus belle.

Elle chipait bien nos porte-monnaie!..

Le carrefour tourne comme une toupie. L'électricité brille en plein jour au globe du candélabre. L'enfant livide contemple, les yeux brouillés, un à un, ces dieux qui dînent à la carte, qui rient très fort et grondent ainsi qu'ils rient et qui ont sur elle ce pouvoir terrible qu'elle pressent sans s'en former aucune représentation.

L'adjudant est remonté en selle et tourne autour du carrefour qui tourne, qui tourne, emportant les tables parées, et le panier de fleurs et la petite fille prisonnière, qui tourne plus vite que le carrousel des cochons à la fête.

— Fouillez-là donc, elle en a plein ses poches... c'est tout vice ces gamines-là... Je ne serais que ces messieurs dames... Si ces dames voulaient passer avec elle dans mon arrière-boutique?..

Les narines d'une blonde agréable frémissent un peu. Un monsieur féroce et timide vide son verre de mousseux pour ne regarder personne en face.

Une brûlante respiration ; l'haleine de feu des justiciers visités par le crime soulève le carrefour. Le carrefour se soulève comme une poitrine. La petite sent ses jambes s'écrouler avec ses bas.

Pars!.. mais pars donc!.. sauve-toi, petite brute, puisqu'ils t'ont lâchée!.. Ne crois pas à leur bonté... Tu n'y crois pas, n'est-ce pas?.. Oui, pensez-vous!.. parbleu!.. Ce sont des lâches... ils n'osent pas... ils n'ont pas su choisir... ils ont eu peur de décider... ils ont eu peur... et ce sont des personnes aisées et très convenables qui ne pouvaient avoir le moindre ennui à cause de toi... ils ont eu peur de leur désir... ils ont eu peur de leur plaisir...

S'ils n'avaient pas leurs comptes-faits des crimes et délits, les juges aussi auraient peur.

Là... à la table d'angle... près de l'assiette de fruits... un autre porte-monnaie... prends!.. et prends garde... mais prends surtout... fais vite!

Ils n'ont rien vu.

Toi, quelque jour, si l'on te couche dans du linge propre, au creux du panier de roses, peut-être sauras-tu juger sans comptes-faits les délits et les crimes. Qui sait si, pour que tu atteignes à tant de sagesse, il ne faut pas encore que tu leur voles une autre bourse, et qu'ils te voient, et qu'ils te prennent et que, cette fois — cela peut dépendre de la qualité du mousseux — ils osent?

La criminalité ne décroît pas. Mais à présent, pour aller du poste au dépôt, la voiture cellulaire automobile ne met pas dix minutes.

— C'était une boche, oui madame, une de leurs secrétaires. Une blonde, pas du tout comme les boches de caricature; jolie fille, une boche quand même. Elle venait tous les jours m'acheter de la parfumerie, des épingles, des bigoudis, de l'odeur, des bêtises, quoi. Un jour que Félix était en permission, il lui a dit: «Tenez, voilà

un nécessaire que j'ai payé trois marks vingt-cinq à Mayence. Fabriqué ici, je ne pourrais pas vous le vendre à moins de vingt-deux francs. Je l'ai acheté il y a un mois. C'est régulier, et bien on aurait trouvé ça dans mon paquetage, avec la marque, il y a seulement un an, j'étais bon pour le Conseil.

« Elle n'est plus jamais revenue. Je ne la regrette pas trop. C'est elle qui a reçu un litre sur la tête le jour qu'ils sont retournés dans leur pays. Félix aussi y est retourné. Il n'est que sergent, mais ils lui disent Monsieur le lieutenant, parce qu'ils ont peur.

— Viens, dit au gréviste le colonial content de son marché, viens, on va boire le fox!..

Le cheval de troupe est aveugle.

C'est la charge.

Les naseaux hauts, les jambes de devant raidies dans le galop, les chevaux sont tirés par les rails du tram, remorqués par le tram jaune qui fuit.

Un peintre scrupuleux, un de ceux qui, se souvenant de Delacroix, savent leur tableau par cœur, note le geste des gardiens de la paix rejetant par dessus leurs épaules larges le pan des noires pélerines.

La petite marchande de fleurs n'a pas peur. Les sabres des agents et ceux des cavaliers la tourmentent moins que les doigts longs et tièdes de cette jeune femme habile, tantôt, à la paralyser avec sa main légère posée sur son poignet.

Sans lâcher son panier, la voici glissant entre les vagues de la charge. Le boulevard est franchi; le carrefour dépassé. Là, dans la rue aux moiteurs de cave, la vitrine du marchand de couleurs a été défoncée. La voleuse de

porte-monnaie vole le mannequin d'acajou et son cœur bat d'une joie effaçant l'amertune des terreurs subies. Les porte-monnaie, c'est pour sa sœur et pour l'amant de sa sœur, dont la baguette d'osier (ce vannier ambulant sait la manier en maître) l'effraye bien moins que les doigts délicats de la belle dame. Le mannequin, la mystérieuse poupée nue de bois brillant, c'est pour elle.

L'adjudant la désirait aussi. Le fox, c'était pour Joséphine. Le mannequin d'acajou l'émerveillait. C'était bien fait « tout de même » ; c'est d'après ça que les artistes peignaient leurs personnages. Seulement, il fallait faire d'imagination le nez et les yeux. C'était cocasse et vraiment très soigné comme travail. Est-ce que c'était un homme ou une femme ? C'était tout nu. Ça devait être une femme.

On emporte l'adjudant. Les bocaux du pharmacien friment, en plein jour, les signaux verts et rouges dans la nuit d'une voie ferrée.

Sur le visage livide de l'adjudant, du sang. Une double blessure. De chaque côté de la bouche, deux retroussis cramoisis, pareils aux basques du bel habit de garde française. Il y a des coups de pierre fameux comme des coups de sabre.

Et la femme soûle, ou morte? Elle dort toujours, un peu plus bas dans la bouche du Métro ; la foule, poussée par le cheval de troupe aveugle, lui a fait dégringoler deux ou trois marches. La vieille face est maintenant recouverte des cendres de la chevelure.

Il y avait trois enfants appelés par leur destin au centre de ces drames conjugués. L'écolier décoré de la croix dérisoire ; la marchande de roses, la petite voleuse qui ne

saura jamais qu'elle fut une enfant, et le petit garçon riche sortant du jardin public à cent mètres du carrefour. Il n'a rien vu. Parce qu'il n'a pas tourné l'angle du boulevard — le boulevard défiguré à cause du candélabre renversé dans la bagarre, le candélabre d'un luxe inouï — il n'aperçoit pas les dragons à l'écusson funèbre s'avancer tranquilles, sabre au fourreau, en peloton compact, ni la garde municipale qui, sa besogne faite, s'ébroue, hommes et bêtes, dans la ruelle aux moiteurs de cave.

L'œil du cheval de troupe absorbe un canton pacifié du monde qu'une houle soulevait.

On recoud les lèvres de l'adjudant.

Le petit garçon riche ne voit pas l'écolier sage courir ainsi qu'un fox au long du peloton en marche.

L'enfant bien élevé, bien vêtu, rouge de confusion, de honte, de terreur et de satisfaction, court droit devant soi.

La fontaine de fonte bronzée est au milieu de la place.

Voici l'instant sublime qui grandit son enfance.

Il a satisfait au tenace désir.

Il a osé et il est un peu étourdi, un peu ivre d'avoir tant et si vite et si facilement osé.

Son trouble est tel qu'il demeurera longtemps visible ; si on l'interroge, lui qui a tant osé, il n'osera pas avouer. Jamais.

Il y a tant de jours, tant de semaines, tant de mois que l'envie furieuse le mordait.

C'est fait. Le voici troublé mais satisfait, épouvanté, joyeux et plus jamais il ne sera digne d'être nommé candide.

Un signe est sur lui.

Conduira-t-il les pauvres ou en assurera-t-il le massacre ?

Les pauvres à jamais, l'inquiétude des pauvres, le goût et le dégoût des pauvres, les cris des pauvres règneront sur sa vie.

Il a porté à ses lèvres, satisfaisant l'envie redoutable, la coupe infâme et merveilleuse. A la fontaine Wallace — enfin ! — il a bu l'eau fade dans le gobelet de fer en forme de sein coupé, déformé sur ses bords par les lèvres des pauvres.

— Cochon ! lui crie l'écolier sage.

Les dragons passent.

L'écolier court rapporter à son père la nouvelle de la bagarre. Il est ému d'avoir été le témoin d'un acte pathétique dont ses professeurs décideront s'il convient d'en faire, pour l'histoire leur servante, un évènement important. Il n'est pas ému d'autre chose. Est-ce bien certain ? Des bouffées de leçons embrasent ses oreilles.

— Sous le règne de...

Il oublie le nom du prince. En courant, il se chante lèvres closes :

— Sous le règne de, sous le règne de, les guerres de religion désolèrent la France... Sous le règne de, sous le règne de, la patrie fut déchirée par des guerres civiles...

Lèvres closes, car entre ses dents il vient de se planter la rose ramassée sous les jambes des chevaux.

On ne sait pas si c'est une rose envolée du panier de la voleuse sanctifiée par le martyre, ou la rose chue du képi du colonial, du vieux soldat qui, seul devant le zinc du bistro, achève de boire le fox, paisiblement.

ANDRÉ SALMON

LETTRE SUR LES MŒURS SCIENTIFIQUES EN AUSPASIE

Réjouissez-vous, bon ami, car je vous apporte une heureuse nouvelle. Un de mes compatriotes, un habitant de ce royaume, a fait une découverte fort importante, une de ces découvertes dont l'humanité tout entière peut tirer orgueil et profit.

L'homme dont il s'agit est un savant fort modeste. Entendez qu'il est plein de modestie et ne jugez pas de ses mérites à ce mot, car, au regard de son talent, je tiens cet homme pour considérable. Je le dis donc modeste parce qu'il est singulièrement dépourvu d'éloquence, de brillant, d'habileté et, en général, de toutes les vertus qui assurent aujourd'hui la fortune de l'esprit.

Léonard, c'est ainsi qu'on le nomme, s'est distingué par des travaux si remarquables que nombre de ses confrères ont repris ces travaux à leur compte et y ont immédiatement attaché leur nom. Léonard est donc presque inconnu chez nous, ce qui lui permet d'exercer son génie dans une solitude non disputée et dans une indépendance voisine de l'abandon.

J'imagine que cet isolement est propice à la spéculation scientifique car, après plusieurs années de labeur, Léonard a conduit ses recherches à leur terme. Le fruit de ces recherches est, je vous l'ai dit, tout à fait précieux, tout à fait admirable. Je ne saurais vous en entretenir convenablement dans les limites d'une lettre ; toutefois, pour satisfaire au plus gros de votre curiosité, je dois vous dire qu'il s'agit d'une découverte intéressant la biologie. Léonard a obtenu de si concluants résultats qu'il n'est pas insensé d'en espérer un grand bien, matériel et moral, pour l'humanité. Je prononce à dessein le mot moral, bon ami, car, bien qu'étranger aux secrets des sciences naturelles, vous admettrez volontiers avec moi qu'il n'est pas absolument impossible, en principe, de modifier à la longue les mœurs des êtres vivants en améliorant adroitement les conditions de leur vie organique.

La découverte de Léonard a donc ceci d'important qu'elle intéresse cette partie de la science biologique qui n'est pas indifférente à l'âme. Pour plus de clarté, sachez que Léonard a pu, en traitant de certaine façon les éléments qui composent un organisme vivant, faire acquérir à ces éléments des fonctions nouvelles et, partant, conférer à cet organisme des pouvoirs capables de développer son influence et d'étendre le domaine de son activité.

Je ne saurais vous en dire davantage sur les expériences de Léonard sans violer, en quelque sorte, un secret, parce que, sachez-le, bon ami, les derniers travaux de ce savant n'ont, à l'heure actuelle, reçu aucune publicité dans notre royaume. Peut-être même s'écoulera-t-il beaucoup de temps avant que le nom de Léonard ne passe la

mer et ne parvienne aux oreilles de vos compatriotes. Les raisons de ce délai sont fort curieuses et, pour vous les faire comprendre, il me faut raconter par le menu les diverses démarches qui ont rempli la vie de Léonard depuis qu'il a mis la dernière main à son ouvrage.

*
* *

J'ai fait la connaissance de Léonard il y a une dizaine d'années, alors que je hantais les laboratoires dans le dessein d'y trouver solution à de certaines inquiétudes morales. J'ai, de ces études, retiré d'amples satisfactions, mais nullement celles que j'en attendais. En d'autres termes, la science n'a donné réponse à aucune des questions qui me tourmentaient alors et qui n'ont cessé de me tourmenter depuis ; la science est restée muette, vous dis-je, mais elle m'a procuré une sorte d'ivresse qui a retiré de l'acuité à mes doutes, elle m'a donné quelques motifs d'orgueil, elle m'a fait, souventes fois, illusion sur la valeur morale de ses fins.

Passons ! Il s'agit de Léonard. Et, en vérité, rien n'est plus édifiant que son histoire.

Expérimentateur irréprochable, esprit rigoureux et ingénieux, analyste subtil, Léonard me frappa, dès le début de nos relations, par l'ampleur et la générosité de ses vues. La haute spécialisation, à laquelle les nécessités modernes de la science astreignent tout chercheur, n'a pas fait de lui un infirme : il jouit d'un champ visuel développé et l'intérêt qu'il porte au monde déborde volontiers le disque clair d'un microscope.

A ces traits, avouez que je réalise mon dessein, qui est de vous donner de l'estime pour Léonard.

Léonard a consumé ces dix dernières années dans un laboratoire qu'il a fait construire et qu'il entretient de ses propres deniers. Il a quelque mérite à cela, car il n'est point riche. Telle n'est pourtant pas l'opinion de ses confrères qui, pour la plupart, préfèrent végéter dans les locaux de l'état et attribuer ensuite à la parcimonie de celui-ci la fréquence de leurs échecs et l'étriqué de leurs entreprises.

Mais je ne voudrais pas vous laisser croire que mon amitié pour Léonard et le goût que je ressens pour son caractère d'esprit entachent d'injustice mes jugements sur le reste du monde scientifique auspasien.

Léonard a ramassé l'essentiel de ses résultats en un ouvrage fort compendieux dont la lecture est passionnante. J'ai eu ce mémoire entre les mains ; il comporte à peine deux cents pages. Il est intitulé : *Mutations fonctionnelles rapides des éléments organiques différenciés.* Ne vous arrêtez pas, je vous prie, à l'aridité apparente de ce titre : il recouvre des vérités nouvelles et tient en germe d'immenses espoirs.

C'est l'histoire de ce petit ouvrage que je vous veux raconter.

*
* *

Léonard termina la rédaction de son mémoire en janvier dernier ; voici donc bientôt dix mois. J'eus l'avantage de le rencontrer à cette époque et d'apprendre l'heureuse issue de ses investigations.

— Le moment, me dit-il, est venu pour moi d'en appeler au jugement de tout le monde savant. Il me devient difficile de tenir secrets des travaux qui doivent entrer au plus tôt dans la voie des applications pratiques. J'apporte des notions dont l'imprévu peut surprendre mais dont les conséquences sont de nature à remuer profondément la société. Il doit sortir de là beaucoup de bien. J'ai fait lever dix copies de mon mémoire et les vais adresser sans retard aux dix personnes savantes pour lesquelles je ressens la plus fervente admiration, le respect le plus justifié. J'ai songé, tout d'abord, à Joachim Juredieu-Desbrosses et j'ai, par avance, quelque émotion à l'idée que le vieux maître va connaître le fruit de mes recherches. Bien entendu, je fais porter aujourd'hui même une des copies à Mascarol ; peut-être voudra-t-il se souvenir de mon nom. J'ai songé également à Cussac, à Gaupillat, dont j'honore infiniment l'existence laborieuse ; j'ai déjà expédié un des exemplaires à M. Abraham Scrübe qui m'a toujours montré de la bienveillance. Enfin je vous cite Bourdonnet, Stanislas Galoche et Robidart. Pour M. Sarcelle-Paroquier, je lui ai porté moi-même mon travail ce matin, avec une lettre, en souvenir du stage que je fis jadis dans son laboratoire. Je regrette de n'avoir pas une copie supplémentaire pour la soumettre à Mathieu Golugo, dont j'aime la probité parfaite et le remarquable sens critique.

Ainsi parla Léonard et j'approuvai vivement la composition du tribunal qu'il s'était choisi. Il n'y avait là que savants émérites, chercheurs consciencieux, académiciens comblés d'ans et d'honneurs.

Léonard fit donc remettre ces dix copies aux dix per-

sonnes que je viens de vous énumérer et que vous con-connaissez sûrement, car leur renommée a franchi les frontières de l'Auspasie et s'est répandue par le monde.

Puis Léonard attendit, comme peut attendre un homme qui a glissé une chandelle allumée sous un baril de poudre.

*
* *

Au bout d'un grand mois, c'est-à-dire vers le début de mars, Léonard, qui attendait toujours, trouva, dans son courrier, une carte au nom d'Antoine Bourdonnet. L'aimable vieillard adressait à mon ami « ses plus vives félicitations pour le curieux et intéressant travail ».

Telle est la modestie de Léonard qu'il fut touché, tout d'abord, de la bienveillance que lui témoignait le vénéré maître. A la réflexion, son contentement tomba et il lui vint de l'amertume.

Pardonnez-moi, dit-il, d'avouer que cette marque de sympathie me trouve insatisfait. J'ai prévenu dix personnes que j'allais soulever le monde ; on me réplique : « C'est très intéressant. » Il y a de quoi donner du fiel à l'âme la plus accommodante. En vérité, j'ai mal préparé mon attaque. Je m'en vais relancer mes gens et savoir où ils en sont de ma lecture.

La décision de mon ami me parut parfaitement sage, et, dès le lendemain, Léonard entreprit de visiter ses illustres juges.

Le hasard d'un itinéraire l'amena d'abord devant Amédée Cussac. Il eut l'avantage de le rencontrer à l'Ins-

titut national auspasien où M. Cussac occupe une chaire.

Amédée Cussac est un homme sec et nerveux dont l'humeur est constamment altérée par une affection du foie et par des aventures domestiques qui sont la fable de la ville. Ces divers tourments n'ont pas empêché Cussac d'acquérir chez nous une réelle popularité ; il la doit à ses magnifiques recherches sur l'escargot domestique. Vous connaissez sans doute la part efficace qu'a prise ce savant dans la lutte soutenue par toute l'Auspasie rurale pour soustraire l'élevage de l'escargot au monopole d'état.

— Votre mémoire, Monsieur, dit-il en levant sur Léonard des yeux dont le « blanc » était vert-bouteille, votre mémoire est sur ma table et j'en achève la lecture.

— Je suis heureux, Monsieur et maître, dit Léonard avec un sourire confiant, de voir que vous avez eu cette patience. Mon travail...

— Votre travail, trancha net Amédée Cussac, serait une chose estimable, je veux dire une chose curieuse, s'il ne laissait totalement dans l'ombre une question considérable, une question qui domine de haut, à l'heure actuelle, tous les problèmes scientifiques. Je m'étonne, Monsieur Léonard, je m'étonne de voir un esprit distingué — c'est de vous, Monsieur, que je parle — ne faire, dans un ouvrage qui prétend fixer l'attention du monde, ne faire, dis-je, aucune mention de l'escargot. Vous semblez, Monsieur, au fait des recherches modernes de la biologie ; cela ne rend que plus étrange, que plus inopportun, plus inexcusable, j'ajouterai même plus blessant, l'oubli total où vous laissez les travaux publiés

sur les mœurs d'*helix pomatia*, sur la fécondation d'*helix nemoralis* et sur les rythmes déambulatoires d'*helix vermiculata*...

— Mais, permettez, maître, interrompit Léonard stupéfait...

— Ce n'est pas, reprit M. Amédée Cussac, ce n'est pas parce que ces ouvrages portent mon nom que je vous en recommande la lecture. Je demeure toutefois persuadé que l'étude assidue de l'escargot peut seule donner à vos recherches le caractère de haute généralité qui leur fait défaut jusqu'à présent. Croyez-moi, Monsieur Léonard, demandez à cet extraordinaire gastéropode l'appoint de faits propre à féconder, à ordonner tout ce qu'il y a d'aride et d'aventureux dans votre mémoire, mémoire que je remets à votre disposition dès demain, s'il vous convient de l'envoyer prendre.

Léonard demeurait atterré, comme un homme frappé d'une sentence mortelle. M. Amédée Cussac le poussa vivement vers la porte en ajoutant d'une voix moins rude :

— Je dois à l'escargot des heures exquises et de pures jouissances scientifiques que mes ouvrages vous feront partager. Cherchez, Monsieur Léonard, cherchez dans ce sens. L'escargot est inépuisable.

Et mon ami Léonard se retrouva dans le haut couloir, qui est le principal vaisseau de l'Institut auspasien.

*
* *

Ce couloir, le chagrin, et sans doute quelque insidieux besoin de consolation, conduisirent Léonard au cabinet

que le Professeur Joachim Juredieu-Desbrosses occupe à l'extrémité ouest du bâtiment.

Léonard heurta l'huis d'un doigt tremblant ; mais un brusque réconfort lui vint à entendre retentir certaine voix frêle, affectueuse et brisée qui disait : « Entrez ! »

Beau vieillard au visage noble et doux, M. Juredieu-Desbrosses était assis, ou plutôt tapi entre des piles de dossiers et d'ouvrages sur lesquels neigeait une poussière épaisse. Le savant vint au-devant de Léonard, lui étreignit les mains et le poussa dans un fauteuil profond comme un fiord.

— Je pense, disait-il, mon ami, que vous n'avez probablement pas échappé à la dernière et si cruelle épidémie de fièvre de Malte et je suis content de voir que vous vous en êtes heureusement tiré : votre mine est satisfaisante. N'a-t-il pas été question pour vous d'un joli mariage ? Il paraît que vous avez passé vos dernières vacances en montagne. J'y fus aussi...

Léonard laissa s'épancher cette charmante sollicitude, puis il saisit l'occasion d'un petit silence pour trahir son principal souci :

— J'espère, maître, que vous avez bien reçu copie d'un mémoire...

Léonard n'alla pas plus avant. M. Juredieu-Desbrosses s'était levé avec précipitation. Il courut fermer la double porte, vérifia que la bibliothèque voisine était déserte et revint à Léonard en lui montrant un visage décomposé par la frayeur.

— De grâce, dit-il, de grâce, mon ami, parlez plus bas !

Il regagna son siège, appliqua sur son cœur une main

tripée, laissa paraître mille rides sur son front et murmura d'une voix défaillante :

— Parlez plus bas ! Ce mémoire est une chose admirable. Je suis heureux de vous le dire et honteux de ne pouvoir faire davantage. Je suis profondément détesté dans cette maison. Moi ! J'ai des ennemis innombrables et actifs...

Ici, le vieux maître alla rapidement ouvrir l'armoire où il rangeait son haut de forme et sa pelisse, et, s'étant assuré que ce réduit était bien vide d'espion, il poursuivit d'un ton moins ému !

— ... Cette élection sera ma perte... Oh ! s'il n'y avait que moi ! Mais avec Caroline, je n'ai pas à discuter. De grâce, mon ami, en souvenir des travaux que vous fîtes jadis sous mes ordres, ne dites jamais à M. Abraham Scrübe que vous m'avez confié ce mémoire. Je vous le répète, ce mémoire est une chose remarquable. Je n'ai rien lu de tel depuis les travaux de Pasteur. Mais que puis-je faire, que puis-je tenter avec ces ennemis qui conspirent contre mon repos ? Je vous plains, Léonard, je vous plains d'avoir fait une si belle chose ! Vous n'aurez plus la paix, mon ami. Et c'est un souhaitable bien que la paix !

M. le Professeur Juredieu-Desbrosses alla donner un tour de clef à la porte, revint à son bureau, sortit d'un tiroir un paquet ficelé comme un démoniaque et le remit à Léonard !

— Reprenez, mon ami, ajouta-t-il, reprenez ces pages admirables. Je vous en prie encore une fois, qu'on ne sache pas que vous m'avez fait lire ce travail ! C'est dans votre intérêt que je le dis. Pardonnez-moi, pardonnez à

un vieil homme persécuté. Peut-être qu'après l'élection... Mais non ! Ne parlez pas de moi, surtout à ce Scrübe. Tenez, je vais vous faire passer par l'escalier des appariteurs. Vous avez vu Bourdonnet, ces temps-ci ? Il ne vous a rien dit de moi ? Non ? Vous êtes sûr ? Allons, au revoir, mon ami. Attention ! Il ne fait pas très clair dans cet escalier.

Et Léonard descendit dans l'obscurité jusqu'à la porte basse, jusqu'à la petite grille, jusqu'à la rue abreuvée d'une pluie pulvérulente, opiniâtre comme l'espoir.

*
* *

Ce fut tout pour ce jour-là. Ces premières visites jetèrent Léonard dans un étonnement qu'il est bien inutile de vous dépeindre, bon ami, puisque vous éprouvez sans doute, à me lire, quelque chose d'analogue. Mais, je pense vous l'avoir dit, Léonard est une âme candide qui ne se décourage pas aisément. Il n'eut donc pas une trop grande répugnance à surmonter pour aller, deux jours plus tard, frapper à l'hôtel particulier de M. Antoine Bourdonnet.

J'ai eu, plusieurs fois, l'occasion de rencontrer M. Bourdonnet dans la haute société auspasienne. M. Bourdonnet est un des esprit les plus remarquables de ce temps. Il a consacré le meilleur de son âge à l'étude d'un petit ligament qui porte son nom, et que l'on rencontre, une fois sur cinq, dans les jointures du pied chez les indigènes de la Polynésie. Notre pays a voué une profonde gratitude à M. Antoine Bourdonnet et l'a pourvu de tous les avantages, sièges, honneurs et prébendes que légitiment

de tels mérites. Au demeurant, cet éminent anatomiste est l'homme le plus courtois du monde, aussi fit-il à Léonard un accueil fort chaleureux.

— Comme je suis content, dit-il, cher Monsieur Léotard, de vous féliciter de vive voix pour votre magnifique ouvrage.

— Je suis confus, bredouilla Léonard, je suis confus, honoré maître, et la carte que vous m'avez adressée...

— Cette carte, intervint Antoine Bourdonnet, traduit faiblement le sentiment d'estime émue que j'ai ressenti à lire votre beau travail sur « *le forage des puits artésiens* ».

— Maître, je pense qu'il y a erreur dans votre esprit : mon mémoire...

— Ah ! pardonnez-moi, cher Monsieur Léopard, une défaillance de mémoire est naturelle chez un homme accablé de soins. Je voulais vous dire tout l'intérêt que j'ai pris à la lecture de votre « *Étude de l'inversion sexuelle chez les coléoptères* ». Je me suis moi-même, il y a fort longtemps, préoccupé quelque peu des coléoptères. La portée philosophique de votre lumineux mémoire...

— Mais, cher maître...

— Non, non, ne me remerciez pas, Monsieur Limonard, je m'en voudrais de n'avoir pas distingué l'obscur mais intrépide chercheur que vous êtes. Je ne saurais même vous dire à quel point je regrette de ne pouvoir vous être d'aucun secours pour la diffusion de vos admirables documents.

— Mais, Monsieur Bourdonnet...

— J'ai perdu depuis longtemps toute compétence réelle en ce qui concerne les coléoptères, mais je vais, Monsieur Lopitard, vous donner une lettre de recommandation

pour Sir Harry Tower-Pooridge, du British Gymnasium. C'est un cerveau généreux et hardi qui n'a cessé de porter aux coléoptères un intérêt émouvant. Ne me remerciez pas, je ne fais que mon devoir, cher Monsieur Balthazar...

Une dernière fois, Léonard tenta de dissiper un malentendu qui offensait plus encore son esprit que son orgueil. Il dut, malgré qu'il en eût, empocher une lettre de recommandation, bégayer des remerciements, supporter plusieurs poignées de mains et cacher sa rougeur.

Tant d'amabilité lui fit trouver une énergique saveur à l'accueil grossier du Professeur Abraham Scrübe.

M. Scrübe, de l'Institut, habite, avec une bonne tyrannique qu'il s'emploie à servir docilement, un petit appartement situé sous les toits. Vous connaissez sûrement l'aspect de M. Scrübe dont l'image a peuplé les magazines du monde entier. C'est un vieillard minuscule à longs cheveux gris. Il est à ce point enfoncé dans les choses de l'esprit qu'il laisse sa personne matérielle dans l'abandon le plus édifiant. Il a inventé cinq ou six poisons violents ou insidieux dont les peuples de notre continent se sont copieusement servis durant la dernière guerre. M. Scrübe est justement honoré chez nous comme un philanthrope, car ses poisons n'ont jamais été employés que contre les ennemis du droit et de la liberté. M. Abraham Scrübe a d'ailleurs amassé une fortune considérable, mais il n'en fait aucunement état. C'est un simple, c'est un modeste ; vous le comprendrez encore mieux quand je vous aurai dit qu'il vint lui-même, en savates et en redingote luisante, ouvrir sa porte à Léonard.

— Que voulez-vous ? demanda M. Scrübe en calant la

porte du coude et de la cheville, de manière à interdire sévèrement l'accès de son repaire.

— Monsieur et maître, j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir un mémoire sur les « *Mutations fonctionnelles rapides des éléments organiques différenciés.* »

— Hein ? Quoi ? dit l'académicien, d'un air sombre.

— Et je venais, Monsieur et maître...

— Fâché, très fâché ! Je n'ai vraiment pas le temps, Monsieur. Accablé de besogne... Tiraillé de tous côtés... Notre réunion à l'Académie, ce soir... Pas une minute à moi... Je vous ferai écrire...

Léonard sentit une petite sueur fraîche qui lui ruisselait au creux des reins. Il mit bout à bout quelques phrases incohérentes et, soudain, soulevé par une sorte d'inspiration, il murmura :

— Je voulais aussi vous dire, Monsieur et cher maître, le haut intérêt que j'ai pris à lire votre grand travail sur "*Le suc pancréatique du veau*"...

A ces mots, le visage de M. Abraham Scrübe s'illumina d'une joie tumultueuse. Il débloqua la porte, saisit Léonard par un bouton de sa jaquette, le remorqua dans une antichambre qui sentait le chat et la friture, puis dans une pièce qui fleurait la pipe et la colle forte et, là, le fit asseoir sur une chaise en disant :

— Vous allez rester à déjeuner avec moi, Monsieur Léonard. Vous avez sans doute de bonnes relations dans la grande presse, Monsieur Léonard. Pour ce qui est de cette affaire — le suc pancréatique du veau — c'est une affaire considérable et à laquelle il faut absolument intéresser les établissements Malindoire et Simonnet...

Deux heures plus tard, Léonard quitta M. Scrübe.

Léonard était alourdi de plusieurs brochures, d'une photographie et d'un déjeuner indigeste.

*
* *

Il eut, l'après-midi même, le rare, l'inappréciable honneur d'être reçu par M. Mascarol.

Je renonce à vous décrire ici M. Mascarol. Le distingué secrétaire perpétuel de la Compagnie royale des sciences morales et naturelles n'est pas un homme : c'est un monde, c'est une époque. C'est aussi le maître vénéré de plusieurs générations. Il a introduit dans les mœurs de l'esprit cette discipline qui fit, jusqu'à la dernière guerre, la force principale de nos ennemis. Grâce à cette admirable méthode, M. Mascarol obtient, de ses collaborateurs, une soumission qui ressemblerait à la servilité si elle ne faisait plutôt songer à la béatitude.

M. Mascarol offrit un siège à Léonard, lui parla longuement et clairement du mémoire sur les “ *Mutations fonctionnelles* ”, fit de cet ouvrage un éloge mesuré mais précis, et dit, en manière de péroraison :

— Il est malheureusement à craindre, Monsieur Léonard, qu'un travail aussi remarquable en tous points soit menacé des pires aventures. J'entends que maintes déconvenues vous seraient épargnées si votre travail n'apparaissait au public savant comme le fait d'un solitaire dont le courage, la bonne foi et la dignité ne font pas doute, mais dont l'autorité demeure vulnérable, du moins en ce monde relatif où nous végétons. Vous le savez pourtant bien, Monsieur Léonard, l'âge moderne est dur au chercheur isolé. Les exigences infinies de

l'esprit légitiment et prescrivent l'association. Il est presque inadmissible qu'en ce siècle furieux on s'obstine à poursuivre seul une œuvre que l'on peut attaquer à plusieurs. Cette espèce d'abdication de l'individu au bénéfice du groupe est un des moindres sacrifices auxquels il convient de se résigner désormais. Et puis, dans la multitude des noms qui peuvent s'attacher utilement à une idée, il en est toujours un pour le moins qui possède soit une grande force de pénétration, soit les vertus d'une égide. Quel que soit le mérite intrinsèque d'un ouvrage de l'esprit, cet ouvrage souffre ou jouit des signatures qui le recouvrent. Il y a, dans votre mémoire, des qualités qui solliciteraient l'attention du monde entier, si cette attention n'était requise plus volontiers par une grande réputation que par de grandes vérités. Monsieur Léonard, vos idées m'intéressent profondément. J'ajouterai même qu'elles ne sont pas, pour moi, d'une nouveauté absolue ; j'ai, depuis plusieurs années, ébauché diverses études qui ne sont pas sans rapports étroits avec les vôtres, comme vous le verrez lors de mes prochaines communications. Je regrette, Monsieur Léonard, je regrette pour vous, pour la science, pour l'humanité tout entière, qu'un tel travail ne sorte pas d'une grande et féconde école et qu'il ne bénéficie pas des avantages immédiats qu'un nom honoré confère à tout ce qui se recommande de lui.

— Monsieur, dit Léonard, je suis, je vous assure, touché...

— Monsieur Léonard, prenez que je n'ai rien dit. Pourtant, je vous veux trop de bien et j'honore trop la oble cause que nous servons tous deux, chacun à notre

rang, pour ne pas vous ouvrir mon laboratoire, s'il vous plaît d'y collaborer avec moi. Il y aurait d'ailleurs quelque intérêt à reprendre certaines de vos expériences en observant les méthodes générales que je préconise dans mon enseignement. Au revoir, Monsieur Léonard, et croyez que je me ferai, à l'occasion, un devoir de mettre mon nom au service du vôtre, pour le plus grand bien de la science et de la pensée auspasiennes.

*
* *

Léonard n'était pas encore sorti de l'étonnement où l'avait plongé cette courtoise mise en demeure, lorsqu'il fut introduit chez le Professeur Palombinini.

Le professeur travaillait au microscope et tournait le dos à la porte par laquelle entra Léonard.

— C'est vous, dit ce savant sans se déranger, c'est vous l'auteur dou mémoire sour les " *Moutations fonctionnelles ?* "

— Oui, Monsieur le Professeur.

— Bien ! Attendez.

Léonard ne pouvait mieux faire que d'attendre. Il regarda le crâne élégamment dégarni du professeur et prit quelque plaisir à en admirer l'architecture et les proportions.

Palombinini est d'origine levantine. Il a fait, dans notre capitale, une fortune rapide due tant à l'audacieuse souplesse de son esprit qu'à l'insolence exquise de son langage : il parle l'auspasien avec un accent qui lui permet de tout dire.

Brusquement, il vira sur son tabouret, orna son nez d'un binocle et fit un sinueux sourire à canines d'or :

— Eh bien, z'aime mieux vous dire tout dé souite qu'il est idiot, voutre petite machine.

— Monsieur le Professeur...

— Pas la peine ! Ze connais la question beaucoup mieux que vous et c'est pas à moi qu'il faut racounter des çoses comme voilà. C'est très drôle, mais c'est idiot, absolument idiot.

— Je n'ai plus qu'à me retirer, Monsieur le Profess...

— Ze ne vous dis pas ça pour que vous vous retirez. Moi, ze m'en fous ; si ze vous dis que c'est idiot, c'est pour vous rendre oune service.

*
* *

Léonard était déjà dans la rue. Le cœur ivre de mélancolie, il se présenta chez M. Gaupillat, qui ne l'avait pas reçu la veille, qui ne le reçut pas ce jour-là et qu'il ne devait pas, dans la suite, réussir à rencontrer.

Un accueil cordial heureusement lui fut réservé par M. Stanislas Galoche, un des chefs de notre Ecole Supérieures des Sciences appliquées.

Stanislas Galoche est une âme d'élite, un caractère d'une indépendance farouche:

— C'est très bien, vraiment très bien, dit-il en triturant les mains de Léonard dans les siennes. J'espère que vous n'avez pas fait circuler ce document merveilleux dans le monde de fantoches, de canailles et d'aigrefins qui infecte ce malheureux pays.

— A la vérité, commença Léonard...

— J'espère, cher ami, que vous n'avez pas confié ces belles pages à ce foutriquet de Cussac. Il est permis d'être cocu, mais non d'être à ce point borné. Vous savez que sa dernière communication est un tissu serré d'âneries exemplaires. J'ai rougi à l'entendre et blêmi à la lire. Pour cette virulente fripouille de Scrübe, je n'ai qu'un mot à vous dire, Léonard : n'approchez jamais un tel homme si vous tenez à l'honneur. Nous avons repris ici presque toutes ses dernières expériences, par curiosité, mon cher, pour rire un peu : ses chiffres sont fantaisistes et ses conclusions offensent le sens commun. J'aime à croire que vous n'avez pas soumis votre beau mémoire à cette malheureuse loque de Juredieu-Desbrosses. Vous savez qu'en dépit des folies de sa femme, il ne sera pas élu. Fuyez ces gens-là, Léonard, vous qui êtes un chercheur pur et droit. Fuyez comme la peste ces Bourdonnet, ces Robidart, ces Mascarol, son dernier livre est une piraterie, ces Palombinini, ces Gaupillat, il n'y a pas un mot de vrai dans son travail sur le caoutchouc artificiel, tous ces Golugo et autres solennelles mazettes. Croyez-moi, Léonard, tous des...

Et M. Stanislas Galoche fit usage d'un mot bref que le peuple auspasien emploie volontiers, mais qu'il me serait presque impossible, bon ami, de vous traduire correctement.

Léonard demeurait rêveur et, timidement, il murmura :

— Pourtant, Monsieur Galoche, mon mémoire...

— Votre mémoire est une grande chose. Quant à tous ces gars-là, ce sont des pantoufles ou des flibustiers. D'ailleurs je ne manque jamais une occasion de le dire. Je sais ce qu'il m'en a coûté.

M. Stanislas Galoche devint sombre. Il fut secoué d'une toux aboyante qui, chez lui, traduit la colère. Et il s'abandonna sans contrôle à un tic effroyable qui fait tanguer, sur ses épaules, sa belle tête de dogue irrité.

*
* *

Bon ami, je courrais risque de vous importuner en retraçant tout au long le calvaire du triste Léonard. Peut-être même, à me lire, concevez-vous déjà de l'ennui ou du courroux. Je n'en puis mais et vous aime trop pour faire passer le soin de votre agrément avant mon respect de la vérité.

Au reste, je serai bref. Sachez donc que Léonard obtint aussi une entrevue de M. Robidart, qui lui fit observer que son mémoire était trop long. Mon ami ayant avancé que dix années de besogne méritaient bien deux cents pages de relation, M. Robidart lui rétorqua qu'il n'était aucune doctrine qui ne se pût ramener à quatre lignes de texte.

— Notez, dit-il, notez en outre que la coutume des communications concises a gagné toutes nos assemblées. Elle a des avantages : celui de ménager la patience du lecteur, celui, surtout, de multiplier les occasions que nous avons de faire parler de nous, ce qui permet d'imposer ainsi plus aisément notre personnalité. Croyez-moi, Monsieur, réduisez à deux pages ce compact, ce touffu document.

M. Sarcelle-Paroquier, qui eut Léonard pour élève et qui lui conserve une réelle amitié, reçut mon malheureux

ami dans son alcôve, car il était tourmenté par la podagre.

— Consolez-vous, dit-il après que Léonard lui eut fait le récit de ses déconvenues, consolez-vous, car nos arrières-neveux vous éléveront quand même la statue dont vous êtes digne. En attendant cette gloire, méritez-la par le martyre. Il n'est pas dans les traditions auspasiennes d'honorer le génie, mais seulement de le réhabiliter, et, pour ce faire, il convient tout d'abord de l'abreuver de honte et d'amertume. Je suis trop vieux pour marcher à vos côtés dans la lutte que vous allez soutenir contre les hommes, maintenant que vous avez triomphé des forces naturelles. Je suis trop vieux et j'ai, des hommes, une expérience qu'il m'est impossible de vous communiquer, car l'expérience est le seul bien qu'on ne puisse partager à autrui ; s'il en était autrement, l'humanité aurait, depuis bien des siècles, retrouvé les clefs du paradis. L'amitié d'un moribond peut-elle vous être de quelque douceur ? En ce cas, je vous réitère l'assurance de la mienne et j'y joins une estime qui est ardente, Léonard, mais qui, malheureusement, ne sera guère durable, si j'en crois les avis de mon gros orteil et le visage de mes héritiers.

*
* *

Je vous l'ai dit, ces diverses démarches occupèrent Léonard une bonne partie du mois de Mars. Entre temps, Léonard retournait à son laboratoire, rallumait ses fourneaux et répétait à satiété les plus probantes de

ses expériences. Il répugnait également à morceler son ouvrage, à s'aider d'une collaboration nominale, à recourir aux artifices d'une publicité déshonnête ou à porter sa découverte à l'étranger.

Un soir que Léonard sortait, assez mortifié, d'un entretien au cours duquel le Professeur Mathieu Golugo, de l'Institut, s'était retranché derrière une totale incompétence, mon pauvre ami heurta, sur le trottoir, un passant humble et falot. Celui-ci s'excusa, considéra Léonard avec attention, et, finalement, se jeta dans ses bras. C'était un camarade de collège, oublié depuis bien des lustres, après une jeunesse embellie d'une affection mutuelle.

Benoît, tel est le nom de cet homme, reconduisit Léonard jusqu'à son logis et, chemin faisant, lui dit avec une affectueuse sollicitude :

— Tu parais soucieux et las. Aurais-tu quelque sujet d'être inquiet, mécontent ?

Léonard avait le cœur pesant ; il ne balança point à épancher sa tristesse dans le sein de cet ami que le hasard lui restituait avec opportunité. Il dit donc à Benoît son travail obstiné, son succès, ses espoirs, ses démarches et la démoralisante indifférence des hommes qu'il avait consultés.

Benoît marquait de l'émotion. Il s'arrêta soudain, saisit les mains de Léonard, les étreignit d'abord en silence, puis dit avec simplicité :

— Je suis un profane et me connais mal aux questions qui te tourmentent. Mais il m'apparaît que tu as découvert des choses capables de rendre de grands services aux hommes. Je voudrais te seconder, t'être utile ; dis-

pose de moi : j'ai deux heures de liberté par jour et quelques économies. Permets-moi de t'aider, si tu gardes, comme moi, un souvenir amical de notre jeunesse.

*
* *

Le soir même, Léonard, avec des larmes, me rapporta ces nobles paroles.

— Je pense, me dit-il, que les hommes sont meilleurs qu'on ne croit et je pense qu'il ne faut pas désespérer de leur cœur ; quitte à dire que le cœur de l'humanité ne bat pas dans toutes les poitrines et qu'il n'est point toujours où l'on s'obstine à le chercher.

J'ai souvent médité ce propos de Léonard : il me réconforte parfois et, parfois, me comble d'amertume, selon que je suis, ou non, satisfait de mes journées.

Et puis, bon ami, au risque de gâter l'heureuse impression qu'a pu vous procurer le début de ma lettre, je dois vous avouer d'autres choses. Je vais souvent, quand j'ai des loisirs, retrouver Léonard dans sa retraite studieuse. J'assiste à ses travaux et l'aide, dans la faible mesure de mes forces et de mes talents. Souvent, en sortant de chez lui, je pense qu'il n'y a rien de plus important au monde que la vérité de Léonard. A de tels moments, j'invective contre l'effarante sottise humaine, je trépigne de rage, je jure que ma vie n'aura plus qu'un but : le succès d'une idée dont la grandeur et l'urgence me pénètrent.

Mais, souvent aussi, au fort de mon exaltation, je me trouve distrait par un souci grêle et pressant, tel celui de trouver une voiture de place ou de prendre rendez-

vous avec mon bottier. Et, je l'avoue à ma honte, l'absurdité de la vie triomphe de mon inquiétude capitale : j'oublie totalement la seule chose du monde qui ait une réelle importance.

En vérité, bon ami, s'il est vrai qu'une petite pierre, en s'engageant dans la vessie d'un dictateur, a changé la face du monde, il est non moins vrai qu'il suffit d'un moucheron dans notre œil pour nous cacher la face de Dieu.

Depuis que j'ai perdu la foi de mes pères, il ne s'est guère passé de jour sans que je donne un regret désespéré à l'immortalité de l'âme, mais il ne s'est guère passé de jour où la voix de mon domestique, en m'annonçant le petit déjeuner du matin, ne m'ait miraculeusement délivré de toute angoisse.

Nous connaissons fort bien les seules choses de la vie qui ont une réelle existence, une réelle gravité ; nous apportons toutefois tant de promptitude, tant de complaisance à les oublier que, dans mon esprit, se fait jour cette certitude dérisoire : les hommes ne seront pas sauvés, parce qu'ils ne veulent pas être sauvés.

GEORGES DUHAMEL

LE SACRIFICE A LA ROSE

I

Droit vers le ciel, tout blancs, s'élançait le peuple des bourgeons, pareils aux élus montant à Dieu. Mais, percé par le vert de l'herbe neuve : « Ah ! jamais je n'aurai, me disais-je, rien qui soit si strident dans ma vie ! »

O visage musicien ! Teintes lavées d'aquarelle, visage, faible visage, nuancé comme le couchant et l'aurore. Mais surtout je regardais sa bouche, rouge noirâtre comme si elle avait mâché de la cendre, sa bouche qui n'est pas belle, mais qui est déchirante.

Elle parlait ; ses paroles pleuvaient comme les fleurs des marronniers. L'immense cliquetis des grillons couvrait presque notre voix. Durant les silences, nous percevions des cris d'oiseaux, quelque part, au haut de cette lumière, — tout le ciel semblait une grande soie qui crissait —

ou bien, immobiles, émerveillants de gravité, nous écoutions l'esprit qui chante le long des mâts télégraphiques. Elle, appuyant sa main sur le bois brûlant de soleil : « Est-ce parce qu'il chante qu'il a chaud ? Où est-ce parce qu'il a chaud qu'il chante ? »

Au lieu dit La Folie, dans une petite maison rose, écartée, un clavecin faisait un bruit d'abeilles ; la petite maison rose était comme une boîte à musique. Soudain nous la vîmes s'envoler, monter dans les airs. « Ah ! dit la fille, aussi pourquoi

faire de la musique si douce ? » C'est ce qu'elle dit. A mon côté, dans l'air jeunet, elle entrait son corps, mystère de fraîcheur. O fille ! sœur des neiges, sœur de l'eau, sœur de l'ombre,

sœur de l'averse aux soirs d'Août ! Les arbres chargés de grâce se penchaient pour la voir passer ; les bourgeons, dans son sillage, se raidissaient, soudain mûris. Auprès de nous, délirant d'elle,

un ballet de papillons palpitait comme la chaleur. Quand l'aimée se posait sur une branche, autour d'elle l'amant tournoyait, et chaque fois qu'il s'approchait davantage, l'aimée frémissait dans ses ailes... Ils s'enfuirent et, tandis qu'elle volait, rythmiquement il la bouclait de son vol.

Mais je tressaillis en voyant l'un d'eux, collé sur une fleur, se gorgeant de suc. Les ailes de sombre pourpre

battaient, infinies de lenteur. La lenteur de son plaisir surpassait tout ce qu'il y a de lent au monde. — Ah ! les yeux de la fille, leur fuite

quand je les surpris, fascinés ! Vainement nous marchâmes quelques pas. Puis me courbant, sur sa nuque glacée d'or, au-dessus de ce petit os qui fait une saillie de clarté,

je saisis la chair entre mes dents, sur sa nuque qui n'était pas frêle... Il y eut cinq secondes, séculaires. Ce que fut son visage, jamais je ne le saurai. Puis nous nous remîmes à marcher, sans un mot, regardant devant nous ;

mais elle tremblait, je tremblais, tout l'univers dans son ivresse créatrice, depuis le grand espace craquelant jusqu'au dernier des brins d'herbe à nos pieds, tremblait moins fort que nous, tremblants, sur le bord terrible du bonheur. Impuissance de l'immensité.

II

Sous des feuillages une eau coulait, petite âme attendrissante. C'était une eau très peu profonde, réellement un voile d'eau. Phèdre marcha pieds nus dans son cours ; la tête d'Orphée n'y roulerait pas.

Comme mon cœur, une branche qui plonge y vit dans un frisson perpétuel ; comme mes pensées une fois tracées, où s'en vont les feuilles qu'on y jette ?

On se signait en la voyant. O vie lacustre ! la joie d'eau ! C'est là que nous nous assîmes. Alors, dans l'ombre, à notre gauche, une rose se mit à chanter.

Elle chantait, la rose sans odeur. Et ma voix qui parlait était sourde, et j'écoutais cette voix qui parlait — « Comme tu me plais, mon Dieu, comme tu me plais ! (cette voix qui joignait les mains)

» J'ai mal à mon désir, ah ! j'ai mal, partout, de toi. Comment est-ce que je peux encore parler ? Regarde mes lèvres que je mords. Est-ce que tu vois encore de mes lèvres ? Regarde mes yeux perdus. »

Mais elle, toujours de même, dans le temps d'un souffle et pas plus, vite et comme ricanante, pressant sa joie contre la mienne : « Je ne sais pas, (voilà ce qu'elle disait) je ne sais pas ».

Elle souriait, ricanait. Un bout de rire qui n'éclatait pas. Cher visage contraint ! Elle souriait, mais son sourire n'était pas plus sourire que le sourire des morts.

Baisers ! Emportante fraîcheur ! Cidre frais après la course ! Je scellais de baisers ses cheveux, et cette misère délicate des paupières, et ce point de son front qui toujours brûle, suant pour les présages enivrés,

et cette fleur de chaleur de sa bouche, et ses mains refermées sur ma bouche, ses mains vidées comme de

profonds coquillages, ses mains bues, salées comme la mer.

Elle s'ouvrit, l'étoffe fine et fraîche, dont l'odeur me fait mourir. Je vis sa poitrine pâle : corps sacré, adoré. «Tu vis? Est-ce que tu vis?» Chair! Salvatrice de l'âme!

Sous l'étoffe dénouée j'entrai ma main pleine de caresses. Je les lâchai sur la peau chaude, chaude comme une galette chaude sous sa toile. Elle battait comme un crapaud.

Elle battait de partout, la fille crispée et décrispée. Elle battait comme une bête à ras de terre, comme un lézard, comme un crapaud. C'est ainsi qu'elle battait, cédant à la nécessité.

Et battaient les lourds péchés sous mes yeux, et je sentais mes joues brunir, sombres comme le soleil qui descend. Son souffle me donnait au visage comme une flamme.

« Par tous les dieux secrets qui sont en toi, par le dieu de tes poignets et de tes paumes, par le dieu du devant de ton cou et le dieu de ta nuque,

par le dieu de tes solitudes et de tes réveils, par le dieu de ton haleine et de ta moiteur, par le dieu de tes doigts et des espaces entre tes doigts,

je rongerai ton visage avec mes dents. Je détruirai

ton visage comme une orange qu'on déchire et qu'on presse. Comme un pois hors de sa cosse,

je ferai sauter ton esprit hors de ta vie. Par tout le bien et tout le mal que me fait chacun des endroits de ton corps, je te jure que tu seras détruite comme une ville ».

Proche était sa bouche dans l'ombre (j'adore son âme quand elle monte dans sa bouche et qu'elle l'entr'ouvre) et pourtant derrière des profondeurs infinies ; proche et lointaine la bouche qui soudain se retroussa dans l'angoisse

quand trois courts appels d'air, en saccades, en étages, haussèrent la gorge de la fille déployée. Je la sentis se gonfler entre mes bras comme un mourant dans le dernier spasme, et dans cet agrandissement,

une montée large et pathétique, une emphase avec quelque chose d'égaré, comme dans certaines secondes suprêmes au sommet de la musique orchestrale...

III

Elle rouvrit les yeux, vit le soir aborder à la terre, vit une feuille bouger, un reflet mourir, une larme couler des paupières du ciel.

Fixement me regarda la fille blessée, couverte de mon

amour comme d'une écume, blanche et mouillée et crispée comme une chose rejetée de la bouche,

blanche et jaune comme un enfant qui va avoir mal au cœur ; et chacun de ses traits brouillés et défaits comme s'ils vivaient au fond d'un puits ; et tombés au fond du visage,

(si sur ce visage, alors, était venu un sourire, certainement j'aurais défailli) tombés au fond du visage, les grands yeux de porcelaine qui devinaient

quel profond reflux de tendresse m'emportait hors des approches de son cœur : « Où que nous ayons atteint, pas une seconde tu n'as été moi-même. »

La pitié éclata comme une flamme. « Non, non, tout n'est pas fini. Je te veux ! Encore. Toujours. » Toute l'âme agenouillée d'amour, adorant sa forme et sa vie,

d'autres paroles encore je lui disais, qui étaient des paroles d'un instant, qui n'étaient pas d'une année ni d'une heure, — toute l'âme disloquée d'amour, étouffant de fraternité.

Fixes étaient ses yeux sur moi (Est-ce qu'elle peu encore les fermer ? Est-ce que vraiment elle les ferme quand elle dort ? Elle dit que cela lui fait mal

quand elle les ferme). Et fixes étaient les corps. Et les papillons revenus se jetaient dans leur vol contre nos

tempes, contre nos visages dérangés. « Tu vis ? Est-ce que tu vis ? Ton cœur, est-ce qu'il bat ? Oui, mais l'autre, ton cœur qui aime ? »

Elle répondait toujours : « Oh, si ! Oh, si ! » et rien de plus. C'était à chaque fois qu'elle respirait, et doucement, et sur deux notes, la première plus haute et l'autre plus basse, comme le petit cri d'un oiseau, invisible, à la cime du soir.

*
* *

LE BONHEUR

Elle est là, je suis là, nous sommes seuls. J'attends cette heure depuis que j'existe.

« Il fait beau ! On va bien souffrir... » Hideuses journées trop belles. Une face pâle, aux yeux de cendre, me regarde du fond de cette splendeur. Tristesse de l'été.

Tristesse de l'été. Jamais ce que je vivrai ne sera aussi beau que l'été. Été perdu. Été en vain.

Été pendant ces quinze jours entre ceux où nous nous voyons. J'avais oublié votre visage. (Pauvre visage oublié).

Nous marchons, nous ne nous voyons jamais qu'en marchant. Je ne vous connais pas de face. Je ne connais pas votre visage.

Nous ne nous voyons jamais qu'en plein air, (ah, nos paroles parties !) qu'au soleil, clignant des yeux et de l'âme.

*
* *

Vous êtes là, je suis là, il ne naît pas de bonheur de nous.

Tout ce que j'avais construit quand vous étiez là, vous le défaites pendant l'absence. Tout ce que j'avais construit pendant l'absence, vous le défaites quand vous êtes là.

Écoutez-moi, je n'en peux plus de vous. Vous revoir, c'est recharger le monde. Vous revoir, c'est me déprendre. Écoutez-moi, je n'en peux plus de vous.

Écoutez-moi, jamais dans la guerre je n'ai eu la détresse que j'ai par vous. Traverser le glacis vers leurs lignes est moins dur que traverser l'avenue vers vous qui me regardez.

(J'ai peur du soleil. J'ai peur des trajets. J'ai peur des lieux où nous nous rencontrons. J'ai peur de son visage quand elle m'aperçoit.

J'ai peur de l'aborder. Je la suis de loin avant de l'aborder. J'ai jeûné d'elle pendant quinze jours, et ma peur crie : « Qu'elle ne vienne pas ! »)

J'avais vingt phrases à vous dire, apprises par cœur, récitées en venant. Je les sais, ne les dirai pas. (Que sa tempe est digne d'être aimée!)

Ne pas pousser, ne pas profiter... Telle de vos paroles qui passe, je pourrais en faire naître bien des choses. Je souris. Je laisse tomber ça.

J'ai fait une brèche dans la ville. Je n'ai plus envie d'y entrer. Je n'attends rien de vous voir. Mon amie, je n'ai rien à vous dire. Ah, que j'ai pitié de moi!

Pitié de vous, mon amie, pitié de cette tristesse qui est vôtre, près de ceux qui vous aiment plus que vous ne les aimez. Pitié de la tristesse de l'été.

Détruisons, déchirons, grimaçant contre le soleil! Écharpillons. Que rien ne reste. Oh, nos révulsantes railleries! Encore! Je sens venir le silence. — Le voici.

Je vous en supplie, je vous en supplie, allez-vous en. Que je n'y puisse rien. Qu'après ces quinze jours d'attente, ces quinze jours de mort dans la vie, ce ne soit pas moi qui le premier tende la main.

Allez-vous en, je suis malade de nous. Je revivrai.
Allez-vous en, j'ai une horrible envie d'être heureux. J'enlèverai mon chapeau. Il faudra que je dépense.

J'aspirerai l'air. J'achèterai un croissant. Je serai bon, tout sera facile. Oh, Dieu, quelle joie, des gens qui m'indiffèrent ! (Tout ce que j'excusais me revient).

Non, non, ne partez pas. Nous pouvons souffrir encore plus. Encore plus ! Encore descendre ! Il faut que nous touchions le fond.

Parce qu'alors, après l'indépassable, on remonte... Une sorte d'apaisement... — Marchons au milieu de la rue, voulez-vous ; les gens ne verront pas que je pleure.

Arrêtez-vous, il faut que je vous regarde. Je ne pense jamais à vous regarder. Je ne sais pas vous regarder bien. Je ne connais pas votre visage.

Au revoir, allons, cessons cela. Je me plaignais qu'une heure serait trop peu : je viens d'arriver et je pars ! Je pars. C'est moi qui tends la main. (Je sens la largeur de sa main.)

Droit devant moi, à petits pas. Égaré de découragement. Ne peux plus lever les yeux, ne lutte plus contre mes yeux nageants. Faible comme si j'étais mort. Tristesse de l'été.

Tristesse de l'été. Je chantonne une chanson de bébé. Les gens tournent la tête pour me voir. Si le tramway me renverse, je ne pousserai pas un cri.

Comme une odeur de moi qui me précède, au devant de moi va quelque chose qui avertit que je suis un vaincu, qu'on peut me traiter comme on veut, dans cette immortalité de l'air...

Elle était là, j'étais là, nous étions seuls. Il est affreux que cette minute ait existé.

*
* *

LAMPE SOLITAIRE

— Et demain ? — C'est impossible. — Et après-demain, à une autre heure ? — C'est impossible, je t'assure, je voudrais bien... je voudrais bien...

Elle allait, brillante de pâleur, sous les lumières des devantures, celle qui m'avait donné toutes ses choses non profondes, et qui ne me permettait plus rien.

« Douce, lui dis-je, je t'en conjure, si tu regrettes, si tu ne veux plus, dis-le, dis-le, tout vaudra mieux que cette attente et que cette torture. Dis-le, Douce, je t'en conjure. » Mais elle dit : « Je ne regrette rien. »

— Alors, si tu veux encore, demain ! Je ne peux plus attendre. Comprends-tu ce que c'est pour moi, ce doute qui depuis quatorze jours dure ? » Elle dit (avec sa voix de femme) elle dit qu'elle comprenait bien.

Atroce était mon doute auprès de l'enfant pure et impure. Hélas, pensais-je, pourquoi si sûr, pourquoi si sûr de mon plaisir quand je ne puis être sûr du sien ?

Elle approchait de sa maison. Je l'arrêtai, lui serrai le bras. A travers l'étoffe indicible, terrible dût être la brûlure. Elle pâlit, elle dit : « Eh bien »...

— Tu acceptes ? Je pris sa main. Froide était-elle, et sèche, et dure. « Jure-le moi, lui criais-je, jure ! Jure-le moi sur Dieu et les saints... » — Mes os distinguèrent son murmure : « Demain soir... à six heures... je veux bien. »

Confuse avait été sa voix, s'avançant comme un cheval qui se traverse. Et voilée, couverte, obscure. Comme si elle parlait de derrière une tenture. Comme si elle venait d'un pays lointain.

Fût-ce entre nous ce surcroît d'invisible sous le grand regard citadin ? Ou bien la brusque rupture de tant de choses tendues, tordues ? Mais devant ma joie à présent sûre, j'éclatai d'un rire soudain.

Elle me regarda, une seconde hésita, ne sachant si elle aussi devait rire. Puis un rire court, un rire étroit creva sa face comme un fruit mûr, un crispé rire incertain,

comme si sa bouche n'était pas assez grande pour le rire, comme si elle riait par la bouche d'une blessure, sous les grands yeux de sa prière du matin.

Et elle retira sa main ! Et elle retira sa main !

« Sans faute, » dis-je d'une voix blanche, morte, qui ne demandait rien. « Sans faute », dit-elle, et disparut. La nuit put croire au parjure, mais mes genoux défaillants savaient que c'était la fin.

Personne ne vint le soir suivant. Des heures et des heures, dans la nuit, la brume, la froidure, plus altéré, les yeux plus grands qu'aux petits postes, j'ai interrogé la nuit dure et l'absurde espoir quotidien.

Demain ! criait l'espoir. Je revenais. Des jours, des jours, j'ai attendu, glacé, traqué, perdant ma vie par mille fissures. Demain ! Demain !

Deux fois dans des salons je l'ai revue, dansant parmi les dorures. Aimable fut sa mère. Nous avons dit quelques mots feints.

O péché, lampe solitaire, allumé et sitôt éteint ! O l'inutile nuit de quatre heures, et les inutiles voitures, et toi, offerte et reprise, qui refusais et voulais bien !

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi une fois si jamais plus, toi qui montras que tu aimais ce bien ? Pourquoi cette promesse obscure,

O toi que j'ai perdue deux fois, et deux fois perdue en vain !

***

SI LE GRAIN NE MEURT

FRAGMENTS (1)

II

J'imagine le dépaysement de ma mère, lorsque, sortant pour la première fois du confortable milieu de la rue de Crosne, elle accompagna mon père à Uzès. Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas. Le chemin de fer ne menait que jusqu'à Nîmes, ou tout au plus à Remoulins, d'où quelque guimbarde achevait le trimballement. Par Nîmes le trajet était sensiblement plus long, mais la route était beaucoup plus belle. Au pont Saint-Nicolas, elle traversait le Gardon ; c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets des cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en empoussiérant l'alentour. Notre voiture faisait lever d'énormes sauterelles qui tout à coup déployaient leurs membranes bleues, rouges ou grises, un instant papillons légers, qui retombaient un peu plus

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Février 1920.

loin, ternes et confondues, parmi la broussaille et la pierre.

Aux abords du Gardon croissaient des asphodèles, et, dans le lit même du fleuve, presque partout à sec, une flore quasi tropicale... Ici je quitte un instant la guimbarde ; il est des souvenirs qu'il faut que j'accroche au passage, que je ne saurais sinon où placer. Comme je le disais déjà, je les situe moins aisément dans le temps que dans l'espace, et par exemple ne saurais dire en quelle année Anna vint nous rejoindre à Uzès, que sans doute ma mère était heureuse de lui montrer ; mais ce dont je me souviens avec précision, c'est de l'excursion que nous fîmes du Pont Saint-Nicolas à tel village non loin du Gardon, où nous devions retrouver la voiture.

Aux endroits encaissés, au pied des falaises ardentes qui réverbéraient le soleil, la végétation était si luxuriante que l'on avait peine à passer. Anna s'émerveillait aux plantes nouvelles, en reconnaissait qu'elle n'avait encore jamais vues à l'état sauvage, — et j'allais dire, en liberté — comme ces triomphants daturas qu'on nomme des trompettes de Jéricho, dont est restée si fort gravée dans ma mémoire, auprès des lauriers roses, la splendeur et l'étrangeté. On avançait prudemment à cause des serpents, inoffensifs du reste pour la plupart, dont nous vîmes plusieurs s'esquiver. Mon père musait et s'amusait à tout. Ma mère, consciente de l'heure, nous pressait en vain. Le soir tombait déjà quand enfin nous sortîmes d'entre les berges du fleuve. Le village était encore loin, dont faiblement parvenait jusqu'à nous le son angélique des cloches ; pour s'y rendre, un indistinct sentier hésitait à travers la brousse... Qui me lit va douter si je

n'ajoute pas aujourd'hui tout ceci ; mais non : cet angélus, je l'entends encore, je revois ce sentier charmant, les roseurs du couchant et, montant du lit du Gardon, derrière nous, l'obscurité envahissante. Je m'amusais d'abord des grandes ombres que nous faisions ; puis tout se fondit dans le gris, et je me laissai gagner par l'inquiétude de ma mère qui cherchait en vain à presser mon père et Anna, tout à la beauté de l'heure et peu soucieux du retard. Je me souviens qu'ils récitaient des vers ; ma mère trouvait que " ce n'était pas le moment " et s'écriait :

— Paul, vous réciterez cela quand nous serons rentrés.

Dans l'appartement de ma grand'mère, toutes les pièces se commandaient ; de sorte que, pour gagner leur chambre, mes parents devaient traverser la salle à manger, le salon, et un autre salon plus petit où l'on avait dressé mon lit. Achevait-on le tour, on trouvait un petit cabinet de toilette, puis la chambre de grand'mère, qu'on gagnait de l'autre côté en passant par la chambre de mon oncle. Celle-ci rejoignait le pallier, sur lequel ouvraient également la cuisine et la salle à manger. Les fenêtres des deux salons et de la chambre de mes parents regardaient l'esplanade ; les autres ouvraient sur une étroite cour que l'appartement encerclait ; seule la chambre de mon oncle donnait de l'autre côté de la maison sur une obscure ruelle, tout au bout de laquelle on voyait un coin de la place du marché. Sur le rebord de sa fenêtre mon oncle s'occupait à d'étranges cultures : dans de mystérieux bocaux cristallisaient autour de tiges rigides ce qu'il m'expliquait être des sels de zinc,

de cuivre ou de je ne sais quels métaux ; il m'enseignait que, d'après le métal, ces implacables végétations étaient dénommées arbre de Saturne, de Jupiter, etc. Mon oncle, en ce temps là, ne s'occupait pas encore d'Économie Politique ; j'ai su depuis que l'astronomie surtout l'attirait alors, à quoi le poussaient également son goût pour les chiffres, sa taciturnité contemplative et ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse. C'était alors (je veux dire : au temps de ma première enfance) un grand jeune homme aux cheveux noirs, longs et plaqués en mèches derrière les oreilles, un peu myope, un peu bizarre, silencieux et on ne peut plus intimidant. Ma mère l'irritait beaucoup par les constants efforts qu'elle faisait pour le dégeler : il y avait chez elle plus de bonne volonté que d'adresse, et mon oncle, peu capable ou peu désireux de lire l'intention sous le geste, se préparait déjà à n'être séduit que par des faiseurs. On eût dit que mon père avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille, de sorte que rien plus ne tempérait des autres membres l'air coriace et refrogné.

Mon grand'père était mort depuis assez longtemps, lorsque je vins au monde ; mais ma mère l'avait pourtant connu, car je ne vins au monde que six ans après son mariage. Elle parlait de lui comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, rigide, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. Ancien président du tribunal d'Uzès, il s'occupait alors presque uniquement de bonnes œuvres et de l'instruction morale et religieuse des catéchumènes.

En plus de Paul mon père et de mon oncle Charles, Tancrède Gide avait eu plusieurs enfants qu'il avait tous perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons apparemment qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même. Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il prétendait ne recourir qu'à la prière ; il considérait l'intervention du médecin comme indiscrète, voire impie, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât.

Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité ; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière ; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point tache ; tout y était à l'avenant ; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles ; et je pense du reste qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. Cette étrange aventure m'en persuade, qu'il faut que je raconte aussitôt, bien qu'elle soit de ma vingtième année.

J'étais parti d'Uzès au matin, répondant à l'invitation de Guillaume Granier, mon cousin, pasteur aux environs d'Anduze. Je passai près de lui la journée. Avant de me laisser partir, il me sermonna, pria avec moi, pour moi, me bénit, ou du moins pria Dieu de me bénir... mais ce n'est point pourquoi j'ai commencé ce récit. — Le train devait me ramener à Uzès pour dîner ; mais je lisais *le Cousin Pons*. C'est peut-être, de tant de chefs-d'œuvre

de Balzac, celui que je préfère ; c'est en tout cas celui que j'ai le plus souvent relu. Mais, ce jour là, je le découvrais. J'étais dans le ravissement, dans l'extase, ivre, perdu...

La tombée de la nuit interrompit enfin ma lecture. Je pestai contre le wagon qui n'était pas éclairé ; puis m'avisai qu'il était en panne ; les employés qui le croyaient vide l'avaient remisé sur une voie de garage.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait changer ? dirent-ils. On a pourtant assez appelé ! Mais vous dormiez sans doute. Vous n'avez qu'à recommencer, car il ne passe plus de train d'ici demain.

Passer la nuit dans cet obscur wagon n'avait rien d'enchanteur ; et puis je n'avais pas dîné. La gare était loin du village et l'auberge m'attirait moins que l'aventure ; au surplus je n'avais sur moi que quelques sous. Je partis sur la route, au hasard, et frappai à la porte d'un mas assez grand, d'aspect propre et avenant. Une femme m'ouvrit, à qui je racontai que je m'étais perdu, que d'être sans argent ne m'empêchait pas d'avoir faim et que peut-être on serait assez bon pour me donner à manger et à boire, après quoi je regagnerais mon wagon remisé où je patienterais jusqu'au lendemain.

Cette femme qui m'avait ouvert ajouta vite un couvert à la table déjà servie. Son mari n'était point là ; son vieux père, assis au coin du feu, car la pièce servait également de cuisine, était resté jusque là penché vers l'âtre sans rien dire et son silence, qui me paraissait réprobateur, me gênait. Soudain, je remarquai sur une sorte d'étagère une grosse Bible, et, comprenant que j'étais chez des protestants, leur dis qui je venais d'aller voir. Le vieux se re-

dressa tout aussitôt. Il se trouva qu'il connaissait mon cousin le pasteur ; même il se souvenait fort bien de mon grand-père. La manière dont il m'en parla me fit comprendre quelle abnégation, quelle bonté pouvait recouvrir la plus rude enveloppe, aussi bien chez mon grand-père que chez ce paysan lui-même, à qui j'imaginais que mon grand-père avait dû ressembler, d'aspect extrêmement robuste, à la voix sans douceur, mais vibrante, au regard sans caresse, mais droit. Cependant, les enfants rentraient du travail, une grande fille et trois fils ; plus fins, plus délicats que l'aïeul ; beaux, mais déjà graves et même un peu froncés. La mère posa la soupe fumante sur la table ; comme je parlais à ce moment, d'un petit geste elle arrêta ma phrase, et le vieux dit le Bénédicité.

Ce fut pendant le repas qu'il me parla de mon grand-père ; son langage était à la fois imagé et précis ; je regrette de n'avoir pas noté de ses phrases. Quoi ! ce n'est là, me redisais-je, qu'une famille de paysans ! Quelle élégance, quelle vivacité, quelle noblesse auprès de nos épais cultivateurs de Normandie ! Le souper fini, je fis mine de repartir, mais mes hôtes ne l'entendaient pas ainsi. Déjà la mère s'était levée ; l'aîné des fils coucherait avec un de ses frères ; j'occuperais sa chambre et son lit auquel elle mit des draps propres, rudes et qui sentaient délicieusement la lavande. La famille n'avait pas l'habitude de veiller tard, ayant celle de se lever tôt ; au demeurant, je pourrais rester à lire encore s'il me plaisait. « Mais, dit le vieux, vous permettrez que nous ne dérangions pas nos habitudes — qui ne vous étonneront pas, puisque vous êtes le petit-fils de Monsieur Tancrède. »

Il alla chercher la grosse Bible que j'avais entrevue, et la posa sur la table desservie. Sa fille et ses petits enfants se rassirent à ses côtés, devant la table, dans une attitude recueillie qui leur était très naturelle. L'aïeul ouvrit le livre saint et lut avec solennité un chapitre des Évangiles, puis un Psaume. Après quoi chacun se mit à genoux devant sa chaise, lui seul excepté, que je vis demeurer debout, les yeux clos, les mains posées à plat sur le livre refermé. Il prononça une courte prière d'action de grâce, très simple, très digne et sans requêtes, où je me souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon cœur s'associait à ses paroles. Pour achever, il récita "Notre Père", puis il y eut un instant de silence, après quoi seulement chacun des enfants se releva. Cela était si beau, si tranquille, et ce baiser de paix, si glorieux, qu'il posa sur le front de chacun d'eux ensuite, que, m'approchant de lui moi aussi, je tendis à mon tour mon front.

Aujourd'hui que dans le confort et la paix tous les caractères s'émoussent et s'aplanissent, je doute si les descendants de ceux-ci présenteront des outrances aussi marquées. Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance ; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : « Vous êtes le sel de la terre ; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? »

Et il faut reconnaître que le culte protestant dans la petite chapelle d'Uzès, présentait du temps de mon en-

fance encore, un spectacle particulièrement savoureux. Oui, j'ai pu voir encore les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête, qu'ils gardaient durant toute la pieuse cérémonie, qu'ils soulevaient au nom de Dieu lorsque l'invoquait le pasteur, et n'enlevaient qu'à la récitation de « Notre Père ». Un étranger s'en fût scandalisé comme d'un irrespect, qui n'eût pas su que ces vieux huguenots gardaient ainsi la tête couverte en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, dans les replis secrets des garrigues, du temps que le service de Dieu selon leur foi promettait, s'il était surpris, un inconvénient capital.

Puis, l'un après l'autre, ces mégathériums disparurent. Quelque temps après eux survécurent encore les veuves. Elles ne sortaient plus que le dimanche pour l'église, c'est-à-dire aussi pour s'y retrouver. Il y avait là ma grand'mère, Mme Abauzit son amie, et deux autres vieillardes dont je ne sais plus le nom. Un peu avant l'heure du culte, des servantes, presque aussi vieilles qu'elles, apportaient les chaufferettes de ces dames, qu'elles posaient devant leurs bancs.

A l'heure précise, les veuves faisaient leur entrée, tandis que le culte commençait. A moitié aveugles elles ne se reconnaissaient point avant la porte, mais seulement une fois dans le banc. Tout au plaisir de se revoir, elles commençaient en chœur d'extraordinaires effusions, mélange de congratulations, de questions et de réponses, chacune sourde comme un pot n'entendant rien de ce que lui disait sa commère, et leurs voix conjuguées, durant quelques instants, couvraient complètement celle

du pasteur. Certains s'en seraient indignés, qui, en souvenir des époux, excusaient les veuves. D'autres, moins rigoristes, s'en amusaient; des enfants s'esclaffaient. Pour moi, j'étais un peu gêné parce que j'étais assis tout à côté de ma grand'mère. Cette petite comédie recommençait chaque dimanche; on ne pouvait rêver rien de plus grotesque ni de plus touchant.

Jamais je ne pourrai dire combien ma grand'mère était vieille. Du plus loin que je la revois, il ne restait plus rien en elle qui permît de reconnaître ou d'imaginer ce qu'elle avait pu être autrefois. Il semblait qu'elle n'eût jamais été jeune; qu'elle ne pouvait pas l'avoir été. D'une santé de fer, elle survécut non seulement à son mari, mais à son fils aîné, mon père; et d'année en année, aux vacances de Pâques, longtemps ensuite, nous retournions à Uzès, ma mère et moi, pour la retrouver toujours la même, à peine un peu plus sourde; car pour plus ridée, depuis longtemps cela n'était pas possible.

Certainement, la chère vieille se mettait en quatre pour nous recevoir, mais c'est précisément pourquoi je ne suis pas assuré que notre présence lui fût bien agréable. Au demeurant, la question ne se posait pas ainsi; il s'agissait moins pour ma mère de faire plaisir à quelqu'un que d'accomplir un devoir, un rite, comme cette lettre solennelle à ma grand'mère qu'elle me contraignait d'écrire au nouvel-an et qui m'empoisonnait cette fête. D'abord, je tâchais d'esquiver; je discutais :

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à bonne-maman, de recevoir une lettre de moi ?

— Là n'est pas la question, disait ma mère. Tu n'as

pas tant d'obligations dans la vie; tu dois t'y soumettre.

Alors je commençais à pleurer.

— Voyons, mon poulot, reprenait ma mère, sois raisonnable : songe à cette pauvre grand'mère qui n'a pas d'autre petit-fils.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise? hurlais-je à travers mes sanglots.

— N'importe quoi. Parle-lui de tes cousines, de tes petits amis Gérardin.

— Mais puisqu'elle ne les connaît pas!

— Raconte-lui ce que tu fais.

— Mais tu sais bien que ça ne l'amusera pas.

— Enfin, mon petit, c'est bien simple : tu ne sortiras pas d'ici (c'était la salle d'études de la rue de Crosne) avant d'avoir écrit cette lettre.

— Mais...

— Non mon enfant; je ne veux plus discuter.

A la suite de quoi ma mère s'enfermait dans le mutisme; je gagnais quelque temps encore, puis commençais à me tortionner le cerveau au-dessus de mon papier blanc.

Le fait est que rien ne semblait plus devoir intéresser ma grand'mère. A chaque séjour que nous faisions à Uzès pourtant, par gentillesse, je crois, pour ma mère qui venait s'asseoir auprès d'elle, sa tapisserie à la main ou un livre, elle faisait un grand effort de mémoire, et de quart d'heure en quart d'heure se rappelant enfin le nom de quelqu'un de nos cousins normands :

— Et les Widmer ? comment vont-ils ? demandait elle.

Ma mère la renseignait avec une patience infinie, puis repartait dans sa lecture. Dix minutes après :

— Et Maurice Démarest, il n'est toujours pas marié?

— Si, ma mère. Celui qui n'est pas marié, c'est Albert. Maurice est père de trois enfants.

— Eh ! dites-moi, Juliette !

Cette interjection n'avait rien d'interrogatif; simple exclamation à tout usage, par laquelle ma grand'mère exprimait l'étonnement, l'approbation, l'admiration, de sorte qu'on l'obtenait en réflexe de quoi que ce fût qu'on lui dît ; et quelque temps après l'avoir jetée, grand'mère restait encore le chef branlant, agité d'un mouvement méditatif de haut en bas ; on la voyait ruminer la nouvelle par une sorte de mastication à vide qui ravalait et gonflait tour à tour ses pauvres gifles ridées. Enfin, quand tout était bien absorbé, et qu'elle renonçait pour un temps à inventer des questions nouvelles, elle reprenait sur ses genoux le tricot interrompu. Grand'mère tricotait des bas ; c'était la seule occupation que je lui connusse. Elle tricotait tout le long du jour comme eût fait un insecte ; mais comme elle se levait fréquemment pour aller voir ce que Rose faisait à la cuisine, elle égarait le bas sur quelque meuble, et je crois que personne ne lui en vit jamais achever un. Il y avait des commencements de bas dans tous les tiroirs, où Rose les remisait au matin, en faisant les pièces. Quant aux aiguilles, grand'mère en gardait toujours un faisceau, derrière l'oreille, entre son petit bonnet de tulle enrubanné et le mince bandeau de ses cheveux gris jaunâtres.

Ma tante Anna, sa nouvelle bru, n'avait point pour grand'mère l'affectueuse et respectueuse indulgence de

maman. Elle ne vint, je crois bien, qu'une seule fois à Uzès pendant que nous y étions ; nous la surprîmes aussitôt qui faisait la rafle des bas.

— Huit ! j'en ai trouvé huit, disait-elle à ma mère, à la fois amusée et exaspérée par tant d'incurie. Et le soir elle ne se retenait pas de demander à grand'mère pourquoi jamais elle n'en achevait un, une bonne fois?

La pauvre vieille d'abord tâchait tout de même de sourire, puis tournait son inquiétude vers ma mère.

— Juliette ! qu'est-ce qu'elle veut, Anna?

Mais ma mère n'entrait pas dans ce jeu, et c'est ma tante qui reprenait plus fort :

— Je demande, ma mère, pourquoi jamais vous n'en achevez un au lieu d'en commencer plusieurs?

Alors, la vieille un peu piquée, serrait les lèvres, et ripostait soudain :

— Achever ! achever... Eh ! elle est bonne Anna ! Il faut le temps !

La continuelle crainte de ma grand'mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait grand mal à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent, elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'avec ma mère pour avoir avec Rose des entretiens mystérieux. Et, dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour, et, vite, avant que Rose ne fût partie au marché, révisait le menu et décommandait les trois quarts.

— Eh ! bien, Rose, ces gélinottes, criait grand'mère au déjeûner.

— Ma mère, nous avions ce matin les côtelettes.

J'ai dit à Rose de garder les gélinottes pour demain.

La pauvre vieille était au désespoir.

— Les côtelettes ! les côtelettes ! répétait-elle plusieurs fois, affectant de rire. Des côtelettes d'agneau ! Il en faut six pour faire une bouchée ! — puis, en manière de protestation, elle se levait enfin, allait quérir dans une petite resserre, au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffisance du menu, quelque mystérieux pot de conserves préparé pour notre venue. C'était, le plus souvent, des boulettes de porc, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ».

Ma mère, naturellement, refusait.

— Té ! le petit en mangera bien, lui !

— Mère, je vous assure qu'il y a assez comme cela.

— Eh ! ce petit, pourtant, vous n'allez pas le laisser mourir de faim ? (Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas se mourait. Quand on lui demandait comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement avec une moue : « Bien maigres ! »)

Une bonne façon d'échapper à la censure de ma mère, c'était de commander à l'Hôtel Béchard quelque tendre aloyau aux olives, ou chez Fabregas, le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles, une floconneuse brandade, ou le traditionnel croûtillon au lard. Ma mère guerroyait aussi au nom de l'hygiène contre les goûts de ma grand'mère, en particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond :

— Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras !

— Eh ! faisait ma grand'mère, qui se moquait bien de l'hygiène, la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même. Et d'un œil résigné, la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait.

De chez Fabregas, arrivaient également des entremets, méritoires mais peu variés. A dire vrai, on en revenait toujours à la *sultane*, dont aucun de nous n'était fou. La *sultane* avait forme de pyramide, que parfois surmontait pour le faste, un petit ange en je ne sais quoi de blanc qui n'était pas comestible. La pyramide était composée de minuscules choux à la crême enduits d'un caramel résistant qui les soudait l'un à l'autre et faisait que la cuiller les crevait plutôt que de les séparer. Un nuage de fils de caramel revêtait l'ensemble, l'écartait poétiquement de la gourmandise et poissait tout.

Grand'mère tenait à faire sentir que, faute de mieux seulement, elle nous offrait une *sultane*. Elle faisait la grimace ; elle disait : « Eh ! Fabregas ! Fabregas ! Il n'est pas varié... » Ou encore : « Il se néglige... »

Que ces repas duraient longtemps, pour moi si impatient de sortir ! J'aimais passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et par dessus tout la garrigue.

Les premières années, Marie, ma bonne, accompagnait mes promenades. Je l'entraînais vers le « mont Sarbonnet », un petit mamelon calcaire, au sortir de la ville, où il était si amusant de trouver, sur les grandes euphorbes au suc blanc, de ces chenilles de sphinx qui ont l'air d'un turban défait et qui portent une espèce de corne sur le derrière ; ou, à l'ombre des pins, sur les fenouils, ces autres chenilles, celles du *Machaou* ou du *Flambé*, qui, dès qu'on les asticotait, faisaient surgir, au-

dessus de leur nuque, une sorte de trompe fourchue, très odorante et de couleur inattendue.

Aujourd'hui, le Sarbonnet n'existe plus; les coups de mine des carriers l'ont grignoté tout au ras de la route qui d'abord en faisait le tour et maintenant peut aller tout droit. En continuant elle descend jusqu'aux prés verdoyants, baignés par la Fontaine d'Eure. Les plus mouillés d'entre eux s'émaillent au printemps de ces gracieux narcisses blancs dits : « du poète », qu'on appelle là-bas des *courbadonnes*. Aucun Uzétien ne songeait à les cueillir, ni ne se serait dérangé pour les voir ; de sorte que, dans ces prés solitaires, il y en avait une profusion extraordinaire; l'air en était tout embaumé; certains se penchaient au-dessus de l'eau comme dans la fable, que l'on m'avait apprise, et je ne voulais pas les cueillir ; d'autres disparaissaient à demi dans l'herbe haute ; mais le plus souvent, haut dressé sur sa tige, parmi le sombre gazon, chacun brillait comme une étoile.

Marie, en bonne Suissesse aimait les fleurs. Nous en rapportions des brassées.

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à Nîmes par l'aqueduc du Pont du Gard. La vallée où elle coule, à demi-cachée par des aulnes, en approchant d'Uzès, s'étrécit. O petite ville d'Uzès ! tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir ! Sise au bord d'une roche dont le dévalement brusque est occupé en partie par les épais jardins du duché, leurs grands arbres, tout en bas, abritent dans le lacis de leurs racines les écrevisses de la rivière. Des terrasses de la Promenade

ou du Jardin public, le regard, à travers les hauts micocouliers du duché, rejoint, de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée, creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles, et des escarpements pareils à ceux des falaises; puis, au-dessus, c'est la garrigue rousse, toute dévastée de soleil.

Marie, qui se plaignait sans cesse de ses cors, montrait peu d'enthousiasme pour les sentiers raboteux de la garrigue. Mais bientôt enfin ma mère me laissa sortir seul et je pus escalader tout mon soûl.

On traversait la rivière à la *Fon di biaou* (je ne sais point si j'écris correctement ce qui veut dire, dans la langue d'Aubanel et de Mistral : Fontaine aux bœufs), après avoir suivi quelque temps le bord de la roche, lisse et tout usée par les pas, puis descendu les degrés taillés dans la roche. Qu'il était beau de voir les lavandières y poser lentement leurs pieds nus, le soir, lorsqu'elles remontaient du travail toutes droites et la démarche comme anoblie par cette charge de linge blanc qu'elles portaient, à la manière antique, sur la tête. Et comme « fontaine d'Eure » était le nom de la rivière, je ne suis pas certain que de même ces mots « fon di biau » désignassent précisément une fontaine. Je revois un moulin, une métairie qu'ombrageaient d'immenses platanes; entre l'eau libre et l'eau qui travaillait au moulin, une sorte d'îlot où s'ébattait la basse-cour; et l'extrême pointe de cet îlot où je venais rêver ou lire, juché sur le tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la

rivière et, plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs.

Mais le plus souvent, brûlant la *Fon di biaou*, je gagnais en courant la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui si longtemps me fit préférer à l'oasis le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglante réverbération du soleil sur la pierre nue sont enivrants comme le vin. Et combien m'amusait l'escalade des roches, la chasse aux mantes religieuses, qu'on appelle là-bas des *préga Diou*, dont les paquets d'œufs, conglutinés et pendus à quelque brindille m'intriguaient si fort ; la découverte, sous les cailloux que je soulevais, des hideux scorpions, mille-pattes et scolopendres !

Les jours de pluie, confiné dans l'appartement, je faisais la chasse aux moustiques ou démontais complètement toutes les pendules de grand'mère, qui s'étaient détraquées depuis notre dernier séjour. Rien ne m'absorbait plus que ce minutieux travail. Combien j'étais fier, après que je les avais remises en mouvement, d'entendre grand'mère s'écrier, en revoyant l'heure :

— Eh ! dites-moi, Juliette ! ce petit...

Mais le meilleur du temps de pluie je le passais dans le grenier dont Rose me prêtait la clef. C'est là qu'un peu plus tard je lus *Stello*. De la fenêtre du grenier on dominait les toits voisins ; près de la fenêtre, dans une grande cage en bois, recouverte d'un sac, grand'mère engraissait des poulets pour la table. Les poulets ne m'intéressaient pas beaucoup, mais, dès qu'on restait un peu tranquille, on voyait paraître entre l'encombrement de malles, d'objets sans nom et hors d'usage, d'un tas

de poussiéreux débris, ou derrière la provision de bois et de sarments, les frimousses des petits chats de Rose, encore trop jeunes pour préférer, comme leur mère, au capharnaüm de grenier natal, la tiède quiétude de la cuisine, les caresses de Rose, l'âtre et le fumet du rôt tournant devant le feu de sarments.

Tant qu'on n'avait pas vu ma grand'mère, on pouvait douter s'il y avait rien au monde de plus vieux que Rose ; c'était merveille qu'elle pût faire encore quelque service ; mais grand'mère en demandait si peu ! Et, quand nous étions là, Marie aidait au ménage. Puis, Rose enfin prit sa retraite, et, avant que ma grand'mère se résignât à aller vivre à Montpellier chez mon oncle Charles, on vit se succéder chez elle les plus déconcertants spécimens ancillaires. L'une grugeait, l'autre buvait ; la troisième était débauchée ; je me souviens de la dernière, une salutiste, dont ma foi l'on commençait d'être satisfait, lorsque ma grand'mère, certaine nuit d'insomnie, s'avisa d'aller chercher dans le salon le bas qu'elle achevait éternellement de tricoter.

Elle était en jupon de dessous, en chemise et en bonnet de nuit ; peut-être au surplus flairait-elle quelque chose d'anormal ; elle entr'ouvre avec précaution la porte du salon, le découvre plein de lumières... Deux fois par semaine, la salutiste « recevait » ; c'était dans l'appartement de grand'mère d'édifiantes réunions, assez courues, car, après le chant des cantiques, la salutiste offrait le thé. On imagine, au milieu de l'assemblée, l'entrée de ma grand'mère dans son accoutrement nocturne. C'est peu de temps après qu'elle quitta définitivement Uzès.

Avant de le quitter avec elle, je veux parler encore de

la porte de la resserre, au fond de la salle à manger. Il y avait, dans cette porte très épaisse, ce qu'on appelle un *nœud* de bois, ou plus exactement, je crois, l'amorce d'une petite branche qui s'était trouvée prise dans l'aubier. Le bout de branche était parti et cela faisait, dans l'épaisseur de la porte, un trou rond de la largeur du petit doigt, qui s'enfonçait obliquement de haut en bas. Au fond du trou on distinguait quelque chose de rond, de gris, de lisse, qui m'intriguait fort :

— Vous voulez savoir ce que c'est ? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert — car elle me voyait tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou pour prendre contact avec l'objet...

— C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge et que, depuis, on n'a jamais pu retirer.

Cette explication satisfit ma curiosité, mais tout en m'excitant davantage. Sans cesse, je revenais à la bille ; en enfonçant mon petit doigt, je l'atteignais tout juste, mais tout effort pour l'attirer au dehors la faisait rouler sur elle-même, et mon ongle glissait sur sa surface lisse avec un petit grincement exaspérant. L'année suivante, aussitôt de retour à Uzès, j'y revins. Malgré les moqueries de ma mère et de Marie, j'avais tout exprès laissé croître démesurément l'ongle de mon petit doigt, que, d'emblée, je pus insinuer sous la bille ; une brusque secousse, et la bille jaillit dans ma main.

Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de claironner mon triomphe. Mais escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je l'imaginai si mince que cela m'arrêta.

Je restai quelques instants devant la porte, contem-

plant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud d'avoir voulu faire le malin. En rougissant, je fis retomber la bille dans son trou, (sans doute elle y est encore) et allai me couper les ongles, sans parler à personne de mon exploit.

Il y a quelque dix ans, passant en Suisse, j'allai revoir ma pauvre vieille Marie, dans son petit village de Lotzwil, où elle ne se décide pas à mourir. Elle m'a reparlé d'Uzès et de ma grand'mère, ravivant mes souvenirs ternis :

— A chaque œuf que vous mangiez, racontait-elle, votre bonne-maman ne manquait pas de s'écrier, qu'il fût sur le plat ou à la coque : « Eh ! laisse le blanc, petiton ! Il n'y a que le jaune qui compte ! »

Et Marie ajoutait, en bonne Suissesse :

— Comme si le Bon Dieu n'avait pas fait le blanc aussi pour être mangé !

ANDRÉ GIDE

(à suivre)

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LETTRE A M. MARCEL PROUST

Mon cher Confrère,

J'ai goûté comme tous les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* vos notes pénétrantes sur le style de Flaubert. Une ingénieuse Providence a voulu que mes réflexions fussent apparemment assez différentes de votre sentiment pour vous engager à le formuler contre elles, et, dans le fond, assez concordantes avec les vôtres pour que je puisse accepter sans palinodie la plus grande partie de votre pensée et me livrer au plaisir de me sentir d'accord avec elle.

Notre dispute serait en effet surtout « grammairienne ». Mais reconnaître qu'une dispute est grammairienne, c'est reconnaître qu'il existe un moyen de la résoudre, qui est le dialogue, ou, comme on disait autrefois, la « conférence ». Il n'est pas mauvais que nous prenions ici l'habitude de ces dialogues, et qu'en « conférant » nos opinions, nous arrivions à découvrir les raisons qui nous accordent, ou, avec un bénéfice presque égal, les raisons qui nous empêchent de nous accorder.

J'ai rendu hommage au style de Flaubert. J'ai reconnu qu'il avait atteint la perfection même de son métier, que ses grands travaux sont, pour les gens de plume (votre article le prouve), ce qu'étaient pour les compagnons du Tour de France la vie de Saint-Gilles ou Saint-Urbain de Troyes, le chef-d'œuvre d'un art qui est un métier et d'un métier qui est un art. Tout le malentendu vient de cette expression qu'à la façon dont elle a été relevée, je reconnais mainte-

nant avoir assez faussement exprimé ma pensée : Flaubert n'est pas un écrivain de race. J'avais en écrivant ces mots peu heureux trois idées en tête : d'abord, la somme de travail qui demeure incorporée visiblement au style de Flaubert, et que, par une singulière inversion, une opinion un peu naïve porte à son crédit au lieu de le mettre à son débit. Il sent l'huile, et la lampe nocturne de Croisset nous accompagne souvent dans notre lecture. Evidemment, il ne sent pas l'huile à la façon d'un Thomas, mais bien à la manière d'un Balzac (Guez) ou d'un Isocrate, ou, pour parler plus exactement, d'une manière intermédiaire entre celle d'Isocrate et celle de Thucydide. Et je ne dis pas que ce ne soit encore là une des premières places, mais cette place nous invite précisément à faire des comparaisons, à rapprocher les réussites d'écrivains qui ont suivi la même route, à estimer que la *Nouvelle Héloïse* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* l'emportent un peu sur l'*Education Sentimentale*, bien que le style de son roman ait coûté à Rousseau autant de peine qu'en a coûté à Flaubert le style des siens : cette peine est moins visible sur l'ouvrage, voilà tout. — Je pensais en outre à certaines faiblesses de la langue de Flaubert, dissimulées et assez rares, mais qui nous font pressentir que la langue chez lui est maîtrisée du dehors, par une persévérance et une probité continuelles, plutôt que du dedans, par un génie verbal incorporé à une sensibilité, ainsi que chez un Bossuet ou un Voltaire, un Chateaubriand et un Victor-Hugo. — Je songeais enfin à cet écart si singulier qui existe entre les œuvres de jeunesse et *Madame Bovary*, à cette conversion au style purifié qui suit le voyage d'Orient. Je ne méconnais pas la principale valeur de la *Tentation* de 1849. Si Flaubert était mort durant son voyage et que ses amis eussent publié la *Tentation* qu'il venait d'achever, il tiendrait encore une place dans la littérature. Son livre aurait eu longtemps, aurait encore, des partisans enthousiastes, et tiendrait une place analogue à celle d'*Axël* (mon goût plaçant d'ailleurs *Axël* assez fort au-dessus de l'œuvre de jeunesse de Flaubert) — et le dialogue du Sphinx et de la Chimère, l'épisode d'Apollonius eussent passé à bon droit pour des éclats de génie pleins de promesses chez un écrivain de vingt-huit ans. Il n'en est pas moins vrai que de cet atelier dans un coin de musée à la forge de *Madame Bovary* le passage est bien singulier. Ce que vous admirez le plus, dites-vous,

dans l'*Education Sentimentale,* c'est un blanc. Le moment le plus étonnant de l'existence littéraire de Flaubert c'est le blanc qui sépare la première *Education* et la première *Tentation* de *Madame Bovary*.

En disant que Flaubert n'est pas un écrivain de race, je voulais donc dire que les parties hautes de son génie apparaissent au lecteur comme le résultat d'une volonté extraordinairement intelligente plutôt que comme le don d'une nature. Je dis apparaissent, car c'est cette apparence qui seule importe ici. Seulement, la même apparence existe chez Thucydide et chez La Bruyère dont l'on place à juste titre si haut les qualités de style. Elle n'existe pas chez La Fontaine qui faisait les vers de ses *Fables* avec autant de labeur artistique que Flaubert ses alinéas de prose. Et il est bien certain qu'appliquée non seulement à La Fontaine, mais même à Thucydide et à La Bruyère, cette expression : ce n'est pas un écrivain de race ! — serait choquante et en somme absurde. C'est ce que M. Souday me faisait remarquer dans un article sur la question, avec des épithètes plus courtoises que celles-là. En employant le terme écrivain de race pour désigner cette nuance de ma pensée, je faisais évidemment une faute de langue. Quand on n'est ni Madame de Sévigné, ni Chateaubriand, on peut apprendre de Flaubert à retourner sept fois les mots de sa langue dans son encrier.

Peut-être mettrait-on assez bien les choses au point en évoquant l'image de Louis XIV. Louis XIV n'est pas seulement un grand roi, il est le grand roi, parce qu'il a réalisé le style de la royauté, de la même manière que Racine a réalisé le style de la tragédie, La Fontaine le style de la poésie, La Bruyère le style de l'analyse psychologique et sociale. Or le mot de Saint-Simon, qu'il était né avec un esprit au-dessous du médiocre, non seulement n'est pas faux, mais s'incorpore parfaitement à ce genre de grandeur, et Saint-Simon, dans le portrait qu'il fait du roi, sait bien lui-même l'y incorporer. Je ne dis nullement que le style de Flaubert soit originellement au-dessous du médiocre, mais enfin c'est par des voies pareilles de conscience, de lucidité, de volonté, que l'un a réalisé le type du grand roi et l'autre le type du grand artiste. On serait mal venu à s'appuyer sur le mot de Saint-Simon pour dire que Louis XIV n'était pas un monarque de grande race. On serait mal venu à s'appuyer

sur des observations analogues pour conserver une expression dont j'ai eu tort d'user et qu'il faut décidément laisser tomber.

Retenons pourtant de tout cela que ces questions de frontière entre le génie et la longue patience qui lui ressemble si bien sont extrêmement complexes. Où plutôt, mettons-nous un peu de musique dans l'esprit. Relisons du *Banquet* le discours d'Agathon et la critique qu'en fait Socrate, ce commentaire anticipé du : Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. Appliquons au problème du style la solution que donne Socrate du problème de l'amour. Nos idées non seulement s'éclairciront, mais prendront la plus belle lumière.



Il est donc entendu que l'expression de ma pensée est restée sensiblement en deçà de l'admiration que mérite Flaubert et que je ressentais pleinement. Etes-vous sûr que, par un jeu de bascule naturel, l'expression de la vôtre n'aille pas, de la même longueur, au-delà ? « J'ai été, dites-vous, stupéfait, je l'avoue, de voir traité de peu doué pour écrire, un homme qui par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. » J'aurais peut-être droit aussi à quelque stupéfaction devant ce rapprochement, qu'on serait assez mal venu d'appuyer sur une phrase célèbre de Buffon ; mais je préfère me souvenir du conseil de Paul-Louis, ne pas confondre Gonesse avec Tivoli, ni Pontoise avec Albano. Dirons-nous que Pascal, qui le premier a introduit dans la langue, avec les *Provinciales*, le participe présent indéclinable, a renouvelé par là presque autant notre vision des choses que par l'opuscule sur l'*Esprit géométrique*, l'idée des deux infinis, les inventions de son apologétique ? Mettons le style, et, comme vous dites, la beauté grammaticale, à leur place, mais sachons aussi les tenir à cette place, et ne cédons pas non plus à la dangereuse mode, si commune aujourd'hui, d'introduire le nom de Kant là où il n'a que faire.

Mais enfin vous avez pleinement raison de voir en Flaubert un artiste en beauté grammaticale. Vos remarques sur l'éternel impar-

fait de Flaubert sont parfaites. Evidemment, Flaubert n'a pas créé l'imparfait narratif, dont nos écrivains ont toujours usé abondamment, surtout quand ils se racontaient eux-mêmes, à la première personne, et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, où il est souvent employé à la troisième, on voit fort bien le plan incliné psychologique qui conduit insensiblement de l'une à l'autre. Mais aucun livre de la langue française n'en avait encore présenté un usage aussi continu, aussi juste, aussi fidèlement moulé sur le sentiment à rendre, que *Madame Bovary*. « Cet imparfait, si nouveau dans la littérature, change entièrement l'aspect des choses et des êtres, comme font une lampe qu'on a déplacée, l'arrivée dans une maison nouvelle. » Peut-être est-ce l'aspect des choses et des êtres, tel qu'il s'imposa à Flaubert, qui exigea l'emploi de l'imparfait, puisque l'imparfait exprime le passé dans un rapport soit avec le présent, soit avec une nature habituelle, « deux conditions qui sont réunies quand nous nous évoquons nous-mêmes, que nous remontons notre passé « à la recherche du temps perdu », et que Flaubert a réunies pareillement en faisant vivre ses personnages dans leur durée propre, non dans la lumière d'atelier d'une durée commune. Ce qui fait que j'entends bien en somme ce que vous voulez dire quand vous proclamez que Flaubert a renouvelé ainsi notre vision des choses autant qu'un philosophe. Et je laisserais passer sans protestations cette ultra-bergsonisme si vous n'affirmiez que cette vision est renouvelée par un instrument non psychologique mais grammatical, non par la vision particulière de Flaubert, mais par son expression verbale. Expression verbale qui est si bien le dépôt d'une vision et d'un sentiment que là où ceux-ci ne sont pas présents, elle s'étale à faux : l'imparfait d'Alphonse Daudet est encore manié par un artiste profond qui sait animer et vivre une durée étrangère, mais celui de Zola ne donne plus guère qu'une impression monotone et mécanique, n'est que gestes d'école d'un style qui ne travaille plus de son fonds. Le vôtre au contraire est nécessité par l'intérieur aussi indiscutablement que celui de Flaubert : votre masse de durée compacte, toujours imparfaite, toujours acquérante, toujours sentie comme un présent à visage de passé, comme un temps qui se retrouve, se renouvelle et se mire, exigeait votre abondance d'imparfaits, d'ailleurs beaucoup plus traditionnels à la première personne qui est la vôtre, qu'à la troisième, celle de Flaubert.

Et qu'il y ait ici invention de sentiment plus qu'invention grammaticale, le passé de la langue suffit à le prouver. Vous donnez comme une forme principale de l'éternel imparfait de Flaubert, les « paroles des personnages que Flaubert rapporte habituellement en style indirect pour qu'elles se confondent avec le reste. (« L'Etat devait s'emparer de la Bourse. Bien d'autres mesures étaient bonnes encore. Il fallait d'abord passer le niveau sur la tête des riches... », tout cela ne signifie pas que Flaubert pense et affirme cela, mais que Frédéric, la Vatnaz ou Sénécal le disent, et que Flaubert a résolu d'user le moins possible des guillemets); donc cet imparfait, si nouveau dans la littérature... » Si nouveau ? Même cette forme extrême de l'imparfait narratif, qui en fait l'équivalent du discours indirect, se rencontre au XVII[e] siècle. La Fontaine en a usé peut-être plus hardiment que Flaubert :

Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent.

Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.

et cette gamme incomparable de temps :

L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore, il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents.
Pour nous seuls, il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était point le seul bien qu'il sût faire.
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer ;
Quoique pendant tout l'an libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée ?
De son tempérament il eût encor vécu.

Dans : « c'était une maison basse, avec un jardin montant jusqu'en haut de la colline, d'où l'on découvre la mer », vous avez vu très justement que « le présent de l'indicatif opère un redressement, met

un furtif éclairage de plein jour qui distingue des choses qui passent une réalité plus durable. » Au huitième vers, le passage de l'imparfait au subjonctif présent, quand la stricte grammaire demanderait l'imparfait du subjonctif, exprime exactement la même transition vers une réalité plus durable, la réalité annuelle d'une nature continue et généreuse, analogue à la permanence de la vue sur la mer, au haut de la colline.

Ainsi les apparentes inventions grammaticales de Flaubert se retrouvent chez les écrivains qui l'ont précédé, et cela parce qu'elles ne forcent jamais la langue et qu'elles ont dû être employées, lorsqu'ils en avaient l'occasion, par les maîtres qui connaissaient les ressources de cette langue. Si pourtant elles font figure d'inventions grammaticales, c'est que Flaubert le premier les a employées systématiquement, consciemment, pour exprimer un sentiment des choses humaines, vues de l'intérieur, qui lui était propre, et cette invention authentique nous paraît accompagnée d'une invention grammaticale qui l'est moins.

Il en est de même de l'emploi du participe présent. Jusqu'à Flaubert les écrivains français, qui usent abondamment et normalement de l'adjectif verbal et du gérondif, répugnent un peu à l'emploi du participe présent, terme invariable et sans expression, flottant entre le verbe et l'adjectif mais les remplaçant mal, et inadapté, mou et gauche. Les écrivains classiques, qui vont hardiment parmi les *qui* et les *que*, terreur de Flaubert, s'en passent facilement et le remplacent volontiers par un verbe. Mais aussi ils savent à l'occasion utiliser cette faiblesse et en faire ce que la rhétorique appelait une beauté. Ils emploient le participe présent comme une sorte de ton mineur, quand il s'agit d'exprimer quelque chose de faible, ou de commençant ou de finissant. Flaubert en eût, je crois, aimé cet emploi délicieux dans le *Télémaque* : « En même temps, j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisait voler autour de sa mère. » Suivez le *crescendo*, sentez l'antithèse rythmique dans cette phrase de La Bruyère : « Se formant quelquefois sur le ministre ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée ; il se tait au contraire et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point. » Racine écrit :

N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux.

Il s'agit d'une diminution, et *pleurant* est dès lors bien meilleur que *qui pleure* pour exprimer l'abaissement d'Andromaque. Mais dans

Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux,

remplacez *qui voit* par *voyant*, tout s'amollit, tombe en quenouille.

La mollesse du participe présent se faisant sentir quand il commence et surtout quand il finit une phrase (à moins qu'il ne s'agisse du participe absolu, comme celui que j'emploie précisément ici), une construction naturelle à la langue consiste à encadrer cette valeur faible du participe, comme dans une cordée, entre deux valeurs fortes, entre deux verbes qui le soutiennent :

Non, princes, ce n'est point au bord de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers,
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes !

La force qu'une position bien calculée et une anacoluthe fort simple donnent ici au participe présent est vraiment étonnante, et Flaubert le premier savait que, de son temps, l'âge de pareilles inventions était passé.

Or, c'est un fait que Flaubert manie très gauchement les *qui* et les *que*, qu'il le sait, et veut s'en passer le plus possible. Il déclare qu'ils lui gâtent les maîtres du XVIIe siècle. C'est même une des raisons qui lui font employer souvent l'imparfait du discours indirect, lorsqu'il ne veut ni des guillemets du discours direct, ni des *que* du discours indirect proprement dit. Mais surtout il est amené à employer souvent ce participe présent qui évite les *qui* et les *que*, et l'emploi qu'il en fait se ramène tout entier aux traitements que lui avaient fait subir nos classiques. Au commencement d'une phrase, il a quelque chose d'inchoatif : « C'était un autre lien de la chair s'établissant, et comme le sentiment continu d'une union plus complète. » A la fin d'une phrase, il indique un fléchis-

sement, une mollesse, un déclin, une chute. « De la hauteur où ils étaient, toute la vallée paraissait un immense lac pâle, s'évaporant à l'air. » « La catapulte roula jusqu'au bord de la plate-forme ; et, emportée par la charge de son timon, elle tomba, fracassant les étages inférieurs. » Au milieu d'une phrase, il est maçonné et soutenu par des valeurs fortes. « Elle entrevit, parmi les illusions de son espoir, un état de pureté flottant au-dessus de la terre, se confondant avec le ciel, et où elle aspira d'être. »

***

« La conjonction *et,* dites-vous, n'a nullement dans Flaubert l'objet que la grammaire lui assigne. Elle marque une pause dans une mesure rythmique et divise un tableau. En effet, partout où on mettait *et,* Flaubert le supprime... Chez Flaubert, *et* commence toujours une phrase secondaire et ne termine presque jamais une énumération. » Votre remarque est vraie en ce qu'elle affirme, mais me paraît bien contestable en ce qu'elle nie. *Et* a en français deux significations, dont les grammairiens se sont obstinés à ne voir jamais que la première : une signification de liaison statique et une signification de liaison dynamique, de mouvement. Flaubert, comme tout écrivain, emploie l'une et l'autre. Il se sert du premier *et* pour terminer une énumération, toutes les fois que l'énumération est donnée comme complète, ne l'emploie pas quand elle est indéterminée ou incomplète, et il fait là comme tout le monde : « Il contenait des écuries pour trois cents éléphants, avec des magasins pour leurs caparaçons, leurs entraves et leur nourriture, puis d'autres écuries pour quatre mille chevaux avec les provisions d'orge et les harnachements, et des casernes pour vingt mille soldats, avec les armures et tout le matériel de guerre. » Mais « Des arborescences, des monticules, des tourbillons, de vagues animaux, se dessinaient dans leur épaisseur diaphane. » Je prends ici deux phrases limites, qui se passent de commentaires, mais il est bien évident que Flaubert a plus souvent à faire des énumérations évocatoires du second genre que des énumérations inventaires du premier.

Quant au *et* dynamique, il a pour type le *et* épique, calque du

καὶ homérique, et qui ne paraît guère chez nous, je crois, avant André Chénier ; Flaubert, qui ne tient pas à employer les formes surannées de l'épopée, ne s'en sert presque jamais. Mais, d'une façon générale, *et* commence chez lui un membre de phrase qui ajoute, dans un mouvement d'apparence oratoire, quelque chose de décisif, un accroissement, un couronnement. Plus précisément le *et* est une pièce constante, un peu monotone, de la phrase-type de Flaubert, la phrase parfaite de « gueuloir ». Il s'agit de la phrase à trois propositions de longueur variable, mais toujours équilibrées par le nombre. « Cependant, sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait ; les jours tous magnifiques se ressemblaient comme des flots ; et cela se balançait à l'horizon, infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. » Certes toutes ces phrases de Flaubert sont de tour bien original ; mais c'est, dans sa construction générale, la vieille phrase oratoire française, dont Balzac a transmis le type à Bossuet, et que Flaubert rajeunit pour le plaisir de ces « universitaires flegmatiques » auxquels, un jour de mauvaise humeur, le renvoyaient les Goncourt.

Le *et* de mouvement fait partie essentielle de cette période-type. Mais je crois bien que si on avait la patience de compter ces phrases dans les romans de Flaubert, on en verrait le nombre décroître régulièrement de *Madame Bovary* à *Bouvard*. Corrigeant *Salammbô* il écrit : « Je m'occupe présentement à enlever les *et* trop fréquents » et il s'agit probablement des *et* de sa phrase ternaire. Car Flaubert est à la fois hanté par le nombre oratoire et en lutte perpétuelle contre lui pour le contenir, le briser, le couper. C'est la force de ce nombre et l'énergie de cette lutte qui font de lui, avec La Bruyère, le maître certain de la *coupe* : je crois que nous sommes d'accord là-dessus.

***

Je vous ai dit les raisons pour lesquelles je crois beaucoup moins que vous à l'invention grammaticale de Flaubert. Je reste un peu étonné devant des affirmations comme : « Les *après tout*, les *cependant*, les *du moins* sont toujours placés ailleurs qu'où ils l'eussent été par quelqu'un d'autre que Flaubert. » Je ne puis pas relire tout

Flaubert pour discuter cela ; mais je sais bien que *cependant* est généralement chez lui au commencement d'une phrase, ou même d'un alinéa, ce qui est bien sa place ordinaire. Reste que Flaubert, comme tous les grands écrivains, a inventé son style, et qu'il s'est mis à l'inventer tard. Mais, sauf les restrictions que me paraissent comporter les trois premiers mots, je souscris à votre jugement : « Ces singularités grammaticales traduisant en effet une vision nouvelle, que d'application ne fallait-il pas pour bien fixer cette vision, pour la faire passer de l'inconscient dans le conscient, pour l'incorporer enfin aux diverses parties du discours ! Ce qui étonne seulement chez un tel maître, c'est la médiocrité de sa correspondance. »

« Il nous est impossible, continuez-vous, d'y reconnaître avec M. Thibaudet, les « idées d'un cerveau de premier ordre », et, cette fois, ce n'est pas par l'article de M. Thibaudet, c'est par la correspondance de Flaubert que nous sommes déconcertés. » Voulez-vous dire, mon cher confrère, que si vous êtes étonné de voir Flaubert gonfler dans ses lettres des vessies vides, vous ne l'êtes pas de me les voir prendre pour des lanternes ? Je suis bien sûr que non. Alors voilà une phrase qui dit autre chose que ce que vous vouliez dire, et c'était précisément le cas de ma phrase sur les écrivains de race. Pardonnons-nous réciproquement la même faute.

En tout cas, je m'en tiens, quitte à l'expliquer, à mon opinion sur la correspondance. Il est juste que nous ne la jugions que sur ses franches et pleines parties, sur les lettres adressées par Flaubert à des correspondants auxquels il ouvre largement sa pensée et son cœur. Un gros volume de l'édition Conard contient, mises à part, les lettres à Madame Franklin-Groult : elles n'ont aucune espèce d'intérêt. D'autre part, quand il croit devoir parler de politique, il ne profère que des inepties (le mot n'est pas trop fort). Le Flaubert d'intelligence et d'idées, c'est Flaubert parlant du cœur humain et surtout parlant de l'art, le Flaubert de ces admirables lettres à Louise Colet, écrites pendant qu'il composait *Madame Bovary,* si pleines, si vibrantes, si nombreuses. La lettre sur la mort d'Alfred le Poitevin, la réponse à Du Camp pour refuser de venir à Paris, devront prendre place dans les *Lettres choisies du XIX*e *siècle,* quand les programmes classiques inciteront les éditeurs à continuer ce

qu'ils ont fait pour les deux siècles précédents. Le malheur est que cette correspondance nous a été livrée mutilée de deux de ses trois parties essentielles ; la plus grande partie des lettres à Bouilhet, qui ont été détruites par l'exécuteur testamentaire du poète, et la plus grande partie des lettres à Du Camp, que celui-ci s'est refusé à laisser publier, sauf celles qu'il a données dans ses *Souvenirs littéraires* (je crois que c'est précisément cette année 1920 que les papiers de Du Camp doivent être communiqués au public, à moins qu'on ne les goncourtise. Les lettres de Flaubert s'y trouvent-elles ? A M. Léon Deffoux de nous renseigner.) Complète, ce serait une des belles correspondances de notre littérature. M. Souday l'appelle « la plus belle, à mon gré, depuis celle de Voltaire ». Je la trouve tout de même inférieure à celle de Chateaubriand. Faguet, avec sa drôle de classification des romantiques en écrivains qui ont des idées et en écrivains qui n'en ont pas, range Flaubert dans les derniers. Il en donne pour exemple une lettre où Flaubert découvre dans le *Cours de philosophie positive* de Comte, « des Californies de grotesque ». Quel que soit le génie de Comte, il est naturel qu'un artiste comme Flaubert doive trouver au moins dans sa forme, dans ses *irrévocablement*, ses *spontanément* et ses *dignement* un grotesque infini.

Je suis obligé d'arrêter ici une lettre trop longue. J'aurais voulu relever plus soigneusement tout ce que vous dites de perspicace, par exemple sur l'impression du Temps que donne Flaubert, et surtout vous suivre dans les indications discrètes que vous apportez à la critique sur la manière dont vous vous reliez vous-même à lui et à Gérard de Nerval. Mais j'aurai l'occasion de revenir là-dessus. En attendant, permettez-moi de me ranger, dans une seconde lettre, aux côtés de M. Daniel Halévy et de discuter votre appréciation, non sur Sainte-Beuve, mais sur la question de savoir dans quelle mesure « la fonction propre du critique, ce qui lui vaut vraiment son nom de critique, c'est de mettre à leur rang les auteurs contemporains ». Ce sera pour le prochain mois.

ALBERT THIBAUDET

***

Ayant commencé à donner la forme d'une lettre à ces observations, j'étais gêné pour les encombrer d'analyses détaillées. A titre d'exemple, je rejette en cette note, pour compléter ce que M. Marcel Proust m'a amené plus haut à dire de la conjonction *et* chez Flaubert, une étude technique de tous les *et* d'une page prise dans *Madame Bovary*.

« Le pré commençait à se remplir ; et (1) les ménagères vous heurtaient avec leurs grands parapluies, leurs paniers et (2) leurs bambins. Souvent, il fallait se déranger devant une longue file de campagnardes, servantes à bas bleus, en souliers plats, à bagues d'argent, et (3) qui sentaient le lait, quand on passait près d'elles. Elles marchaient en se tenant par la main, et (4) se répandaient ainsi sur toute la longueur de la prairie, depuis la ligne des trembles jusqu'à la tente du banquet. Mais c'était le moment de l'examen, et (5) les cultivateurs, les uns après les autres, entraient dans une manière d'hippodrome que formait une longue corde portée sur des bâtons.

» Les bêtes étaient là, le nez tourné vers la ficelle, et (6) alignant confusément leurs croupes inégales. Des porcs assoupis enfonçaient en terre leur groin ; des veaux beuglaient ; des brebis bêlaient ; les vaches, un jarret replié, étalaient leur ventre sur le gazon et, (7) ruminant lentement, clignaient leurs paupières lourdes, sous les moucherons qui bourdonnaient autour d'elles. Des charretiers, les bras nus, retenaient par le licou des étalons cabrés, qui hennissaient à pleins naseaux du côté des juments. Elles restaient paisibles, allongeant la tête et (8) la crinière pendante, tandis que leurs poulains se reposaient à leur ombre, ou venaient les téter quelquefois ; et, (9) sur la longue ondulation de tous ces corps tassés, on voyait se lever au vent, comme un flot, quelque crinière blanche, ou bien saillir des cornes aiguës, et (10) des têtes d'hommes qui couraient. A l'écart, en dehors des lices, cent pas plus loin, il y avait un grand taureau noir muselé, portant un cercle de fer à la narine et (11) qui ne bougeait pas plus qu'une bête de bronze. Un enfant en haillons le tenait par une corde. »

(1) *et* de mouvement qui accompagne le peuplement même du pré qui va se remplissant.

(2) *et* de liaison qui condense autour des ménagères cette espèce de bloc encombrant et de masse ambulante des parapluies, des paniers et des gosses agglutinés.

(3) *et* de liaison, mais qui ajoute sa notation nouvelle par un mouvement, un passage brusque et vivant d'une sensation visuelle à une sensation odorante, vous jette en quelque sorte, à son tournant, cette odeur de lait qui demeure aux filles de campagne endimanchées.

(4) et (5) répétition du *et* de mouvement, tout pareil à (1). Il répand dans la phrase, comme une vanne levée, le flot qui coule continuellement dans l'imparfait.

(6) *et* de liaison tout pareil à (2), qui ramasse en une sorte de masse indiquée par *confusément* les croupes inégales des bêtes à l'attache.

(7) et (9) une des formes de *et* les plus originales et les plus fréquentes chez Flaubert. C'est un *et* de mouvement qui, dans une phrase descriptive assez longue, lève comme au bout d'un bras un trait caractéristique, un détail saillant, destiné à rester comme un point brillant dans la mémoire quand le reste se sera affaissé dans l'ombre. Dans (7) ce détail visuel est horizontal, au niveau même de l'œil humain, qui va naturellement à l'œil des vaches étendues et choisit spontanément ce point pour le fixer et s'y fixer. Dans (9) le détail est vertical, brillant, multiple, épars, une crinière, des cornes, des têtes. Cette forme du *et* de mouvement employée déjà par Chateaubriand, a été traitée par Flaubert avec une maîtrise particulière, mais, tournée après lui en procédé, a été usée jusqu'à la corde par ses imitateurs.

(8) *et* de liaison qui allie deux aspects d'une même attitude.

(10) *et* qui me paraît curieux. On ne l'attendrait pas, il n'y a pas lieu du tout à conclure une énumération, puisque ce sont là des détails dispersés et qui se renouvellent indéfiniment d'eux-mêmes. Mais cet *et*, apparemment de liaison, est en réalité un *et* de mouvement. Il marque un passage des images statiques (crinières et cornes) à l'image dynamique des têtes d'hommes qui courent. Il accompagne et exprime ce déplacement des têtes. Si Flaubert n'avait

pas voulu introduire ce mouvement, il aurait écrit « quelques crinières blanches, des cornes aigües, des têtes d'hommes », ce qui eût paru d'une ironie bizarre. Mais le mouvement était déjà donné dans la dispersion même du tableau, qui sépare par le *ou bien* les cornes des crinières, puis par le *et*, et surtout par le changement de mode, le mouvement du repos.

(11) *et* de liaison analogue à (2) et à (6). Il est un des boulons qui réunissent en une chose compacte, massive, puissante, les membres de la phrase où est réalisé le taureau immobile. Une fin de paragraphe splendide, toute flaubertienne. Peignant dans *Salammbô* un marché africain, Flaubert l'arrêterait sûrement là. Mais dans cette peinture du comice agricole (et non des comices, comme dit Flaubert, — à moins que l'usage n'ait changé ?) cet arrêt de haute plastique détonerait un peu. Flaubert le détend avant de le quitter, le remet d'une petite phrase dans le courant réaliste du comice. La petite phrase finale : *Un enfant en haillons le tenait par une corde* pend à la superbe phrase du taureau comme la corde elle-même, ce qui fait du taureau non un type à la Buffon, mais bien une bête de ferme et de concours.

Je donne ces remarques comme des impressions et des thèmes plutôt que comme des vérités didactiques. D'une part, *et* est toujours grammaticalement un élément de liaison. D'autre part, comme le style est un mouvement que l'on met dans les pensées, *et* comporte la plupart du temps un élément dynamique, un mouvement et un progrès qui sont le cours même du style, — le discours. La distinction paraîtra plus claire si on considère des exemples-limites. Si M. Jourdain dit : « Nicole, apportez-moi mon mouchoir et mes gants », le *et* qu'il y a dans sa prose est bien de liaison pure. Mais à l'extrémité dynamique, *et* pourra arriver à signifier le contraire même de la liaison, le mouvement qui renverse brusquement un ordre pour lui substituer un ordre contraire.

> *Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise.*
> *La moitié de la terre à son sceptre est soumise,*
> Et *de Jérusalem l'herbe cache les murs.*

Et dans ce passage de La Bruyère, quel contraste entre les *et* de liaison et le *et* central de mouvement, le *et* à renversement, qui, à

la barbe des grammairiens étonnés, fait précisément le contraire d'une liaison et rejette violemment à deux extrémités, deux tableaux opposés ! « N'y épargnez rien, grande reine, employez-y tout l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et vos lambris : tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; *et* après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. » Cet *et* d'antithèse paraît d'ailleurs aussi propre à La Bruyère que le *et* plastique de (7) et (9) à Flaubert. « Ces hommes si grands, ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si jolies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, *et* ils sont peuple. » Je m'arrête ici. J'ai voulu donner seulement l'impression de ce qui, dans le travail du style tel que Flaubert le conçoit, relie ce travail aux directions profondes de la langue et à l'œuvre des maîtres.

A. T.

NOTES

OPTIQUE DU LANGAGE ou SI LES MOTS SONT DES METAPHORES USÉES.

L'on sait quelle faveur singulière rencontra la théorie suivant laquelle les mots sont des métaphores, refroidies, pour Bréal, usées, dit Darmesteter. Plusieurs écrivains y virent une preuve de la doctrine, qui leur tenait à cœur depuis quelque quatre-vingts ans : cette doctrine voulait, ou veut que l'art d'écrire soit essentiellement l'art de découvrir des métaphores, et que le véritable poète, le poète-né use d'images neuves comme le mauvais écrivain de lieux communs.

*

« On a déterminé, écrit Rémy de Gourmont, l'origine du mot *briller*, c'est *beryllare*, scintiller comme le béryl. Que ne diraient pas les professeurs de belles-lettres, si quelque « décadent » forgeait, briller n'ayant vraiment plus qu'un sens abstrait, *émerauder* ou *topazer* ?...(1) » Oui, il s'agit ici de justifier les décadents, comme ailleurs les romantiques. Il n'est point d'image, dira-t-on, si hardie, que l'instinct populaire n'ait imaginé une image plus hardie encore, et *qui a réussi*. Quelque professeur s'étonne que Jules Renard écrive « elle agite ses petits bras de lezard.. ». Or la langue latine, d'une pareille audace, appelle lézard, *lacertus*, le bras musculeux « parce que le tressaillement des muscles sous la peau est comparé à un lézard qui passe (2) ».

1. *Esthétique de la langue française* (Ed. *Mercure de France*), p. 228.
2. *Ibid.*, p. 190.

Il n'est point ainsi deux façons différentes de « faire du langage » ; mais le procédé dont use le bon écrivain est universel, ou peu s'en faut : dans l'état actuel des langues européennes, « presque tous les mots sont des métaphores (1) ». Que si l'on exige des détails ou des raisons, Rémy de Gourmont nous renvoie à Bréal et à Darmesteter, qui sont aussi bien, de la théorie que l'on a dite, les auteurs responsables, l'origine, l'autorité.

*

Bréal, Darmesteter nous offrent donc de longues suites de « métaphores populaires », et les classes même où répartir ces métaphores, qui semblent nées par bandes :

« *Accoster* un passant, *aborder* une question, *échouer* dans une entreprise, autant de métaphores venues de la mer... ; *opportun*, *importun* sont des images empruntées à l'idée d'une rive d'atterrissage plus ou moins facile. Le cheval et l'équitation ont fourni un grand nombre d'expressions figurées : un orateur *s'enchevêtre* dans ses raisonnements (*chevêtre = longe de licou*), il est *démonté*, *désarçonné*. *Travail* suppose d'abord l'image d'un cheval entravé et assujetti... » De la même sorte « un son *grave*, une note *aigüe*, une maison *louche*, ont commencé par être des métaphores... » (2)

Bien. De quelques centaines ou milliers d'observations pareilles, l'on conclut : « La métaphore seule a pu permettre à chaque homme de pénétrer au fond des pensées de ses semblables ; dans aucune des langues dont nous pouvons étudier l'histoire, il n'y a de mot abstrait qui, si l'on en connaît l'étymologie, ne se résolve en mot concret. (3) »

Je le veux ainsi, et que la cause en soit dans « le besoin que nous portons en nous de représenter et de peindre par des images ce que nous sentons et ce que nous pensons » (4) ; mais enfin Bréal et Darmesteter n'oublient dans tout cela qu'une chose : c'est de montrer que nous avons bien à faire à des métaphores.

*

Un menuisier dit de la loi, que l'on vient de voter : « Elle a besoin

1. *Ibid.*, p. 187.
2. Bréal. *Essai de Sémantique* (Ed. Hachette), p. 289.
3. A. Darmesteter. *La Vie des Mots* (Ed. Delagrave), p. 85.
4. Essai de Sémantique, p. 287.

encore d'un bon coup de rabot » ; un photographe : « ...de quelques retouches ». L'un et l'autre usent par là des termes les plus simples qui d'abord s'offrent à eux, et leur présentent naturellement l'idée d'un finissage à donner à quelque meuble, cliché ou loi. Loin qu'ils cherchent la métaphore, ils l'évitent plutôt.

Mais ce rabot, cette retouche, dites-vous, font image. Sans doute, pour vous qui n'êtes pas menuisier, ni photographe ; « il s'agit simplement, ajoutez-vous, de mettre au net la loi ». Eh, c'est votre mise au net qui va sembler au menuisier image.

La métaphore en de tels cas, loin qu'elle soit l'effet de notre « besoin de peindre ce que nous sentons » traduit entre les interlocuteurs un défaut d'entente ; nous n'y recevons pas ce que l'on nous dit de la façon qu'on nous le dit, mais à l'envers et sur un plan différent. C'est notre distraction ou surprise d'un instant que nous appelons métaphore.

Il est entre les hommes une diversité plus subtile que celle qui tient au métier ou à l'habitude : différence de langue, différences, surtout, d'aisance et de sûreté dans le maniement d'une même langue. Par où s'élargit le champ de la fausse métaphore. Il ne s'agit plus seulement des mots qui, « allant de soi » pour le parlant semblent, à qui l'écoute, voulus, recherchés ; mais ceux-là même que le parlant découvre, ce sera suivant une direction inattendue.

Quelque enfant, ou étranger parle, de « cuillère à trous », de « couvercle pour tête ». Quelle fantaisie, dit-on.. C'est qu'ils ne connaissaient pas *fourchette* ou *chapeau* ; ou bien ces mots leur avaient échappé. Ils ne cherchent qu'à serrer l'objet du plus près et à se faire entendre.

(L'image ici se produit pour nous à partir de *fourchette* et dans ce deploiement vers la *cuillère* à quoi l'on nous oblige. La même image *ne se produit pas* pour eux à partir de *cuillère* : c'est qu'ils tendent vers la *fourchette*.)

Qui remarque, en de tels cas, « la curieuse image », il n'y a trop rien à lui reprocher. Mais veut-il plus loin admirer que l'enfant ou l'étranger use de métaphores, il convient de l'arrêter et lui montrer son illusion.

*

Illusion proche d'une illusion d'optique : elle tient à ce qu'il est

délicat de faire le départ du parlant d'avec celui qui l'écoute, et plus délicat encore où nous sommes précisément l'un de ces deux-là, où nous avons pris parti. Ainsi nous paraît-il, suivant le cas, que notre auditeur entend ce que nous disons, ou notre parleur se figure à lui-même ce que nous entendons, dans le même ordre et sur le même plan que nous faisons nous-mêmes. Illusion très générale, utile peut-être, et qui tient sa bonne place dans les lieux communs de la critique littéraire. Il n'est guère douteux que Bréal s'y laisse prendre et Darmesteter.

Car l'image se trouve jouer pour ces deux linguistes, qui dans le même moment considèrent ce mot actuel, abstrait : *accoster* et cet autre mot, différent, cependant le même : *côte*. Elle joue à *la faveur de cet écart*, comme il arrivail plus haut de *fourchette* à *cuillère trouée* ou, pour le professeur, de *mise au net* à *coup de rabot*. Le seul tort de Bréal est d'admettre que le Latin ou le Français d'il y a quatre cents ans (et tout aussi bien celui d'aujourd'hui) usait de sa langue avec une telle science, et un tel détachement.

M. A. Meillet dont on sait qu'il est le linguiste, de nos jours, le plus scrupuleux et le plus savant, écrit :

« Le principe essentiel des changements de sens est dans l'existence de groupements sociaux à l'intérieur du milieu où une langue est parlée... Ces changements tiennent aux emprunts que fait la langue commune aux langues particulières de ces groupements.

Arriver signifie étymologiquement *aborder*, c'est *adripare* et ce sens est bien maintenu, par exemple dans le portugais *arribar* : mais pour un marin, aborder c'est être au terme du voyage ; si de la langue des marins le terme passe à la langue commune, il signifie simplement ce que signifie le français *arriver*. Le mot *arracher* représente un ancien *ex-radicare* « tirer la racine » : dans le langage des cultivateurs ce terme est d'usage fréquent ; s'il passe à la langue commune la notion de racine disparaît et il ne reste que l'idée de tirer un objet engagé dans quelque chose. » (1)

Des explications d'ordre voisin, et relevant de la deuxième illusion que l'on a marquée, seraient ici possibles. On ne les supposera pas : au surplus leur possibilité seule importe, et l'existence,

1. A. Meillet. *Comment les mots changent de sens. Année sociologique, 1905-1906.*

à leur endroit, d'un hiatus dans la pensée de Bréal et de Darmesteter.

L'écrivain qui inventerait, de nos jours, *émerauder*, ce serait, suivant toute vraisemblance, pour des raisons absolument étrangères à celles qui ont provoqué *briller*. Loin que les linguistes apportent à la théorie de la métaphore l'appui d'une observation désintéressée, il nous faut bien imaginer que le subtil, l'incorruptible Bréal s'est laissé séduire ici à une mode d'idées (et, certes, je la veux appeler aussi bien doctrine, et très digne de respect, mais enfin c'est pour son caractère de mode que nous avons à faire à elle), au point d'affirmer beaucoup plus qu'il n'avait observé, et s'abandonner à une illusion assez grossière.

JEAN PAULHAN

* * *

DE QUELQUES ANTHOLOGIES.

LES PLUS JOLIES ROSES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE, cueillies par *Gabriel Soulages* (Crès et C[ie]). — LES DIONYSIAQUES de *Nonnos*. Fragments traduits par Mario Meunier. — ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE (XVIII[e] SIÈCLE), par *Maurice Allem* (Garnier frères). — ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE ROUMAINE, *des Origines au XX[e] siècle*, par *N. Jorga* et *Septime Gorceix* (Delagrave). — ANTHOLOGIE TRADUITE DU NÉO-GREC de SOTIRIS SKIPIS, par *Ph. Lebesgue* et *A. Castagnou* (Figuière).

Le choix d'épigrammes de l'Anthologie traduite par M. Gabriel Soulages est de ces ouvrages auxquels on souhaite un grand succès de librairie. Les innombrables lectrices des *Chansons de Bilitis* et celles — plus nombreuses encore, hélas! — de *Toi et Moi* devraient être aguichées par l'adroite présentation de ces délicates et immortelles merveilles. « *Œillades*, *Pas fixée*, *Quelle heure est-il donc*, *Périlleuse hydrothérapie* », tels sont quelques-uns des titres dus à la fantaisie du traducteur, fantaisie qui sait garder un goût fin et juste dans l'emploi d'expressions d'allure contemporaine. On sent fort bien

que M. Soulages a voulu éviter jusqu'à l'apparence d'un appareil savant, et que son principal souci fut de conquérir un public nouveau à des chefs-d'œuvres de poésie que trop de personnes ne connaissent que par ouï-dire ou par de sèches et froides adaptations scolaires. La même préoccupation a guidé son choix. Il n'a eu garde de négliger les charmants tableaux de mœurs d'Asclépiade, mais il a fait une place très large à Paul le Silentiaire, au précieux Philodème, à l'ardent Rufin, enfin au tendre Méléagre qui composa le premier de ces bouquets poétiques auquel il s'excuse presque en sa préface d'avoir mêlé « les violettes matinales de sa propre muse ». De ces bouquets, la traduction de M. Soulages, toujours élégante et parfois un peu maniérée, dégage le voluptueux parfum. Par endroits, quelques tournures du genre « poème en prose », quelques phrases un peu romancées font regretter le trait vif et net de la phrase grecque.

M. Gabriel Soulages n'a pas craint d'entrer en rivalité avec Sainte-Beuve, qui, dans son article sur Méléagre *(Portraits contemporains* T. III), a traduit un certain nombre d'épigrammes avec un sentiment exquis de cette poésie. L'avantage ne reste pas toujours à Sainte-Beuve : « Déjà la blanche violette fleurit, et fleurit le narcisse ami des pluies, et les lis fleurissent sur les montagnes ; mais la plus aimable de toutes, la fleur la plus éclose entre les fleurs, Zénophile, est comme la rose qui exhale le charme.... » A cette période un peu languissante, M. Soulages a substitué ceci : « ...Mais, incomparable fleur, rose du jardin de Vénus, *Zénophile, elle aussi, vient juste de s'épanouir*... » qui rend à merveille le mouvement de l'original. Mais, ailleurs, il rencontre moins heureusement. Aussi est-ce dans la version de Sainte-Beuve qu'on aime relire le beau poème funèbre à Heliodora : « Je t'offre mes larmes là-bas jusqu'à travers la terre, Heliodora, je te les offre comme reliques de tendresse jusque dans les enfers, des larmes cruelles à pleurer ! et sur ta tombe amèrement baignée je verse en libation le souvenir de nos amours ; car tu m'es chère jusque parmi les morts ; et moi, Méléagre, je m'écrie pitoyablement vers toi, stérile hommage dans l'Achéron ! Hélas ! Hélas ! où est ma tige si regrettable ? Pluton me l'a enlevée, il me l'a enlevée et la poussière a souillé la fleur dans son éclat. Mais je te supplie à genoux, ô Terre, notre nourrice à tous, d'enchaîner

dans ton sein, ô mère, d'enchaîner doucement cette morte tant pleurée ».

Pourquoi M. Soulages n'a-t-il pas cru devoir s'approprier la « *tige si regrettable* » et le « *stérile hommage dans l'Achéron* », expressions fortes et concises, exemples de ce raccourci d'idées qui est le fruit du génie poétique.

M. Gabriel Soulages eût été bien inspiré de faire auprès de ses propres traductions une place à celles de ses devanciers qui sont justement citées commes des modèles. Voltaire, entre autres, choisissant dans l'anthologie ce qui répondait à l'idée qu'il se faisait de l'épigramme, a fait passer dans le vers français la grâce du poème grec, avec tout l'esprit de Voltaire. « Je le donne à Vénus... » dit une courtisane mûre en consacrant son miroir à la déesse :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir en ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Il est, à toutes les époques, des esprits que ce genre de beautés ne touche point, ou qui affectent de les tenir pour méprisables. Ce sont eux que l'on voit piquer dans le sublime, tête la première, et qui ne remontent plus jamais à la lumière du jour.

*
* *

M. Maurice Allem est trop averti pour épouser la querelle de ceux qui prétendent bannir de la poésie, tour à tour, l'éloquence, ou l'esprit, ou l'émotion personnelle, ou la précision, ou bien le mystère. Il a fort bien marqué dans l'introduction à son *Anthologie poétique du XVIIIe siècle français* le caractère *intellectuel* de la poésie en cet âge d'or de l'esprit français, qui serait aussi, s'il faut en croire M. Allem, « le moins riche en poésie de toute notre histoire littéraire. » C'est l'opinion généralement reçue. Elle n'est pas aussi solidement établie qu'on veut bien le laisser croire. Il est plus vrai de dire qu'il n'y a guère, dans la poésie du XVIIIe siècle, de trace de *romantisme.* Même dans les « fureurs » réglées d'un J.-B. Rousseau u d'un Lebrun-Pindare, jamais la raison raisonnante n'abdique ses

droits. Ce que nous reprochons aux poètes de ce temps et même aux plus grands d'entre eux, à savoir de ne jamais exprimer de « sensations », de ne jamais faire passer dans les vers les frémissements et les mouvements de la chair et de « l'âme », est justement ce dont, après le pittoresque physique, ils se souciaient le moins.

Que ce fût en prose ou bien en vers, une seule chose leur importait, c'était de donner une forme nette, brillante et solide à la pensée, à l'idée. A celle-ci on demandait, à tout le moins, d'être ingénieuse, d'offrir même « un sens élevé, nouveau, véritable », comme disait Houdart de la Mothe, pour qui M. Maurice Allem se défend mal d'une certaine sympathie, que je n'éprouve moi-même aucun embarras à partager. Dût M. Paul Souday, si par mégarde il jetait les yeux sur ces modestes essais, en concevoir de l'aigreur, je crois qu'on chercherait vainement, dans les poèmes « philosophiques » de Victor Hugo, des pensées aussi justes, aussi fortement exprimées, sans grandiloquence et sans panache, mais avec une étonnante propriété de termes et une simplicité noble, que dans ces vers où, bien avant Sully-Prud'homme, Houdart de la Mothe avait tenté d'exprimer l'angoisse métaphysique :

Impatient de tout connaître
Et se flattant d'y parvenir,
L'esprit veut pénétrer son être,
Son principe et son avenir ;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime ;
Pour sonder ce profond abîme
Il épuise tout son pouvoir ;
C'est vainement qu'il s'inquiète
Il sent qu'une force secrète
Lui défend de se concevoir.

Mais cet obstacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir ;
Plus la nuit jalouse redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuse
Notre âme, esclave ambitieuse

Cherche encore à se pénétrer.
Vaincue elle ne peut se rendre
Et ne saurait ni se comprendre
Ni consentir à s'ignorer.

C'est dans cette même ode, si remarquable à tant d'égards, que le poète invoque la volupté. « Que l'ambition de connaître, s'écrie-t-il, cède à la douceur du plaisir ». La merveille du XVIIIe siècle est d'avoir su concilier l'une et l'autre, d'avoir fait de la science un plaisir de bonne compagnie, et d'avoir porté au plus haut point l'appétit du plaisir et celui de la connaissance. « Volupté, volupté... » chantait La Fontaine. La Mothe est plus méthodique :

Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'est point de vœux qui t'attirent ;
Tu souffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui...

J'ai souligné ce dernier vers. J'ai la faiblesse qu'on voudra bien excuser d'être sensible à son charme modéré... Et les deux premiers me font penser à l'appel éperdu de Baudelaire : « Volupté, Fantôme élastique... »

Le choix de M. Maurice Allem est partout guidé par un goût très délié auquel s'ajuste le souci de mettre au jour tout ce qui, dans ce siècle trop peu « poétique » à son gré — et trop civilisé peut-être aussi, car la poésie ne va pas sans quelque barbarie — offre un tant soit peu de « lyrisme ».

On ne saurait lui reprocher aucune omission grave. Au contraire, il lui faut savoir gré d'avoir négligé des pièces qui encombrent les recueils de « morceaux choisis », au profit de celles qui sont vraiment caractéristiques. Le choix que M. Allem a fait dans l'œuvre de Delille est celui d'un homme qui goûte la poésie pour elle-même et qui sait la découvrir partout où elle est.

***

M. Mario Meunier, à qui l'on doit une bonne traduction du

Banquet, a entrepris de traduire les *Dionysiaques,* de Nonnus. Il s'est attaché à garder au poème son caractère de somptuosité ornée. Il ne pouvait éviter les défauts de son auteur, qui sont un peu ceux de notre Brébeuf, la redondance, la profusion oratoire. Mais il a su rendre le beau mouvement de la déploration funèbre du chant XI et les gracieuses images de l'histoire de Calamus. Les remarques que M. Mario Meunier a mises en guise de préface aux fragments qu'il a traduits font vivement désirer qu'il s'avise de joindre à la version complète du poème allégorique de Nonnus, un commentaire de la doctrine mystique du poète alexandrin.

⁂

M. Philéas Lebesgue a traduit, avec le concours de M. André Castagnou, et publié sous le titre d'*Anthologie,* un choix d'œuvres du poète néo-grec Sotiris Skipis. C'est dans le troisième livre de la Harpe Eolienne que se rencontrent, à mon avis, les poèmes les plus remarquables. Il est aisé de constater l'influence qu'ont exercée nos poètes contemporains, et particulièrement Jean Moréas, sur l'auteur de ces stances :

O Paris! dans l'un de tes parcs, auprès d'une belle fontaine,
je viendrai, comme autrefois,
rêver, et, parmi le silence, j'ouvrirai
un vieux Verlaine.

Que de fois, triste poète, tu modelas
ton dialogue mystique,
assis seul, avec ta douleur,
sur ce banc.

Devant moi passeront, avec les feuilles mortes
des marronniers,
les erreurs de ma jeunesse surgissant une à une
du fond de mon passé.

⁂

MM. N. Jarga et Septime Garceix n'ont pas été bien inspirés lorsqu'ils se déterminèrent à traduire en vers français les œuvres des poètes roumains. Pour l'honneur de ces derniers, nous voulons

croire qu'ils ont été desservis et que, par exemple, Mihiel Eminesco n'est pas le médiocre « parolier » pour valses lentes que les traducteurs nous révèlent :

Amis lorsque, au fond de notre âme,
L'Amour s'est éteint dans la nuit,
La pure et merveilleuse flamme
Encor doucement nous poursuit...

Tout, ou à peu près tout, dans cette Anthologie est de la même veine.

*
* *

LA DÉFENSE DE TARTUFE, extases, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un Juif converti, par *Max Jacob* (Société littéraire de France).

M. Max Jacob renouvelle le genre du poème macaronique, avec infiniment d'esprit et les plus beaux dons de poète. Ce qui fait la différence de cet art raffiné, subtil et désespéré, à la froide mécanique verbale de ses médiocres imitateurs, est que partout le poète laisse deviner qu'il pourrait davantage, s'il ne préférait à tout autre plaisir littéraire, celui de dominer le sujet qu'il traite, et de paraître supérieur à ce qu'il fait. La grande poésie n'a pas de secrets pour M. Max Jacob, mais lui, pour décourager les admirations qu'il juge indésirables ou compromettantes, y mêle des propos de café, des phrases de roman-feuilleton, et des morceaux de cantiques pour le mois de Marie. Il recueille ainsi l'adhésion de tous ceux qui ne lui pardonneraient pas d'être sublime et profond, s'il n'était « fantaisiste ». Car la fantaisie, pour certains esprits, de même que pour les chefs d'orphéons sous-préfectoraux, c'est, en toute chose, le pot-pourri. Il a plu jusqu'à ce jour à M. Max Jacob d'être loué pour ce qu'il y a de factice dans sa poésie. C'est que, moins modeste en réalité qu'il voudrait le paraître, il compte bien être admiré plus tard pour ce qui est en elle de meilleur. L'exemple d'Apollinaire, dont la Muse eut beaucoup d'obligations à celle de M. Max Jacob, est là pour montrer que le calcul n'est pas plus

mauvais qu'un autre. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait un calcul ?

Voici un petit poème qui laisse paraître l'ingéniosité de M. Max Jacob et les charmes de sa cornemuse lyrique :

Moïse enfant, dans cette poivrière,
— C'est une tour avec toit de donjon, —
Pensait à Dieu et faisait sa prière,
Ne sachant pas gouverner dans les joncs.
L'enfant Jésus, la paille est son nuage ;
C'est bien plus chaud et c'est bien plus joli :
Il a la paille et n'a pas de logis.
Moïse enfant, éducation des mages,
Maille à partir avecque la magie,
L'autre petit, quand sa maison voyage,
A pour maison le ciel de l'Italie.
Hussards hongrois, sous vos noirs pardessus,
Qui trombonie dans ma courbe gondole,
Trombonez tous à la gloire de Jésus !
Que vos plumets lui soient une auréole.

On reconnaît l'agrément de l'ancienne imagerie religieuse d'Épinal. Des morceaux de prose, comme l'*Examen sur la charité,* qui sont d'une force et d'une sûreté admirables et d'une éloquence sobre ou d'une couleur très délicate, comme le début de *Jésus apaise la tempête*, ne sont pas moins remarquables.

* * *

LE CONTE D'HIVER AU VIEUX COLOMBIER.

Le Vieux-Colombier a rouvert ses portes. Ce ne sont plus les théories qui comptent, mais les actes. Son but — et son seul but — est, on le sait, de servir les œuvres qu'il monte. Aussi parlerons-nous d'abord, parlerons-nous surtout et peut-être uniquement, du drame lui-même. Si le *Conte d'Hiver* a gardé tout son sens et toute sa force, toute sa fantaisie et toute sa couleur, toutes ses qualités et même ses quelques défauts, aucune objection ne tiendra devant

l'évidence : Les moyens employés ici étaient les bons (sinon les seuls imaginables) et voici les principes du même coup justifiés.

Léontès, roi de Sicile, a depuis quelque temps chez lui le roi de Bohême, Polixénès. Ils sont amis depuis l'enfance. Jamais une ombre ne s'est levée entre eux et non plus entre Léontès et sa noble dame Hermione ; leur fils Mamilius grandit doucement dans la joie ; un autre enfant est attendu. Au moment de quitter la cour de Sicile, Polixénès se voit retenu par l'insistance des ses hôtes. Du moins, si Léontès échoue, Hermione, plus habile en ces sortes de choses, finit par obtenir du roi de Bohême la promesse de demeurer. Résiste-t-on à une femme si bien disante et à son sourire enchanteur ? Ce n'est certes pas la première fois qu'elle parle ainsi à « Bohême », et jamais Léontès, à ce qu'il semble, n'en prit ombrage. Mais ce grand gaillard roué, « Sicile », est un sensuel, un violent, un sanguin, à la merci de sa colère, le jour où le démon voudra souffler le doute en lui. Un serrement de mains, une parole trop tendre perçus avec plus d'acuité que d'ordinaire, vont pénétrer son crâne épais, déchaînant soudain un monde d'images qui ne seront que le grossissement de ce que Léontès a réellement vu — et comme il a vu les mains se serrer, ainsi voit-il les deux bouches s'unir et la consommation de l'adultère. En train de jouer avec son fils, il envoie, d'un grand coup de pied, promener les jouets de l'enfant et se redresse de toute sa taille ; le démon furieux de la jalousie nage dans son gros sang : il est hanté. — Jamais le mouvement d'une passion irrésistible ne s'inscrivit si visiblement devant nous. Oui, voilà du Shakespeare (et du grand Shakespeare) en vie : Léontès est sorti du livre, et il a retrouvé son corps. A ce moment il occupe toute l'avant-scène et les raisons innocentes de sa folie, Polixénès et la reine Hermione, ne sont que deux ombres lointaines qui se découpent sur le mur. — Or, le seigneur Camillo, fidèle serviteur du roi, s'avance. Chez un homme comme Léontès, l'acte marche sur les talons de la pensée ; il faut que, dans l'instant, le seigneur Camillo l'approuve, partage son erreur, le venge, si ce n'est sur la reine, tout au moins sur « Bohême », et à celui-ci verse le poison. Mais, en face de ce « Bohême », qui a le visage même de la droiture, Camillo ne peut se tenir de révéler le projet de son maître ; l'ombre de la crainte est sur eux : ils s'enfuieront. — Rien

dans ce premier acte que d'essentiel ; mais on y découvre déjà le mécanisme dramatique propre à Shakespeare : continuité, simultanéité. Ses personnages ne s'expriment pas à tour de rôle, mais ensemble, pour ainsi dire sans interruption. Ici, l'enfant qui joue, là, le père qui se dévore, plus loin, Hermione et son hôte qui déclenchent le drame à leur insu. Tous ne sont pas au même plan, ou présentés toujours dans la même lumière ; mais tous demeurent et agissent en notre présence : le dramaturge les manie comme le peintre les valeurs. Tandis que la parole est tout, ou à peu près tout, chez Racine ; ici, le geste est de moitié avec elle dans l'action. La composition logique et déductive, chère à nos classiques français, le cède à une composition harmonique, que sans doute ils n'ont pas ignorée toujours, mais qu'ils considéraient comme accessoire, malgré les leçons du théâtre grec ; seul Molière, dans ses pièces les moins guindées, en usa délibérément. Si le metteur en scène tient à ne pas trahir l'auteur, il devra, dans le cas présent, dessiner devant nous le drame, doubler et renforcer le texte par une arabesque expressive d'attitudes et de mouvements. Je donnerai un exemple de ce dessin : la descente au jardin de Polyxénès et d'Hermione, quand ils traversent le proscénium, sous l'œil jaloux de Léontès qui s'est retiré tout au fond : le bond de celui-ci sur eux, quand ils viennent de disparaître. Quelques manœuvres de ce genre — de cette qualité — et nous *voyons*. Tout cela, sans doute, était dans le texte ; mais il fallait le découvrir.

Le second acte s'ouvre sur une de ces scènes familières, non essentielles à l'action, mais parfaitement propres à la préparer, à la mûrir et à l'épanouir, que l'économie un peu janséniste de l'art français du XVII[e] siècle, à l'encontre des Grecs encore, excluait volontairement de la tragédie. La reine est au lit, ses femmes travaillent ; le jeune prince devise et plaisante avec elles, puis va raconter à sa mère une histoire de revenants : c'est le thème — tant de fois repris par Maeterlinck — du bonheur qui continue de régner dans une maison, tandis que les nuages s'amoncellent. Mais la peinture est si légère, si juste, si classique dans sa discrétion, que l'action n'en est pas un instant ralentie. — Léontès rentre en scène comme un furieux, rapportant la nouvelle de la fuite des deux « complices ». C'est l'aveu ; plus de doute ; on en voulait à sa couronne et à sa vie. Il arrache son

fils à la pauvre reine Hermione ; il l'accuse, l'insulte et la jette en prison. La reine n'a pas le don des larmes ; elle ne peut que protester, que chanter de sa voix très douce « l'affliction d'honneur qui la point ». Nous avons devant nous une chrétienne dont le malheur fait une sainte ; c'est à son tour de remplir le tableau et de balancer l'injustice par le poids des vertus qu'elle va montrer. En vain les seigneurs supplieront leur maître et en particulier, dans une admirable invective, l'honnête Antigonus : Léontès n'en démordra pas. S'il n'a pas *vu* de ses yeux, il *sent,* il *sait,* il *croit.* Pour plus de sûreté, il a envoyé deux messagers à Delphes interroger l'oracle ; mais que peut bien faire Apollon contre son démon déchaîné ? Pure formalité ; Léontès n'a ni Dieu ni loi : il n'a que passion au cœur. — Voici déjà, peut-on dire, trois caractères : Léontès et Hermione, au second plan Antigonus ; le dramaturge, maintenant, va « faire sortir » Paulina, la femme de ce dernier. Aussi timide en son loyal courage est le mari, autant la femme a d'entrain, d'esprit de répartie, d'indépendance, de bec et d'ongles. Elle se présente au geolier, obtient une entrevue avec une des suivantes de la reine, et rapporte le petit enfant qui vient de naître, dans l'espoir d'attendrir le cœur insensible du roi. Celui-ci est couché ; on fait autour de lui silence ; il ne peut trouver de repos ; il se tourne et retourne ; il tourne et retourne en sa tête ses projets de vengeance. Polixénès est hors d'atteinte, mais la reine paiera pour deux ; savoir qu'elle ne vit plus sera déjà un grand soulagement pour la pensée du roi malade. « Supprimons la cause du mal, et plus de mal. » Raisonnement humain et pitoyable. Rien, jamais, ne pourra guérir ce tourment ; le mal est fait. Déjà nous apprenons que le jeune prince Mamilius est tombé dans une pernicieuse tristesse ; nous l'avons assez vu pour nous intéresser à lui ; ainsi, même derrière la scène, le drame continue. — Survient Paulina qui force la porte, terrorise les seigneurs et en particulier son mari, présente le nouveau-né à Léontès, est repoussée, revient au roi, insiste, lui jette à la face ses vérités ; se fait entendre, mais non croire, et sort laissant là le marmot. — Scène vulgaire, mais admirable, par le poids de sa vérité. Nous sommes loin de ce réalisme voulu qui désenchante l'art et qui déforme la nature. La force d'une belle situation bien simple, traitée sans détours et à fond, soutient

le ton, du comique au tragique, avec une prestigieuse sûreté. On peut tout montrer dans le drame — et les Grecs ne s'en privaient pas — si c'est avec décence : « ut decet » comme il convient ; il est nombre de cas, dans le théâtre anglais, où la brutalité est convenance. — La scène et l'acte se terminent sur la belle supplication d'Antigonus ; le roi, y cédant à demi, consent à épargner le nouveau-né ; celui-ci sera, comme Œdipe, exposé sur une montagne ou sur un rivage étranger. Le pauvre petit ne gagnerait rien à cette dérisoire atténuation de sa peine, si Apollon, ou plus exactement la Providence, ne veillait et n'avait sur lui ses desseins. Notons-le bien. Ce n'est pas Léontès qui tient le premier rôle, dans le *Conte d'Hiver* : c'est Apollon — la Providence. Voici précisément les messagers de retour de Delphes : le roi, qui craint la *vérité*, convoque en hâte la cour de justice. On sent qu'il veut juger avant le dieu, et qu'il n'acceptera l'oracle que s'il est conforme à son jugement.

Troisième acte. Une courte scène, ironique, entre les messagers — et voici la cour de justice. Le roi veut respecter les formes : mais c'est évidemment hypocrisie ; il s'agit bien d'une justice sommaire et, du haut de son trône, c'est lui qui tranchera. Quand on a lu l'acte d'accusation, en vain se défend Hermione. Le roi a décidé. Rien n'est plus émouvant que cette défense ; la reine n'a pour elle que le sentiment de son innocence et ce ton de sincérité qui gagne tous les cœurs, hormis celui de Léontès. Pauvre femme éperdue, séparée de ses deux enfants, elle craint moins la mort que la perte de son honneur et jette à Dieu sa suprême prière : l'oracle doit parler avant le roi. Qu'il parle donc ! « Hermione est chaste, Polixénès sans reproche, Camillo un fidèle sujet, Léontès un tyran jaloux... Le roi vivra sans héritier si ce qui est perdu ne se retrouve. » C'est la reine justifiée et la mort du prince héritier prédite. Le roi n'accepte pas cette justification : « Il n'y a pas la moindre vérité dans cet oracle ! » Droit comme un chêne, il tiendra tête au ciel. Le ciel confond instantanément sa superbe : un serviteur accourt : « Le prince Mamilius est mort. » Le coup de hache au pied de l'arbre. Dieu a le dernier mot et le roi Léontès se rend. — Hélas ! à la nouvelle de la mort de son fils, la reine s'est évanouie ; la reine aussi est morte. L'invective à la bouche, la bonne

dame Paulina s'élance sur le roi. Il n'y a plus de roi ici : un chrétien et un pénitent. Paulina, qui le maudissait, le console. Quelle puissance ! quelle grandeur !

Shakespeare n'a rien conçu ni réalisé de plus vaste ; il atteint, il dépasse Œdipe, car Léontès est responsable et a tramé délibérément son malheur... — Qu'on ne croie pas que, saisi par le drame même, j'aie perdu de vue un instant l'interprétation que le Vieux Colombier nous en donne ; dans ses plus hauts moments, la mise en scène fait corps avec le drame au point de n'en pouvoir plus être distinguée ; nous voyons de nos yeux le chêne et la hache tombant sur lui : le roi au faîte de son trône, l'écroulement de son orgueilleuse folie ; mais nous ne savons déjà plus par quel moyen Copeau nous la fait voir. Une aire nue, un entassement de cubes, deux personnages — et le Dieu est présent. — On pourrait négliger la courte scène anecdotique qui montre Antigonus, ayant abandonné le nouveau-né sur le rivage de Bohême, poursuivi par un ours qui le croquera, et aussi la scène finale où un berger indigène ramasse l'enfant. Elles n'ont pas d'autre but que d'amorcer l'acte suivant ; elles sentent déjà l'intermède, la féerie, le divertissement. Mais arrivons à ce quatrième acte.

C'est à Shakespeare, ce n'est pas à Copeau, que s'adressent ici nos objections. Est-il de saine économie dramatique, après trois actes surtendus, quand l'action arrivée à son faîte doit marcher vers le dénouement, de proposer au spectateur une si longue halte dans la fantaisie. Shakespeare sait parfaitement où il va ; il veut donner l'impression du temps — quinze ou seize ans — qui sépare le troisième acte du cinquième. Mais puisqu'il a mobilisé le Temps lui-même, qui faisant office de chœur, nous présente en Bohême le prince Florizel et la jeune bergère Perdita, il eût pu par la même voix nous mettre au courant des évènements qui remplissent le quatrième acte, ou tout au moins, les abréger. Il sait qu'une action nouvelle ne peut désormais que nous décevoir et que nous ne parviendrons pas à nous intéresser passionnément aux amours des deux jeunes gens, tandis que Léontès expie ses fautes en Sicile. — Non, sa pièce est d'esprit chrétien, elle comporte rédemption et résurrection ; elle ne peut s'achever que dans la joie ; il importait de nous montrer l'amour vainqueur : de là cette charmante idylle. Pour

nous la rendre supportable, il y versa tous les trésors de son inépuisable poésie, il y mêla des chants, des danses et ayant sous la main sans doute quelque clown excentrique, il créa pour notre joie, le personnage parasite, tout à fait inutile, tout à fait gratuit, du truand, tire-laine et colporteur Autolycus. Représentons-nous bien qu'il ne considérait pas l'œuvre dramatique comme une composition livresque, indépendante de la scène et de ses moyens ; il créait toutes ses pièces avec les acteurs dont il disposait ; Autolycus se trouvant là, il s'emparait d'Autolycus. En soi et pris à part, comme une pastorale héroï-comique, cet acte de « la tonte des moutons » est une merveille ; mais une merveille de poésie et de fantaisie, non de drame. En dépit d'une mise en scène étonnamment vivante et colorée, en dépit du couple adorable des jeunes gens amoureux, en dépit d'un Autolycus qui vaut certainement le mystérieux « fantaisiste » pour lequel Shakespeare écrivit le rôle — c'est Jouvet — on a le sentiment que le drame n'avance plus ; et on craindrait qu'il ne s'arrêtât court, si on ne l'avait déjà lu. Nous avons changé de plan et de genre, de poésie et même de comique. Peut-être le grand dramaturge si circonspect et raisonnable dans les trois premiers actes de son *Conte* a-t-il un peu perdu le commandement de ses pensées ; il est si doux, quand on a du génie, d'oublier un peu la raison et de laisser l'esprit souffler. On trouve assez souvent exemple de ces moments d'abandon dans Shakespeare. Qui sait ? nous entendrions Perdita chanter ses amours en anglais, que nous ne songerions peut-être plus à Léontès ? Mais patientons ! voici que les amants s'embarquent, poursuivis par Polixénès qui fait obstacle à leur légitime union : voici Polixénès lui-même rejoint par le vieux berger qui ramassa l'enfant Perdita sur le rivage et qui tient les pièces d'identité... Tout ce monde, plus Camillo, le fils du berger et Autolycus va nous ramener en Sicile.

Le dernier acte est magistral. Il donne sur un point raison à Shakespeare, quant à la gratuité du précédent, laquelle n'est peut-être après tout qu'un peu insistante. Si nous ne sortions pas de cette féerie bucolique, la vision sévère du vieux roi Léontès en deuil, amaigri par quinze ans de jeûne, ne nous frapperait pas si douloureusement. Comme Rembrandt, Shakespeare a l'art inné des oppositions, qu'il ne faut pas confondre avec le procédé de l'anti-

thèse. — Donc, le roi de Sicile qui a « mené le repentir d'un saint » refuse encore de se pardonner à lui-même. Son entourage veut le remarier. La sage Paulina l'en dissuade, à moins qu'il ne trouve une femme qui soit le portrait vivant d'Hermione. « De telles épouses, il n'en est plus, donc plus d'épouses ! » Il mènera la pénitence jusqu'au bout. C'est là qu'apparaissent les deux enfants, tels que se tiendraient devant lui son fils mort, sa fille perdue. Avec quelle joie il accueille le fils de son ami Bohême ! Ce fils ment agréablement en présentant la jeune fille comme sa femme et soudain se voit démentir : son père a fait prier le roi de l'arrêter. Léontès entend le jeune homme et promet de plaider sa cause, si du moins « son honneur n'a point été mis en déroute par ses désirs ». Il marche à la rencontre de Bohême. De cette rencontre émouvante, de la reconnaissance qui s'ensuit (Perdita est la fille de Léontès et d'Hermione) un gentilhomme nous donne le récit ; nous retrouvons aussi le berger et son fils devenus gens de qualité en conversation avec Autolycus ; c'est un intermède. Une plus grande merveille nous attend. Pauline conduira Léontès et ses visiteurs dans sa galerie d'objets précieux et leur fera contempler la statue peinte que Giulio Romano vient d'achever à la ressemblance de la feue reine. Le rideau s'entr'ouvre : Hermione est là. Comment Léontès l'admire, la chante, comment Perdita la salue, cela ne saurait être dit : il faut entendre le poète. Comment elle s'éveille à l'invite de Paulina, s'avance, tend la main, pardonne, comment elle étreint son époux, bénit sa fille et Florizel son nouveau fils, Madame Albane nous le montre — et ce miracle fantaisiste est littéralement bouleversant. Hermione a retrouvé son roi, Paulina « vieille tourterelle » épousera le loyal Camillo. Et nous ne saurons pas pourquoi la reine attendit quinze années avant de rendre son amour et sa personne au roi. Non, on ne nous le dira pas. — Mais quand ces personnages réellement vivants se retirent, il n'est pas un spectateur qui n'entende, au fond de soi, les paroles qu'ils échangent derrière le théâtre. Ce sont des paroles chrétiennes. « N'oubliez pas, dit-elle à Léontès, que nous avons fait deux victimes, notre cher petit prince et le fidèle Antigonus, vous par votre fureur jalouse et moi aussi, peut-être, par tels sourires inconsidérés à l'adresse de notre ami, qui ont pu vous faire douter de ma modestie. Même tout à fait innocente,

je devais à mon tour expier avec eux et vous faire expier vous-même. Je devais aussi vous donner le temps d'oublier les raisons de votre fureur : ma beauté funeste. Vous ne craignez plus rien ; mon visage a perdu sa fleur. Il ne fallait pas moins pleurer pour qu'Apollon nous rendît Perdita. Maintenant que le ciel pardonne, ami, les hommes peuvent pardonner. » C'est à peu près le sens des explications que dut donner Hermione à Léontès. Il y aurait tout un travail à faire sur le christianisme de Shakespeare. *Le Conte d'Hiver*, qui est une de ses dernières œuvres, en est imprégné jusqu'au cœur. Est-il, du reste, un grand ouvrage qui ne soit l'expression d'une grande pensée et d'une grande certitude ? Je ne le crois pas.

Je n'ai pas étudié particulièrement ce drame. Tel que je viens de l'évoquer, dans sa force et ses agréments, dans sa ligne et dans ses dessous, c'est le Vieux Colombier qui me le propose. La mise en scène de Copeau n'anime pas seulement le texte, elle l'explique ; le spectateur n'a plus qu'à lire et qu'à se laisser émouvoir. Aussi bien j'estime inutile d'insister sur la disposition d'une scène qui remplit si exactement son but et n'est, répétons-le, qu'un moyen provisoire, un point de départ, un tremplin, mais simple, mais robuste et sûr. Pour le « simultanéisme » de Shakespeare, elle est la commodité même ; nous verrons ce qu'elle sera pour Molière, pour les modernes, peut-être un jour pour les Grecs et Racine. Mais elle ne serait rien, répétons-le aussi, sans les acteurs, sans ce qu'on appelle d'un beau mot, la « compagnie ». Devant ces jeunes gens ardents et dociles, encadrés par quelques aînés dont l'expérience est connue de tous, nous avons l'impression d'une spontanéité disciplinée, d'une émulation joyeuse, d'une réserve de forces merveilleusement diverses qui ne demandent qu'à venir au jour, d'une ressource en un mot presque illimitée pour l'auteur qui voudra travailler avec eux. Un chef qui sait et qui veut, c'est tout le secret de cette harmonie. — Il n'y a pas de vedettes, c'est entendu ; mais il faut nommer Œtly qui est un puissant Léontès, Madame Albane une émouvante et fragile Hermione, Madame Barbieri, la vérité même dans Paulina, Jouvet ineffable de fantaisie dans le rôle d'Autolyeus, et Robert Allard, charmant Florizel, et Remy Carpen, Perdita tremblante, et Bacqué en berger, et Bouquet qui est clown, son fils ; Marcel Herrand dans le Temps, Le Goff, Roger, Savry — tous enfin, jusqu'aux

plus humbles rôles tenus souvent par des acteurs déjà qualifiés. Je renvoie au programme et je félicite la compagnie. Un mot sur les costumes qu'a dessinés le peintre Fauconnet peu de temps avant de mourir : ils sont d'un goût parfait et d'un éclat vraiment splendide sur les beaux degrés de ciment où le pas tient si bien et frappe si mat. Disons le mot : nous ne sommes plus au théâtre. Nous sommes aujourd'hui dans l'œuvre de Shakespeare ; et nous serons dans une autre demain, sans qu'ait changé en rien la scène ; c'est l'œuvre qui la changera. Déposant toute fausse honte, applaudissons d'autant plus fort que nous sommes amis de Jacques Copeau.

HENRI GHÉON

*
* *

LES BALLETS RUSSES A L'OPÉRA : LA BOUTIQUE FANTASQUE, LE TRICORNE, LE CHANT DU ROSSIGNOL.

Il y a fort longtemps déjà que la troupe de M. de Diaghilev a quitté la Russie ; dès avant 1914, elle avait perdu toute attache fixe avec son pays d'origine et avait commencé d'errer à travers le monde. Il semble cependant que la guerre et la révolution russe aient augmenté sa séparation d'avec la patrie et l'aient définitivement retranchée de ses bases.

Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseaux,

M. de Diaghilev ne s'est pas lâchement résigné à sa solitude ; il a au contraire essayé de retrouver autour de lui des collaborateurs et des aides ; il a noué des alliances avec les artistes des pays qu'il traversait ; il s'est aussi adroitement que possible assimilé la substance que l'étranger pouvait lui fournir. Dans ses dernières créations, en particulier, l'élément français, l'espagnol, et même l'italien, ont pris une importance considérable.

Ce sont donc pour la plupart des œuvres métisses que nous sommes aujourd'hui invités à juger. Ce caractère en fait l'intérêt tout spécial, mais explique peut-être aussi qu'aucune d'elles ne réussisse à nous donner une impression parfaitement pure et homogène et qu'au plaisir

qu'elles nous dispensent se mêle je ne sais quelle hésitation de l'esprit, quel tiraillement assez pénible des sens. Notre attention est comblée sans entente préalable, sans intimité suffisante entre ceux qui la sollicitent : aussi ne reçoit-elle que des satisfactions partielles et comme morcelées. Nous voici assez loin de ces pleines et harmonieuses réussites qui avaient nom : *le Prince Igor*, *Petrouchka*, *le Sacre du Printemps*. Il faut le dire franchement : le temps n'est plus où tous nos sens, où notre cœur lui-même, trouvaient d'emblée aux Ballets russes, rafraîchissement, délice et potion. Notre curiosité seule nous y attache encore et c'est seulement de la sentir en nous caressée que nous pouvons attendre désormais du plaisir.

La disparition de Nijinski se révèle d'une gravité que même la saison de 1914 ne pouvait encore faire prévoir. L'ingéniosité de Miassine, comme danseur et comme chorégraphe, ne fait qu'accuser ce qu'il y avait chez Nijinski de vrai génie. L'absence de ce dernier est comme visible ; on le sent, de tous les gestes et de tous les mouvements qui nous sont offerts, comme retiré. C'est aujourd'hui surtout qu'il n'est plus là pour le répandre, qu'on peut se rendre compte de l'extraordinaire pouvoir de rayonnement qu'avait cet homme. Miassine, quand il danse, sa silhouette peut être charmante : mais rien jamais n'en émane ; elle ne se détache pas de lui ; elle ne se propage pas ; elle demeure stricte, adroite et mince. Avec Karsavina jamais il n'arrive à former ce couple enivré, auquel Nijinski savait si bien donner naissance. Il n'a pas, comme Nijinski, l'art de couver cette femme, de la faire éclore. Le jeune Bacchus n'est plus là, par qui coulaient jadis à pleins bords la fureur, l'extase et le baiser.

Non seulement cela. Mais l'invention chorégraphique de Miassine n'a rien de spontané ; elle suit plus ou moins péniblement les traces frayées par Nijinski. Tout ce que Miassine imagine, comme pas et comme gesticulation, (en dehors de ce qu'il emprunte textuellement à la danse populaire) à sa source évidente dans *le Sacre du Printemps* : ces piétinements, cette manière de désigner le ciel d'un bras par dessus la tête, ces attitudes cassées, tout cela provient directement et sans transposition véritable, du *Sacre*. Mais plus l'imitation est immédiate, plus l'abîme qui sépare la copie de l'original apparaît profond ; car on remarque mieux qu'elle manque de toute la nécessité dont il était plein. A la chorégraphie empêchée et spasmodique du

ballet de Nijinski il y avait en effet une raison, qui était le sujet même, l'atmosphère panique que les auteurs avaient voulu créer : c'était la pesanteur du Printemps, c'était l'engluement de la vie préhistorique, qui accablaient, contraignaient, réduisaient ainsi les gestes. Dans les ballets réglés par Miassine, on cherche en vain ce qui peut bien justifier l'allure étriquée de la danse, sa perpétuelle crampe. *Le Chant du Rossignol* lui-même, malgré ce qu'y introduit d'étouffant et de contracté la musique de Stravinsky, ne comporte tout de même pas une suffisante *horreur* pour qu'on se puisse expliquer tant de contorsions, une gymnastique si compliquée, une si grande pauvreté de grâce et d'élan.

Miassine était un danseur de talent ; la fortune, contrairement aux apparences, lui a joué un très mauvais tour en l'appelant brusquement à prendre la place de Nijinski ; il a eu beau s'enfler ; pour l'occuper entière il eût eu besoin d'autre chose que d'élégance et de bonne volonté.

Ces restrictions faites (je ne me dissimule pas qu'elles sont graves), il faut tout de même reconnaître qu'aucun des trois nouveaux spectacles de cette année n'est ennuyeux et qu'on y trouve même de fort agréables parties.

Je ne raffole pas du décor qu'André Derain a brossé pour la *Boutique fantasque*. Le primitivisme en est un peu appliqué ; les grandes figures dont s'orne le rideau sont d'une maladresse qu'on sent avoir coûté à l'auteur vraiment un peu trop de peine. De plus le décor lui-même est un peu trop vaste pour être grand ; il y circule trop d'air ; il n'emprisonne pas suffisamment les danseurs, il ne les fomente pas assez.

Les costumes de leur côté manquent d'exagération. Le mauvais goût en est trop avare. Les personnages ne parviennent au grotesque que grâce à de petits accents posés de l'extérieur ; le ridicule ne jaillit pas de leurs entrailles ; il est insuffisamment artésien.

Mais l'œuvre est amusante, pleine de brio, d'aplomb, et de fine impertinence. D'abord un peu trop voisine de la pantomime ou même de la comédie, elle s'anime progressivement et nous retrouvons vers la fin quelques-uns de ces beaux tumultes construits, de ces gracieux châteaux de gestes qui faisaient jadis notre ravissement.

Si la musique de M. de Falla était moins servilement inspirée du folk-lore espagnol et surtout si elle avait un peu plus de distinction harmonique, *le Tricorne* serait le chef-d'œuvre de la saison. Après une affreuse et inexplicable affiche de gare dont Picasso a cru, je ne sais pourquoi, devoir un instant affliger nos yeux, le rideau se lève sur un décor vraiment délicieux, et qu'on découvre bientôt calculé avec un soin admirable pour former avec la sombre élégance des costumes les plus diverses harmonies. On sent ici tout ce dont Picasso serait capable, s'il pouvait seulement perdre cette manie de chercheur d'or, qui le pousse toujours de préférence dans les chemins où il est assuré que personne ne le suivra, et qui lui fait placer le comble de l'art dans le continuel efficacement de ses propres vestiges. Pour une fois le voici sans autre souci que de plaire : et il y réussit du premier coup avec un bonheur qui fera l'envie de beaucoup. J'imagine pourtant que ce succès ne doit pas le laisser sans remords et que déjà il songe aux moyens de le faire oublier. Tant pis ! Ne songeons, nous, qu'à notre plaisir, qui est grand.

Je n'ai pas la compétence qu'il faudrait pour discerner ce que la chorégraphie du *Tricorne* doit à la danse populaire espagnole. On me dirait qu'elle en est toute entière transposée, que je ne m'étonnerais pas outre mesure. Mais pourquoi m'en plaindrais-je, puisque c'est la plus vivante, la plus spontanée, la plus gaillarde que Miassine ait su combiner ? Le pas qu'il danse lui-même tout seul, par instants nous donne quelque hallucination de Nijinski : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Le Chant du Rossignol, pris dans son ensemble, est sans aucun doute à la fois le moins réussi et le plus riche des trois nouveaux ballets. C'est une œuvre ardue, prétentieuse, magnifique, gorgée d'intelligence, pétrie de rareté. Matisse a comme digéré la Chine avec son cerveau acide et il l'y a retrouvée réduite à trois ou quatre couleurs fondamentales, dont il a bravement aussitôt badigeonné à plat tout son décor. L'effet, au premier abord, est saisissant : on le trouve un peu plus facile à la réflexion. On ne s'en lasse point pourtant aussi vite que l'esprit le voudrait. C'est que cette extrême simplicité tonale, dont les costumes entreprennent un commentaire franc et suave, donne à l'ensemble du spectacle, une cohésion et une har-

monie qu'on ne peut s'empêcher, surtout au sortir de la *Boutique Fantasque*, de sentir avec satisfaction. Quand le Rossignol tout blanc emmène, captive de son collier, la guenon rouge de la Mort, si cherchés soient leurs pas et leurs attitudes, l'impression est forte rien qu'à cause de l'atroce limpidité dont nos yeux trouvent à s'emplir.

Strawinsky est un prodigieux musicien. Je ne me sens pas en communion immédiate avec certaines des œuvres qu'il a composées pendant la guerre et qu'il nous a fait entendre dans un récent concert Delgrange. Mais aucune ne diminue la confiance que j'ai dans l'auteur de *Petrouchka* et du *Sacre du Printemps*, qui restent les deux seules œuvres vraiment grandes qu'on ait vu paraître depuis *Pelléas*.

A vrai dire, à la première audition du *Chant du Rossignol*, je me suis senti repris par le malaise que je décrivais ici même, en juillet 1914, au moment où l'œuvre venait de voir pour la première fois le jour sous la forme d'opéra ; elle m'est apparue de nouveau trop étranglée, trop lente et trop courte à la fois, trop constamment animée de suicide. Mais je l'ai réentendue, et sans pouvoir me débarrasser complètement de ma gêne, je suis devenu plus sensible à l'extraordinaire qualité de son détail.

Je ne connais rien de plus étonnant que la tranquillité de Strawinsky en face des sombres oiseaux que lâche un par un la cage de son esprit. Comment n'a-t-il pas peur ? Chacun s'avance tour à tour dans le vide de l'orchestre, sautille, tourne, bat un peu des ailes, chante un instant sans écho et périt. Il y a des gouffres de silence, où tournent d'étranges vibrions. Tout à coup, tout se met marcher à la fois, comme les palettes d'un moulin, comme les mille marteaux d'une usine ; les instruments les moins affiliés d'avance démarrent en troupe, s'arrangeant ensemble en cours de route, en bons camarades. Puis, une aigre et rase mélodie chemine un instant toute seule, s'aidant d'on ne sait quelles petites pattes sous le ventre. Et, de nouveau, plus rien : la musique reprend la forme du silence ; l'orchestre montre ses intestins ; les sons s'évasent, nous absorbant au fond d'une cuve monstrueuse, où nous serons soumis à tout un système de supplices espacés.

La liberté formidable dont profitent aujourd'hui avec goût,

talent et discrétion, nos jeunes musiciens, il ne faut pas oublier que c'est à Strawinsky qu'ils la doivent, à ce frêle Samson qui, d'un geste facile et comme plein de sommeil, a reculé de toutes parts les murailles du temple de la musique.

JACQUES RIVIÈRE

***

LE CUBISME AU GRAND PALAIS.

Un des événements les plus caractéristiques du Salon des Indépendants est l'accueil sympathique fait par la presse au mouvement cubiste. En réalité, les œuvres les plus dissemblables sont encore rangées par le public sous ce vocable, pourvu qu'elles offrent un aspect inattendu. Il serait peut-être intéressant d'expliquer dès aujourd'hui, partiellement, les aspirations des peintres nouveaux et de signaler les deux courants inverses qui entraînent, par des routes opposées, les artistes vers des buts qui ne se rejoignent qu'à force d'être antagonistes.

Je ne voudrais pas être soupçonné de servir l'un des deux grands groupements cubistes aux dépens de l'autre. Dans les deux camps le talent abonde, et c'est lui seul qui opèrera la sélection finale. Je désirerais simplement définir avec le plus de précision possible l'attitude de ceux que j'appellerai, pour mon seul usage, les cubistes *a priori* ou cubistes purs, et les cubistes *a posteriori* ou cubistes émotifs. Dire que je me range dans ce dernier groupement n'est pas, dans mon idée, lui accorder aucune suprématie, mais plutôt confesser une « faiblesse », susceptible de devenir cependant une vertu.

Dans ma « Première visite au Louvre », pressé par des soins plus urgents, je ne fis qu'indiquer la différence selon moi radicale, incurable, qui sépare les artistes français des artistes étrangers, des Italiens en particulier. Ceux-ci, écrivais-je, *peignent directement des Dieux* ; les meilleurs peintres de chez nous peignent des hommes et *obtiennent* des Dieux. Nous trouverons dans le Cubisme, art européen né en France, la trace bien affirmée de cette distinction profonde qui caractérise les deux races d'artistes qui, au-delà des frontières, se partagent l'univers. « Ce n'est pas sur la terre que j'ai

cherché ce type », dit le Vinci en parlant d'une tête de Jésus qu'il avait dessinée. Et Michel-Ange : « Il est téméraire, il est absurde, celui qui prétend obtenir de ses sens un type de beauté qui émeut et emporte jusqu'au ciel toute saine intelligence. » Voici des paroles qui nous éclairent admirablement sur les procédés de travail de ces maîtres. Cherchant à exprimer le divin ou, si on préfère, l'universel, ils construisent de toutes pièces leur idéal. Ils généralisent *d'abord*, ils entrent dans l'éternel pour ainsi dire de plain-pied. Les grands Italiens de la Renaissance sont des idéalistes et des idéologues. Un tableau pour eux est avant tout une spéculation de l'esprit ; il est un temple où Dieu seul règne et où l'homme trouve, en dernier lieu, asile.

Les peintres cubistes purs représentés ici : Braque, Juan Gris, Maria Blanchard, Metzinger, Marcoussis, Severini, Hayden, et les sculpteurs Lipchitz et Laurens conçoivent, eux aussi, leur œuvre comme un monde où rien de « quotidien » ne peut être admis. M. Metzinger aime à parler de « l'effusion pure ». Ce terme caractérise parfaitement l'effort de l'artiste pour qui l'œuvre n'est tout d'abord qu'un « milieu » où n'entrent que les éléments de l'esprit. L'inspiration n'est pas ici d'ordre sentimental, mais uniquement plastique ; elle suscite une combinaison de formes différemment colorées dont les dimensions, la place et le ton sont obtenus par l'exercice d'un procédé rigoureux. Le tableau est terminé dès que les surfaces tout abstraites qui le divisent sont organisées ; le reste du travail ne consiste plus qu'à choisir dans un répertoire réduit de formes acquises, celles dont l'absolu géométrique coïncide avec chacun des compartiments du tableau. L'assiette justifie le cercle, et la boîte le rectangle. On le voit « ce n'est pas sur la terre » que les cubistes purs cherchent leurs types. L'universel est leur domaine familier ; l'utilisation du particulier n'est pour eux qu'une *concession*, jamais un *motif*. Ayant à représenter les objets qui constituent une nature morte, ils peignent le verre, le compotier, le raisin, la pomme « en général ». Ils conçoivent l'objet débarrassé de toute contingence, le recréent vierge de toute aventure terrestre. Ils dressent l'inventaire des qualités de chaque chose et en font sur la surface de la toile une minutieuse et subtile énumération. Ils procèdent par la *connaissance* comme les peintres académiques (je donne à ce mot son sens

noble). Comme Michel-Ange savait ses muscles par cœur, ils savent par cœur leur guitare, leur pipe, leurs fruits ; ils n'ont plus besoin, pour les figurer, de les avoir devant les yeux. Leur mémoire leur fournit un arsenal de formes dissociées, toutes prêtes à être organisées selon les lois savantes de la composition cubiste.

Il n'est pas jusqu'à la lumière baignant leurs toiles, qui n'exprime leur dédain des apparences. Ce n'est pas à la chaude et pourtant abstraite lumière vénitienne que je comparerai celle des cubistes. Est-ce que parce que beaucoup d'entre eux sont Espagnols ? Il me semble que les éclairages de leurs toiles sont les mêmes qui auréolent de mystère et d'absolu les héros du Gréco ou de Zurbaran.

Pour enclore en une formule brève la définition des cubistes de la première catégorie, on peut dire d'eux qu'étant en possession de lois picturales traditionnelles, ils les formulent, les énoncent, en prenant en dernier lieu les objets comme exemple : ils projettent leurs rêves plastiques sur l'objet comme sur une cible.



Le peintre français manque totalement d'imagination, au sens où on l'entend généralemnt. Il n'a aucun don pour créer de sang-froid, et sans appui extérieur, une image, même modeste. Les saints du porche des cathédrales sont avant tout des portraits, L'imagier qui les voulait sculpter se tournait vers son voisin et en reproduisait le visage. Il interrogeait la nature immédiate. Mais il la scrutait avec un amour si profond, une application si singulière et un tel sens de l'unité que, se séparant comme par miracle de ses tares vulgaires, le modèle, débarrassé de ses attributs terrestres, revêtait ceux d'une divinité. Le langage de l'artiste français est aussi généralisé que celui de l'Italien, mais à l'encontre de celui-ci, il trouve ses éléments dans le particulier. Il n'est pas plus riche ; il paraît moins abondant, mais il conserve de ses humbles origines je ne sais quel parfum qui, pour un cœur français, est irremplaçable.

Regardez au Louvre la *Vierge aux Rochers* ou le *Saint-Jean*, du Vinci. Si vous êtes passé par la salle des Primitifs Français, si vous avez contemplé longuement *l'Homme au verre de vin*, les deux visages du maître italien vous deviendront, malgré leur beauté idéale, insupportables à force d'être anonymes.

L'attitude de l'artiste français n'a pas varié depuis le Moyen-Age et son programme ne me paraît pas devoir différer, malgré la récréation impressionniste, de ce qu'il fut si longtemps.

C'est cette fidélité aux objurgations de la race qui a conduit, à leur insu peut-être, les cubistes les plus patients à se tourner vers le monde extérieur. Leur but est essentiellement cubiste : il s'agit toujours de s'adresser aux plus hautes facultés de l'homme, « d'emporter jusqu'au ciel » si possible, « toute saine intelligence ». Mais, malgré Michel-Ange et Metzinger, c'est « de leurs sens » qu'ils veulent obtenir un type de beauté. Le tableau demeure pour eux une spéculation de l'esprit, mais cette spéculation, au lieu de s'exercer sur des figures pures, imaginées, ne peut s'exercer que sur des figures nées d'une émotion de nature. Ce n'est donc pas le verre, ou l'assiette *en général* qui les inspireront, mais la combinaison neuve qui naîtra pour eux de *tel verre*, de *telle assiette*, aperçus dans un cadre inattendu qui en modifiera les formes et fera surgir à leur esprit une géométrie expressive. Alors que les cubistes purs partent d'un concept, les cubistes émotifs que je brûle d'appeler cubistes-impressionnistes, partent d'une sensation. Si les premiers sont des idéalistes, les seconds sont des réalistes, à la façon de Cézanne. Comme Cézanne, c'est au moyen de la méditation sur les produits de la sensation qu'ils veulent arriver jusqu'à l'esprit et jusqu'à l'ordre : ils veulent, sur le conseil du Maître d'Aix « faire de l'Impressionnisme une chose durable comme l'art des musées. » La formule est bonne, et Cézanne a défini la peinture pour un siècle ou deux, peut-être pour plus longtemps encore.

Au Grand Palais, le groupe du cubisme émotif n'est pas au complet. Il y manque De la Fresnaye, Delaunay, Le Fauconnier. Mais il y a Léger qui expose une rue de Paris où les murs, par l'animation que leur confèrent les affiches multicolores dont ils sont couverts, semblent se déplacer, cependant que les êtres humains, réduits à l'état de silhouettes grises, sont absorbés par le dynamisme de la vie moderne. Il y a Gleizes, avec ses cirques, où les danseuses et les clowns propagent les mouvement autour d'eux comme des ondes successives. Ici, l'objet : Rue, Cirque, Bar ou Port, préexiste aux rêves ; il n'est plus *cible*, mais *projectile*.

L'opposition entre les deux groupes s'augmente si on compare la

qualité de la manière qui règne dans leurs tableaux. Autant l'éclairage cubiste pur est artificiel et pour l'esprit seul, autant la lumière que dégagent les œuvres du deuxième groupe ressemble à celle qui enveloppe et caresse les seules œuvres françaises. Le peintre de l'Ile-de-France, aux dons humains dont j'ai parlé, joint un sens de l'atmosphère unique au monde. L'impressionnisme de Monet, tout visuel, est l'exagération monstrueuse de ce don particulier. Claude Lorrain, Watteau et Corot, s'ils construisent les toiles comme des architectures, n'ont de cesse qu'ils n'en aient noyé les contours par de molles vapeurs lumineuses.

Michel-Ange, le Vinci, Zurbaran et Gréco d'un côté. Claude, Watteau et Corot de l'autre... On ne peut choisir que sentimentalement parmi ces maîtres admirables. Ce n'est donc établir aucune hiérarchie que de constater que les cubistes purs prennent de plus en plus fortement parti pour les leurs ; et ce n'est peut-être pas une telle trahison de ma part, moi qui suis pour toujours asservi aux maîtres français, que d'ajouter à la définition cubiste du tableau les deux amendements suivants : « Toute peinture est, *issue d'une sensation*, une construction géométrique *qui se dissout dans la lumière.* »

ANDRÉ LHOTE

***

MEMORIES OF GEORGE MEREDITH, by *Lady Butcher* (London-Constable).

Un matin de juin 1867, Alice Brandreth, âgée de 13 ans, partait bien avant l'aube avec son cousin Jim Gordon, (16 ans) pour aller voir lever le soleil du sommet de Box Hill. Chemin faisant, Jim eut une idée : « Je connais, dit-il, une sorte de fou qui habite au pied de la colline. Il est tout à fait fou, mais très amusant, aime la marche et les levers de soleil. Allons le héler et le tirer du lit ! »

C'est ainsi que bientôt la fenêtre de Meredith recevait des graviers, et une voix sonore et joyeuse demandait : « Qu'est-ce qui vous prend de vouloir casser mes vitres ? » Mis au courant de l'expédition projetée, il eut vite fait d'enfiler un pantalon, et bientôt, tête nue, les pieds nus dans des pantoufles de cuir, il menait les

deux cousins à l'assaut des pentes herbeuses de Box Hill. Une fois au sommet, on s'assit. En silence, Meredith regarda le soleil surgir, dorer les hauteurs voisines, emplir la vallée de couleur et de lumière; en silence il écouta la fillette réciter un hymne de Keble, et les chants des oiseaux, puis ce fut son tour, et jamais l'enfant n'oublia l'effet que fit sur elle cette parole de poète glorifiant la Nature, la Vie et nos devoirs. Ce fut ainsi que commença une amitié qui devait durer plus de 40 années.

Les « souvenirs » que vient de publier Miss Alice Brandreth, devenue Mrs Gordon, puis Lady Butcher, ne nous révèlent pas un Meredith ignoré, mais nous font pénétrer dans le cercle d'amis où il se détendait volontiers.

Se détendre, pour Meredith, c'était laisser son esprit jouer à la manière d'un feu capricieux autour des choses et des gens, les éclairant d'un jour nouveau, projetant le plus souvent sur eux le rayon du comique. « Nous ne pouvions être longtemps en sa compagnie sans qu'il nous fît rire. » Son humour, son esprit, son ironie étaient toujours en éveil. Il jouissait en observateur artiste de la comédie perpétuelle que lui donnaient ses semblables. Un vieux professeur ventripotent paraissant à un bal costumé, un courtisan vêtu de satin mauve, de gros messieurs s'essoufflant dans un jardin à poursuivre des bulles de savon avec des éventails japonais, le font rire aux larmes. Nul rire plus contagieux, car il l'accompagne d'une remarque au tour imprévu, qui soudain révèle le comique, le met en lumière.

Les histoires qu'il invente aux dépens de ses amis, les sobriquets dont il les affuble ont leur source dans une intuition pénétrante de leurs faiblesses, dans une ironie sympathique qui les flatte, les stimule, les pique comme à la dérobée, mais ne les blesse pas.

Ecoutons-le formuler sa théorie du rire : « C'est la cure par excellence d'un jeune égoïsme vaniteux. » Toute femme devrait apprendre à se voir du dehors pour ainsi dire et à se moquer de soi-même. En fait, nous devrions tous essayer de considérer ironiquement la plupart des situations, mais surtout celles où nous sommes. « Les anciens dieux eux-mêmes, disait-il encore, ne prospérèrent point lorsqu'ils eurent mis Momus à la porte de l'Olympe. »

L'inspiration de Momus faisait rarement défaut à Meredith. Il ne

cessait de créer dans la joie. « En promenade, il imaginait pour nous et nos amis des aventures de toute sorte ». Etait-ce une histoire d'amour qu'il inventait ? Soudain on découvrait que le héros ou l'héroïne était particulièrement inapte à jouer le rôle qu'il s'était assigné, et où il s'obstinait aveuglément, proie de l'esprit comique.

Parfois, surtout après 1880, les histoires étaient plus sérieuses, tragiques même, comme celle-ci qu'il conta un soir d'été, au crépuscule. « Deux amis aimaient la même femme ; ce fut le plus riche qu'elle épousa, mais, après des années, l'autre découvrit qu'il n'avait pas cessé d'être le préféré. Volontiers la femme de son ami aurait tout quitté pour le suivre, mais lui ne voulut pas consentir à trahir celui qu'il aimait comme un frère, et de désespoir il se tua. Comme il ne laissa aucun écrit pour expliquer son acte, la femme dut apprendre à son époux le sacrifice de l'ami. » Et Lady Butcher ajoute : « Cette histoire, entendue au crépuscule, me parut pleine de dignité et de beauté, avec des passages de réelle poésie. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Georges Meredith ne cessa d'inventer. Des romans entiers continuaient à se dérouler dans son imagination, s'organisant en scènes, se divisant en chapitres. Mais il avait gagné son repos, et depuis 1893 jnsqu'à sa mort, en 1909, il n'écrivit que des vers.

Nous ne pouvons songer à tout citer — nous en avons dit assez pour faire ressortir l'intérêt de ces *Souvenirs*. Ils sont écrits sans prétention, d'un style simple, ferme et tranc, qui a le naturel de la parole, mais d'une parole nullement hésitante, donnant d'instinct la note juste. Lady Butcher n'a pas été pour rien nourrie de Shakespeare, et en outre élève de Meredith. Ce livre-ci nous donne l'envie de connaître le roman qu'elle publia jadis, cette *Eunice Anscombe*, que son grand ami lut en manuscrit, corrigea et émonda. Elle a su faire revivre le poète au naturel, dans le cercle familial, entouré des siens et des collines qu'il aimait. Tous ceux qui aiment Meredith, qui lui doivent un peu de leur courage, de leur patience, de leur joie de vivre, seront heureux de lire ces *Souvenirs* et reconnaissants à Lady Butcher de les avoir écrits.

RENÉ GALLAND

UNE LETTRE DE PAUL VALÉRY à propos du *Coup de dés*, de Mallarmé :

A propos de l'interdiction, signifiée par le docteur Bonniot, de porter à la scène le Coup de dés *de Mallarmé, Paul Valéry écrit au directeur des* Marges (1) *une lettre dans laquelle il définit en termes admirables le caractère profond du chef-d'œuvre disputé. Nous tenons à mettre les plus essentielles de ses remarques sous les yeux de nos lecteurs :*

« J'ai peut-être, moi aussi, quelques mots à dire sur ce *Coup de dés*, — que les nouveaux défenseurs de Mallarmé s'obstinent à intituler : *Coup de dés*. Je crois bien que je suis le premier homme qui ait vu cet ouvrage extraordinaire. A peine l'eût-il achevé, Mallarmé me pria de venir chez lui ; il m'introduisit dans sa chambre de la rue de Rome, où derrière une antique tapisserie reposèrent jusqu'à sa mort, signal par lui donné de leur destruction, les paquets de ses notes, le secret matériel de son grand œuvre inaccompli. Sur sa table de bois très sombre, carrée, aux jambes torses, il disposa le manuscrit de son poème ; et il se mit à lire d'une voix basse, égale, sans le moindre « effet », presque à soi-même...

«..... Mallarmé, m'ayant lu le plus uniment du monde son *Coup de dés*, comme simple préparation à une plus grande surprise, me fit enfin considérer le dispositif. Il me sembla de voir la figure d'une pensée, pour la première fois placée dans notre espace... Ici, véritablement, l'étendue parlait, songeait, enfantait des formes temporelles. L'attente, le doute, la concentration étaient *choses visibles*. Ma vue avait affaire à des silences qui auraient pris corps. Je contemplais à mon aise d'inappréciables instants : la fraction d'une seconde, pendant laquelle s'étonne, brille s'anéantit une idée ; l'atome de temps, germe de siècles psychologiques et de conséquences infinies, — paraissaient enfin comme des êtres, tout environnés de leur néant rendu sensible. C'étaient, murmures, insinuations, tonnerre pour les yeux, toute une tempête spirituelle menée de page en page jusqu'à l'extrême de la pensée, jusqu'à un point d'ineffable rupture ; là, le prestige se produisait ; là, sur le papier même, je ne sais quelle scintillation de derniers astres tremblait infiniment dans le même

(1) *Les Marges*, n° du 15 février 1920.

vide interconscient, où comme une matière de nouvelle espèce, distribuée en amas, en traînées, en systèmes, *coexistait* la Parole !

« Cette fixation sans exemple me pétrifiait. L'ensemble me fascinait comme si un astérisme nouveau dans le ciel se fût proposé ; comme si une constellation eût paru qui eût enfin signifié quelque chose ! — N'assistais-je pas à un événement de l'ordre universel et n'était-ce pas, en quelque manière, le spectacle idéal de la Création du Langage qui m'était représenté sur cette table, dans cet instant, par cet être, cet audacieux, cet homme si simple, si doux, si naturellement noble et charmant ?...

Et plus loin :

« Laissons mes souvenirs ; et je n'invoquerai pas maintenant mes propres réflexions sur ce poème : je prétends qu'il ne faudrait pas m'en croire. L'intention de Mallarmé, Mallarmé lui-même l'a déclarée. Nous tenons de sa main ce qu'il voulut faire : essayer d'un « emploi à nu de la pensée » ; tenter d'en « fixer le dessin ». Il rêva d'un *instrument spirituel* pour l'expression des choses de l'intellect et de l'imagination abstraite.

« Toute son invention, déduite d'analyses du langage, du livre, de la musique, poursuivies pendant des années, se fonde sur la considération de la *page*, unité visuelle. Il avait étudié très soigneusement (même sur les affiches, sur les journaux), l'efficace des distributions de blancs et de noir, l'intensité comparée des types. Il a eu l'idée de développer ces moyens, consacrés jusqu'à lui à exciter grossièrement l'attention, ou à plaire comme ornements naturels de l'écriture. Mais une page, dans son système, doit, s'adressant au coup d'œil qui précède et enveloppe la lecture « intimer » le mouvement de la composition ; faire pressentir, par une sorte d'intuition matérielle, par une harmonie préétablie entre nos divers modes de perception, ou entre les *différences de marche* de nos sens, — ce qui va se produire à l'intelligence. Il introduit une lecture *superficielle*, qu'il enchaîne à la lecture *linéaire ;* c'était enrichir le domaine littéraire d'une deuxième *dimension*. Vouloir donc séparer de ce poème son élément visuel, n'est-ce pas vouloir l'atteindre dans son essence ? »

PAUL VALÉRY

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

BEAUX-ARTS

GEORGES BRAQUE, ROGER BISSIÈRE, ETC. : *Les Maîtres du Cubisme* ; L. Rosenberg.

AUGUSTE BRÉAL : *Velasquez ;* Crès.

FRANÇOIS FOSCA : *Pierre Bonnard* ; Kundig.

LOUIS HOURTICQ : *La Jeunesse de Titien* ; Hachette.

EMILE MALE : *L'Art religieux du Treizième siècle en France* ; Armand Colin.

JEAN MARNOLD ; *Le Cas Wagner* : Crès.

GABRIEL MILLET : *L'ancien art serbe : les Eglises* ; E. de Boccard.

ROMAIN ROLLAND : *Voyage musical aux pays du passé* ; Edouard Joseph.

G. VIDALENC : *William Morris* ; Alcan.

LITTÉRATURE, ROMANS THÉATRE

APOLLINAIRE, BANNEROT, BRINGER, ETC. : *Les Veillées du Lapin agile* ; Edition Française Illustrée.

HENRI BACHELIN : *Le Petit* ; Flammarion.

JOACHIM DU BELLAY : *Poésies françaises et latines* ; Garnier.

HENRI BRÉMONT ET CHARLES GROLLEAU : *Anthologie des écrivains catholiques : XVIIe siècle* ; Crès,

CLAUDE CAHUN : *Vues et visions* ; Crès.

HENRIETTE CHARASSON : *Attente* ; Nouvelle Librairie Nationale.

GASTON CHÉRAU : *Champi-Tortu* ; Flammarion.

ANDRÉ CHEVRILLON : *Marrakech dans les palmes* ; Calmann-Lévy.

HENRI CLOUARD : *Les Compagnons de l'Intelligence* ; Renaissance du Livre.

JOACHIM GASQUET : *L'Art vainqueur* ; Nouvelle Librairie Nationale.

RENÉ GILLOUIN : *Idées et figures d'aujourd'hui* ; Grasset.

EDMOND JALOUX : *Au dessus de la ville* : La Renaissance du Livre.

JOHANNÈS V. JENSEN : *Madame d'Ora* ; trad. Th. de Wyzewa ; Perrin.

P. J. JOUVE : *Hôtel-Dieu. Récits d'hopital en 1915* ; Ollendorff.

RUDYARD KIPLING : *Chansons de la Chambrée ;* Edition Française Illustrée.

RAYMOND LEFEBVRE : *Le Sacrifice d'Abraham* ; Flammarion.

PIERRE MAC-ORLAN : *Bob, bataillonnaire* ; Albin Michel.

MAURICE MAGRE : *La Montée aux Enfers*, poésies ; L'Edition.

PIERRE MILLE : *Le Bol de Chine ou Divagations sur les Beaux-Arts* ; Crès.

EUGÈNE MONTFORT : *Les Cœurs malades* ; Flammarion.

MATHIAS MORHARDT : *Les trois enfants abandonnés* ; *La Comédie des objets perdus* ; *Le Miracle* ; Attinger.

GÉRARD DE NERVAL : *Sylvie* ; Crès.

FÉLICIEN PASCAL : *L'ombre sur le Bonheur* ; Plon-Nourrit.

PAUL REBOUX : *Romulus Coucou* ; Flammarion.

HENRI DE RÉGNIER : *Histoires incertaines* ; Mercure de France.

LOUIS DE ROBERT : *Le Mauvais Amant* ; Albin Michel.

ANDRÉ SPIRE : *Poèmes Juifs* ; Kundig.

R. L. STEVENSON : *Les Nuits des Iles* ; Edition Française Illustrée.

LAURENT TAILHADE : *Lettres familières* ; Ollendorff.

GONZAGUE TRUC : *Une crise intellectuelle, « Les jeunes gens d'aujourd'hui »* ; Bossard.

FERNAND VANDEREM : *Le Miroir des Lettres* ; Flammarion.

JEAN VARIOT : *Le Sang des autres* ; Crès.

CHARLES VILDRAC : *Le Paquebot Tenacity* ; Kundig.

AMBROISE VOLLARD : *La Politique coloniale du Père Ubu* ; Crès.

WALT WHITMAN : *Calamus*, trad. de L. Bazalgette ; Kundig.

ISRAEL ZANGWILL : *Ce n'est que Mary-Ann* ; Crès.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
IMPRIMERIE COULOUMA. — ARGENTEUIL (S.-ET-O.)

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26 PARIS (6e ARRt)

FRANCIS JAMMES

LE POÈTE RUSTIQUE

ROMAN

Un volume in-16. Prix *(sans majoration).* **5** fr. **50**

Il a été tiré de cet ouvrage et numéroté à la presse :

63 exemplaires sur chine, à .. .. **30** fr.
467 exemplaires sur hollande Van Gelder, à.. .. .. **25** fr.
(tous les volumes de luxe sont souscrits)

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1100 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir :

1075 exemplaires numérotés de 531 à 1605, à.. .. .. .. **12** fr.
25 exemplaires marqués de A à Z. .. .. .. *(hors commerce)*